

3306 [2]

VOYAGE

DE L'IMPRIERIE DE M. ADRIEN ÉGON.

L'INDE EN ANGLETERRE.

II.

EDAYOV

DE L'IMPRIMERIE D'ADRIEN ÉGRON.

rue des Noyers, n° 37.



Vue du Mont Ararat.

VOYAGE

DE

L'INDE EN ANGLETERRE,

PAR

LA PERSE, LA GÉORGIE, LA RUSSIE, LA POLOGNE ET LA PRUSSE;

FAIT EN 1817,

PAR LE LIEUTENANT-COLONEL JOHNSON;

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR LE TRADUCTEUR DU VOYAGE DE MAXWELL.

TOME SECOND:



Gotulicki

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
rue Saint-Marc-Feydeau, n° 20.

1819.

CBGiOŚ, ul. Twarda 51/55
tel. 22 69-78-773



Wa5168116



3306 [2]

NH - 68908 N - 343408 / TMK

VOYAGE

DE

L'INDE EN ANGLETERRE.

CHAPITRE XIII.

Départ de Tauris. — Agrément d'un voyage aux frais du Prince. — Méhéran. — Régime à observer dans les climats chauds. — Passage de l'Aras. — Construction grossière d'un bac. — Nacschivan. — Caractère doux et tranquille des Arméniens. — Insolence des mahométans à leur égard. — Description du mont Ararat. — Daivullou. — Erivan. — Archterrek. — Tribus errantes des Kourdes. — Tente de leur chef. — Comment il nous reçut. — Où nous passâmes la nuit. — Entrée sur le territoire russe. — Civilité des Cosaques formant notre escorte. — Villages arméniens. — Description des maisons, des charrettes, vases de terre, etc. — Téflis. — Hospitalité du général Kutusoff. — Danses géorgiennes. — Costume des dames de la Géorgie.

QUOIQUE l'ambassade russe eût été reçue avec des marques extérieures de respect, cependant j'appris avec peine que les officiers qui la com-

posaient , et le général Yermoloff lui-même n'avaient pas éprouvé individuellement cette considération et ces attentions qu'ils méritaient à tant de titres. Pendant que nous étions avec eux près de Schaingulabad , nous entendîmes quelques plaintes qui leur échappaient sur le peu de provisions qui leur étaient fournies. Il paraît aussi que tous leurs mouvemens étaient épiés , et qu'ils ne pouvaient avoir aucune communication avec les habitans.

Je remarque que les Persans commencent à hausser le ton , comme si l'augmentation récente de leurs troupes , quelque légère qu'elle soit , les rendait assez puissans pour qu'ils pussent s'opposer directement et ouvertement aux vues de la Russie. Ils se rappellent en même temps qu'ils résistaient autrefois aux Russes avec succès , et ils affectent de croire que les avances qu'on semble leur faire aujourd'hui sont dictées par la crainte. Ils ne peuvent se persuader que l'ambassade actuelle doive être regardée sous un jour bien différent que celles qu'ils recevaient autrefois de la même puissance , et que par conséquent elle doive être traitée avec beaucoup plus d'égards. Ils ne paraissent pas sentir suffisamment la désunion qui règne entre eux , ni même leur déclin politique. Ils ne semblent pas non plus connaître assez bien le changement qui s'est

opéré depuis peu dans les armées russes , la grande supériorité de talens qui distingue en général leurs officiers , et surtout l'expérience que leurs chefs ont acquise , et la gloire dont ils se sont couverts pendant la dernière guerre. Loin d'ajouter foi à la nouvelle des forces immenses dont la Russie peut aujourd'hui disposer , ils traitent ces bruits de pures gasconnades politiques , et malheureusement les chefs partagent l'aveuglement du peuple.

La Perse , d'un côté , possède des moyens naturels de défense que ne surmonteront pas des troupes européennes armées pesamment ; et toutes les fois qu'il s'agit d'attaquer ou de piller , elle est sûre de trouver une foule de champions intrépides parmi les tribus nomades qui , du haut de leurs repaires inaccessibles , doivent voir avec des transports de joie l'approche d'une armée régulière , équipée avec tout le luxe moderne , qui leur promet un butin abondant , sans qu'ils courent eux-mêmes le moindre risque , puisqu'ils n'ont rien à perdre.

Malgré tous les efforts de nos amis pendant notre séjour à Tauris , nous ne pûmes nous procurer ni chevaux , ni mules , ni même aucun chameau pour le transport de nos bagages. Nous n'en demandions que six , et ce fut peut-être la raison qui nous empêcha d'en trouver ; car en

voyant que nous en voulions louer un si petit nombre, on présumait que nous n'aurions pas assez de domestiques pour les défendre dans cette contrée sauvage, si proche des confins du territoire russe, et si infestée de brigands des tribus kourdes et illyantes.

Le docteur Cormick nous tira de l'embarras où nous nous trouvions, en ayant la bonté de s'entremettre pour nous faire obtenir un ordre du prince pour avoir six chevaux de poste de relais en relais. Le prince nous donna de plus six de ses propres mules pour porter nos bagages pendant toute la première marche, depuis Tauris jusqu'à Méhéran, et il nous remit aussi un billet par lequel il ordonnait aux chefs de tous les endroits par lesquels nous passerions de nous fournir tout ce qui nous serait nécessaire pour nous et pour nos chevaux, depuis Tauris jusqu'à Erivan, capitale d'un district du même nom, dont un autre grand personnage était commandant. Je dois ajouter que nous devions au prince d'autant plus de reconnaissance de ce qu'il faisait pour nous, qu'il avait déjà envoyé à l'ambassade russe des mules et des chevaux pour le transport des bagages et des *tukht rewauns* pour les officiers, de sorte qu'en nous prêtant des mules, il se privait peut-être des seules qui lui restassent. Ces *tukht rewauns* sont des espèces de litières

couvertes qui sont portées par deux mules attelées l'une devant et l'autre derrière. C'est un genre de voiture dont les Persans rougiraient de se servir, et qu'ils laissent aux femmes ou aux personnes souffrantes et malades. Elles furent sans doute envoyées à l'ambassade, afin que les principaux officiers qui préféreraient voyager de jour, ce que les Persans ne font jamais, à moins d'une nécessité absolue, fussent à l'abri des rayons brûlans du soleil.

Le 27 juin, après dîner, nous quittâmes Tauris vers neuf heures du soir, par un clair de lune superbe. Nous passâmes d'abord au milieu de ruines de maisons, et, au bout de deux milles, nous traversâmes, sur un pont étroit, la rivière d'Agi qui coulait vers la gauche. Elle prend sa source dans les plaines de Sir-Aub, et plus haut, dans les montagnes de Sevalen. Pendant treize milles au-delà de ce pont, la route est bordée d'un côté par une plaine marécageuse, et de l'autre par un sol plus ferme, et par quelques montagnes. Cette route est assez bonne, mais elle est coupée dans beaucoup d'endroits par des canaux d'irrigation. Nous passâmes ensuite, sur un pont de deux arches, une autre rivière qui suit la même direction, et sur le bord de laquelle est le village de Sahilan : jusqu'à cet endroit l'eau est saumâtre. Nous suivîmes la même

route jusqu'à Sophiana; et, en sortant de ce village en ruines, nous entrâmes dans un défilé entre deux chaînes de montagnes. L'intervalle qui les séparait excédait rarement un demi-mille, et abondait en pâturages qu'arrosait un courant d'eau rapide. Nous y vîmes les débris d'un ancien caravanseraï, et une belle prairie appelée Yain, assez grande et assez fertile pour fournir à la nourriture de nombreux troupeaux de chameaux et d'autres bêtes de somme. Plus bas, sur les montagnes, nous avons remarqué plusieurs groupes de tentes de nos amis les Illyantes, et leurs troupeaux erraient sur les collines. Enfin nous descendîmes par une pente douce jusqu'aux terres cultivées qui entouraient le village de Méhéran, défendu par un fort qui couronne une hauteur au sud-est des maisons, et qui paraît suffisant pour la défense du pays. Nous fîmes ces quarante-trois milles de distance en dix heures et demie.

Ce fut dans ce village que nous eûmes la première preuve de l'avantage d'avoir un billet signé du prince, pour se faire délivrer des vivres. Conformément à l'ordre de leur maître, ses délégués nous fournirent journellement des provisions dans la proportion suivante : sept livres de viande, vingt et une livres de pain, du riz, du beurre, du lait, des œufs et des volailles en

plus grande quantité que nous ne l'aurions demandé. Craignant que nos domestiques, qui étaient tous en arrière, n'arrivassent pas à temps, nous donnâmes l'ordre qu'on nous préparât à déjeuner. Les gens du village s'empressèrent de nous obéir; et notre cuisinier, à son arrivée, voyant que tout allait être prêt, se contenta de faire cuire un peu de riz, et de faire bouillir de l'eau pour le thé. D'un autre côté, les villageois, le voyant occupé, s'imaginèrent qu'il préparait ce qu'il nous fallait; et, pendant que nous prenions quelque repos, ils mangèrent eux-mêmes ce qu'ils venaient d'apprêter pour nous. Ce ne fut qu'à midi que nous pûmes avoir notre déjeuner, que notre cuisinier prépara alors en toute hâte, et qui était détestable.

Nos chevaux ne furent pas mieux traités que nous, et ils n'eurent pas non plus à s'applaudir de la bienveillance du prince; car, au lieu d'avoir de bonne herbe, en payant, ils n'eurent gratis que de la paille hachée. La plupart des provisions qu'on nous apporta étaient d'une qualité inférieure. Voilà l'avantage, pensions-nous, d'être traités aux frais du prince. Il nous avait aussi prêté six mules; mais ses domestiques les firent arrêter au premier village par lequel nous passâmes, pour apprêter tranquillement leur dîner; et, quoiqu'ils fussent partis de Tauris

trois heures avant nous, ils n'arrivèrent qu'une grande heure après nous à Méhéran.

Lorsque les princes ou les gouverneurs des villes de la Perse, qui semblent rivaliser entre eux à qui remplira le mieux les devoirs de l'hospitalité, veulent favoriser des étrangers, des personnes de distinction qui traversent leur district, ils sont dans l'usage de changer le méh-mandar qui les accompagne, et de donner à celui par lequel ils le remplacept, un ordre par écrit pour qu'on délivre tous les jours aux voyageurs ce qui pourra leur être nécessaire pour leur nourriture et pour celle de leur suite et de leurs bêtes de somme. Les différens endroits où l'on doit s'arrêter y sont inscrits, et les préposés ont ordre de fournir tout ce qu'on leur demande, et de porter les dépenses au compte du prince.

Si un officier, ou quelque autre personne au service de Perse, voyage pour le gouvernement, on spécifie une somme équivalente à ses dépenses journalières, et proportionnée à son rang et au nombre de ses domestiques, dont la valeur lui doit être fournie en provisions à chaque lieu de relais. Il a généralement le choix de recevoir la somme spécifiée en argent ou en denrées. Par exemple, un commandant de bataillon, ou un médecin, chargé d'une mission, a deux tomans par jour, ou l'équivalent de cette somme en pro-

visions. Le chef du village où il s'arrête lui paie l'argent, ou lui fournit les denrées; et, si le voyageur veut faire deux postes par jour, il reçoit la somme stipulée à chaque relais.

Pendant que je parle de ce sujet, il ne sera pas inutile de montrer quelques-uns des désagrémens auxquels on est exposé en voyageant avec des chevaux ou des mules de village. En premier lieu on est obligé d'attendre un temps considérable avant de les obtenir : car le chef de l'endroit, afin de ménager les animaux de son propre village, envoie ordre aux habitans des environs de fournir leur contingent. Ainsi, par exemple, quoique nous ne demandassions que six mules, et que nous eussions averti le préposé dès huit heures du matin, ce ne fut qu'à neuf heures du soir qu'elles nous furent fournies. Ensuite, il arrive presque infailliblement que le villageois, mécontent qu'on le déränge, et par une sorte de vengeance dont souffre le voyageur, amène un animal ou boiteux, ou estropié qui retarde considérablement la marche. Comme les maîtres des mules les accompagnent eux-mêmes jusqu'au relais suivant, ils cherchent aussi à les ménager, et vont beaucoup plus lentement que les muletiers. Enfin, en changeant si souvent de guides et de conducteurs, on court le risque de perdre ou d'égarer bien des objets.

Tous ces inconvéniens ajoutés à celui de partir beaucoup plus tôt et d'arriver beaucoup plus tard, faute d'influence ou d'autorité pour les faire avancer plus vite, diminuent beaucoup l'agrément de voyager aux frais du prince. Pour les objets dont on n'a pas besoin tous les jours, il peut être avantageux de les faire transporter de cette manière; mais le voyageur doit n'employer que ses mules ou celles qu'il loue pour le transport des lits, des ustensiles de cuisine, et de tout ce qui est d'un usage journalier. S'il n'a que deux malles d'effets, il s'évitera beaucoup d'embarras. Quant aux provisions qu'on obtient par ordre dans les villages, elles ne peuvent servir que pour les domestiques; et, si le voyageur n'en a que deux, il ne retire pas un grand avantage de l'hospitalité du prince, tout ce qu'on lui fournit gratuitement étant généralement de la dernière qualité.

Comme il faut à chaque relais charger et décharger les chevaux, on doit surveiller ces opérations avec la plus grande vigilance. On s'épargnerait beaucoup de peine si tous les soirs les domestiques divisaient eux-mêmes d'avance les bagages, suivant le nombre de mules. Ces précautions, et le bonheur d'être accompagné d'un domestique actif et intelligent, préviendraient les retards, et obvièrent à plusieurs inconvé-

niens. En voyageant pendant la nuit , nous ne pûmes presque jamais goûter un instant de repos ; une foule de circonstances concouraient à nous empêcher de dormir pendant le jour , telles que la grande lumière , les morsures des insectes , le bruit de nos propres domestiques , le hennissement des chevaux , le braiment des ânes , les chansons des mendiants , la curiosité impertinente et le bavardage insupportable des villageois.

Nous partîmes de Méhéran le 23 juin à dix heures du soir , et nous traversâmes successivement des plaines et des collines , où nous ne remarquâmes pour tout pâturage que de mauvaises herbes , qui encore ne croissaient que sur le bord des ruisseaux. A seize milles de distance , nous aperçûmes un caravanseraï en ruines , sur une haute colline entourée de rochers. La route qui jusqu'alors avait été fort bonne , devint dure et raboteuse , et nous conduisit au sommet d'un défilé très-rapide , bordé de rochers nus et stériles , et traversé par une petite rivière qui prend sa source dans un marais à un mille de distance. Au bout de trois milles , la chaîne des rochers se termine , et fait place à une plaine bien cultivée , remplie de ruisseaux et de moulins. Nous quittâmes alors la grande route , et prîmes un sentier qui menait à Gur-Gur. Mais notre méhmatdar

n'y trouvant pas d'endroit où nous pussions nous arrêter, nous allâmes jusqu'à Alhundar, village encore plus misérable, où l'on nous logea dans une espèce de mauvaise grange. Pendant toute la journée, nous trouvâmes de l'eau en abondance dans des ruisseaux qui traversaient la route.

Dès le matin le temps avait été lourd, et la chaleur accablante, et, vers le milieu du jour, elle devint véritablement insupportable. La nuit fut fraîche et délicieuse. Il est évident que les effets de la chaleur et de la réfraction des rayons du soleil, doivent être beaucoup plus pénibles pour les voyageurs Européens, qui préfèrent en général voyager le matin; et, comme ils sont dans l'habitude de faire des repas complets à des heures fixes, ils n'aiment pas à se mettre en route après leur dîner, surtout s'ils sont dans l'usage de prendre du vin ou d'autres liqueurs. Quoique pendant plus de vingt ans de séjour dans les Indes, j'eusse cessé de boire toute espèce de liqueurs fortes, dans la conviction que, sous un pareil climat, elles ne pouvaient manquer d'être funestes; et quoique j'eusse soin de prendre des sorbets ou de la limonade, toutes les fois que l'eau se trouvait saumâtre, ou, sous d'autres rapports, malsaine, cependant j'ai remarqué que, lorsque je faisais une longue marche aussitôt après mon dîner, alors, et seulement

alors , j'étais altéré , et j'avais la langue sèche. Si l'on continue pendant plusieurs jours de suite à marcher ou à monter à cheval immédiatement après le dîner , des indigestions et la diarrhée en sont les conséquences infaillibles dans ce climat.

Pendant mon séjour dans l'Inde , la loi que je m'étais imposée de m'abstenir de toute espèce de liqueur , me permettait de m'exposer au soleil presque aussi impunément qu'un naturel du pays ; et , dans des marches qui duraient depuis le lever jusqu'au coucher du soleil , j'éprouvai souvent que si je buvais une fois , l'instant d'après j'étais aussi altéré qu'auparavant. J'étais dans l'usage , toutes les fois que la soif devenait insupportable , de me rincer seulement la bouche , afin de l'humecter. En un mot , l'habitude des liqueurs fortes , sous un climat chaud , paraît d'autant plus dangereuse qu'elle mine la constitution , et accélère les maladies causées par une température semblable. Les personnes qui sont accoutumées à regarder l'usage de ces liqueurs comme absolument indispensable , doivent donc éviter de voyager ou de demeurer dans des pays chauds , avec la même attention qu'ils éviteraient la contagion. Trop d'exercice ou de travail , pendant la chaleur , entraîne les mêmes conséquences que les excès du vin , telles que l'insomnie , la soif , et une chaleur fébrile aux pieds et aux mains. De même

que les animaux sont guidés par l'instinct, ainsi la nature et la raison indiqueront à l'homme tout ce qui lui est nuisible ou salubre, dans quelque pays qu'il se trouve. Un étranger doit surtout observer l'usage général des habitans, et suivre leur exemple dans le choix de sa nourriture. Dans les pays chauds, on se nourrit de préférence de fruits et de légumes, tandis qu'on a pour la viande une répugnance qui va même quelquefois jusqu'au dégoût. Ce régime est d'autant plus salubre qu'il prévient la constipation, autre source de maladies non moins féconde, contre laquelle on ne saurait prendre trop de précautions en voyageant.

Le 29 juin, nous partîmes pour Nacschivan, qui est à trente-deux milles de distance. Nous traversâmes le village, et, au bout d'un demi-mille, nous tournâmes à droite; descendant ensuite une pente rapide, nous aperçûmes sur la droite le village de Souja, et, environ un mille plus loin, sur une hauteur, les ruines d'un autre village qui portait le même nom. La route était étroite et mauvaise. La plaine paraît être quelquefois inondée par les débordemens de l'Aras ou Araxe, que nous passâmes huit milles plus loin. Cette rivière coulait dans cet endroit vers la droite avec beaucoup de rapidité, et avait environ trente toises de largeur. Le bac était de la construction

la plus grossière. Il avait vingt-deux pieds de long, et trente de large au milieu où il était d'un pied et demi plus large qu'aux deux bouts. Il était construit en forme de losange, et consistait en trois grandes pièces de bois, sous lesquelles étaient attachées les planches du fond, et celles des côtés, qui avaient trois pieds de hauteur, et qui étaient formés de trois planches épaisses.

Cette lourde machine était manœuvrée par le moyen de grosses perches qui tenaient lieu de rames. Nous y entrâmes suivis de nos mules et de nos chevaux, qu'on avait d'abord déchargés, et qui passèrent par deux espèces d'entrées au bout du bateau, qui étaient fermées par une balustrade qu'on ôta pour leur livrer passage. Cette entrée de nos bestiaux dans une barque d'une construction aussi simple, aussi antique, si près du Mont - Ararat, ne pouvait manquer de suggérer une allusion à l'embarquement dans l'arche; et, en abordant sur l'autre rive, dans ces plages désertes, nous pouvions encore mieux nous en figurer la sortie. Ne pourrions-nous pas nous imaginer qu'après le déluge, lorsque les eaux se retirèrent, l'Aras se forma, et creusa le lit sur lequel il roule aujourd'hui, que les rochers stériles et les plaines désertes offraient le même aspect qu'à présent, et que des plantes pareilles à celles que nous y voyions, y croissaient alors? Ne

pourrions-nous pas conclure que ce fut dans un lieu semblable que le patriarche observa pour la première fois le retour des saisons dans cet ordre successif qui, suivant la promesse divine, doit durer sans interruption jusqu'à la fin des siècles?

Le passage de la rivière nous prit une heure et demie. Après avoir rechargé nos chevaux sur la rive opposée, nous continuâmes notre route, et, comme les jours précédens, nous traversâmes tour à tour des plaines, des collines, et des défilés bordés de précipices, et traversés par un ruisseau dont le lit rocailleux était souvent le seul chemin praticable qu'il fût possible de suivre. En quittant ce défilé, qui avait environ un mille de longueur, nous traversâmes ce même ruisseau qui, dans cet endroit, était beaucoup plus large et plus profond, et qui arrosait une vallée étroite contenant de bons pâturages. Nous gravâmes une autre chaîne de rochers, et nous arrivâmes sur le bord d'une large rivière qui était guéable, près des ruines d'un ancien pont en briques, de treize arches. Enfin, après avoir traversé une grande partie de la ville de Nacschivan, nous descendîmes dans la maison d'un Arménien, maison tranquille et retirée, où nous trouvâmes toutes les commodités possibles. Notre hôte était rempli d'attentions. Il nous régala de deux assiettées de pommes de reinettes,

très-petites et délicieuses, fort supérieures à la plupart de celles qu'on trouve en Angleterre. Il étendit des tapis, plaça des coussins, nous apporta de l'eau, du pain, et tout ce qu'il supposait que nous pouvions désirer.

Les Arméniens, chrétiens de l'église grecque, paraissent, autant que j'ai pu en juger par le peu de temps que j'ai passé au milieu d'eux, industrieux et paisibles. Ils surpassent de beaucoup les Mahométans dans l'agriculture, la tisseranderie, et d'autres arts utiles qui forment la base de l'opulence d'une nation. Ils sont en général l'objet du mépris des Musulmans, leurs voisins, race indolente et sans mérite, ayant toujours de grands mots à la bouche, mais remplie de bassesse dans le cœur, remarquable par sa duplicité, et aveuglée par les préventions. Attachés exclusivement à leur secte, qu'ils regardent comme infiniment supérieure à toutes les autres, ces fanatiques outrés, dans leur présomptueuse impudence qu'augmentent encore l'ignorance et la superstition, saisissent toutes les occasions de tourmenter ou d'insulter les chrétiens, et se reposent sur la plénitude de leur foi pour excuser ou plutôt pour expier leurs vices abominables.

A environ huit milles de Nacschivan, une pente rapide conduit dans une belle plaine, bien

arrosée et cultivée avec soin, qui se prolonge à l'est et à l'ouest pendant plusieurs milles. C'est là que le voyageur contemple, pour la première fois, le Mont Ararat dans toute sa magnificence, élevant sa tête majestueuse bien au-dessus de tous les rochers, de toutes les montagnes, que l'œil peut découvrir dans cette vaste étendue. On dirait qu'il forme comme un point de jonction entre le ciel et la terre. Des nuées épaisses sont suspendues sur cette masse énorme, alors même que partout ailleurs le ciel est clair et azuré. Souvent on voit s'y accumuler de noirs orages. Le tonnerre n'est pas entendu à une distance aussi éloignée; mais l'éclair fend la nue; et, dardant ses traits de feu à travers les sombres vapeurs qui couvrent l'horizon, semble menacer la vallée fertile d'un nouveau déluge. Les sommets de l'Ararat qui s'élèvent à côté l'un de l'autre, à des hauteurs inégales, sont couronnés d'une neige éternelle. Il est impossible de donner une idée de l'effet solennel et imposant qu'ils produisent sur l'imagination lorsqu'ils sont couverts de nuages lançant d'affreux éclairs, tandis que partout ailleurs, sous ce ciel asiatique, depuis le zénith jusqu'à l'horizon, tout est sec, morne et serein, et que le sol aride et presque sans herbes semble en quelque sorte soupirer après la pluie.

En contemplant ce spectacle sublime, l'esprit

pense involontairement à cette tradition mystérieuse, religieusement adoptée par les habitans de cette contrée, que l'arche de Noé repose encore au milieu de la neige sur les hauteurs inaccessibles de l'Ararat, et l'imagination se reporte en même temps à l'époque de ce déluge terrible qui dépeupla la terre, épargnant seulement une famille, germe fécond des générations futures. Ceux qui bravent les élémens, et entreprennent de longs voyages pour contempler des lieux ou des monumens consacrés par l'histoire, peuvent s'arrêter ici ; car c'est le point central, c'est la source précieuse d'où ont découlé les familles, les tribus, les nations.

L'instant où la principale montagne produit un effet particulièrement frappant, c'est au lever de l'aurore, lorsque son sommet s'élève brillant de clarté du sein des ténèbres qui couvrent encore la nature, et que le crépuscule jette un effet de pourpre sur la neige amoncelée, tandis que le bas de la montagne n'est pas encore éclairé ou ne l'est que partiellement. J'essayai d'en faire une esquisse au lever du soleil ; mais je désespérai de donner une juste idée de sa grandeur, ni de bien rendre la distance. Les rochers comparativement petits, qui sont au-dessous à dix ou quinze milles de sa base, offrent un aspect différent. Leur surface est rougeâtre, et dénuée de toute espèce de

végétation. Cependant, lorsqu'ils commencent à être éclairés par les rayons du soleil, ils servent alors comme de points de comparaison, pour juger la grande distance et la hauteur prodigieuse du Mont-Ararat.

Nacschivan offre les ruines d'une ville très-étendue, surtout dans ses fortifications, dans ses aqueducs et dans ses minarets. Il y a une tour en ruines de soixante pieds de hauteur, et de trente de diamètre, qui est d'une grande antiquité. La ville actuelle semble avoir été construite sur les débris d'une ancienne ville, conjecture qui se change en certitude, lorsqu'on en observe les arcades antiques et les fragmens de murs qu'on voit parmi les fondations.

Le 30 juin, nous fîmes halte au village de Nouraschin-Soufla, qui est à peine terminé, et renferme une quantité d'arbres à fruits, et est très-agréable. De cet endroit, j'esquissai, dans l'après-dîner, une autre vue du Mont-Ararat, et des villages, des rochers et des plaines qui sont à sa base.

Nous partîmes le lendemain soir pour Daiyullou, après avoir été retenus pendant quelque temps par un orage accompagné de vent, d'éclairs et de tonnerre. Nous arrivâmes à ce village, situé au pied d'un rocher isolé, derrière lequel de vastes plaines se prolongent jusqu'au Mont-

Ararat, et jusqu'à la rivière d'Aras. Par suite de la pluie qui était tombée la veille, la terre était excessivement humide. Nous logeâmes à Daiyulou dans une maison ouverte, qui, sans être très-commode, ne fut pas pour nous sans agrément, à cause de la grande chaleur qu'il faisait dans le jour, tandis que les nuits étaient fraîches et délicieuses.

Nous fûmes joints dans cet endroit par M. Strachey, qui avait d'abord formé le projet de passer par la Turquie, mais qui y avait renoncé en apprenant les troubles qui régnaient alors dans le pays, et combien les routes étaient peu sûres, surtout près de la ville d'Erzeroun, dont le pacha était mort un mois auparavant. Un messager anglais avait été fouillé et dévalisé dans cet endroit, il y avait dix ou douze jours, ce qui était sans exemple, et formait un sujet d'inquiétude et d'alarme pour les voyageurs.

Le lendemain 2 juillet, notre journée devait se terminer à Erivan. Après avoir traversé des plaines unies et bien cultivées, nous vîmes les restes de fortifications étendues qui consistaient principalement en des levées de terre qu'on apercevait de distance en distance, et en des murs de pierre qui se prolongeaient le long de la route. Ce lieu s'appelle aujourd'hui Topra-Killa. Quelques personnes présumant que c'est l'Artaxita des

anciens; mais je croirais plutôt que c'est Tibirum, à cause de sa distance de Daivullou. Quatre milles plus loin, nous passâmes par le village arménien d'Ahas-Khousch, et traversâmes alors le Guerney, rivière très-rapide, à trois quarts de mille du village, en face d'une vallée marécageuse. La rivière se divise en deux branches, dont chacune a quinze toises de largeur, et qui sont guéables. Après avoir fait en tout vingt-huit milles, nous entrâmes dans les faubourgs d'Erivan, ville très-vaste, entourée d'un double mur, de tours, et d'un chemin couvert du côté du midi, tandis que des rochers la défendent du côté du nord. Nous tournâmes à droite pour nous rendre au quartier habité par les Arméniens, et qui s'appelle Anabad. L'évêque arménien y a une maison et une église.

Le chef d'Erivan, nommé Houssein-Kan, nous envoya prier de venir le voir, invitation à laquelle nous promîmes de nous rendre, lorsque le surdar nous aurait envoyé des mules ou des chevaux pour le transport de nos bagages. C'est Houssein-Kan qui, en 1808, défendit la forteresse contre les Russes, commandés par le général Godovith, exploit dont il paraît très-fier. Les Russes avaient déjà pénétré dans le fort et dans le palais, et ils furent repoussés avec une perte considérable.

Le temps continuait à être fort chaud pendant le jour, et d'une fraîcheur agréable pendant la nuit. La ville est remplie de nombreux jardins. Elle renferme beaucoup d'habitans, parmi lesquels il se trouve plus d'Arméniens que de Mahométans. Ces chrétiens de l'église grecque paraissent y vivre dans une grande sécurité, et nous vîmes un très-grand nombre de femmes et d'enfans autour de l'église. Les femmes sont voilées ; mais elles n'évitent pas les regards avec un soin aussi scrupuleux que dans les autres villes ; cependant elles portent aussi devant la bouche la bande de toile ordinaire. L'habillement persan est fort en usage, surtout hors des maisons. Les Arméniens ont en général un teint superbe, et sont remarquables par leur air de santé.

Comme notre mehmandar n'avait été chargé de nous accompagner que jusqu'à Erivan, nous le renvoyâmes en lui donnant une gratification de dix tomans, présent dont il parut satisfait. On nous donna un autre homme pour nous escorter.

Le 4 juillet, au soir, ayant enfin reçu des chevaux, nous nous mîmes en route. Après avoir passé sous le fort, nous traversâmes la rivière sur un pont. Ses bords sont très-escarpés, et paraissent de niveau avec le terre-plain du fort sur l'autre rive, ce qui rendrait cette position de la plus

grande importance pour un ennemi. De là, nous tournâmes du côté du nord, et montâmes des hauteurs qui commandent la ville. Pendant que nous suivions des routes dures et raboteuses le long de leurs sommets, nous fûmes surpris par un violent orage, mêlé de grêle et de tonnerre; et l'obscurité devint si profonde, que nos guides, montés à cheval, s'égarèrent sans pouvoir retrouver le chemin. Après avoir fait mille détours jusqu'au lever de l'aurore, nous aperçûmes le village arménien d'Aschterrek, sur la rive droite d'un ruisseau qui porte le même nom, et que nous traversâmes sur un pont appuyé contre un rocher de basalte qu'il nous avait fallu gravir pour y arriver. Parvenus sur la rive opposée, nous descendîmes dans la maison du principal habitant du village; mais comme l'écrit que nous avions pour nous faire délivrer des chevaux, des provisions, etc., ne portait pas le nom de ce village, mais celui d'un autre un peu plus éloigné, nous fûmes obligés de continuer notre route après avoir déjeuné, et avoir fait sécher nos habits devant un grand feu.

Nous remarquâmes ici plusieurs églises en ruine, qui étaient toutes fortifiées; et, de même que les tombeaux qui les entouraient, elles sont d'une construction particulière. Quelques-unes de ces ruines ont, dit-on, plus de mille ans. Dans cet

endroit, comme dans toute la Perse, on voit des symptômes manifestes de décadence; à peine le quart des maisons sont-elles habitées, ou même habitables. La dépopulation doit être attribuée, en grande partie, aux Persans eux-mêmes, à qui ce village et ceux des environs avaient été livrés au pillage par le chef d'Erivan; pour punir les habitans de s'être joints ou d'avoir donné des secours aux Russes, lorsque ceux-ci assiégèrent cette ville. Lorsque les troupes Russes se retirèrent vers Téfliis, les Persans pillèrent et dévastèrent leurs propres frontières. Beaucoup d'habitans, tant hommes que femmes, suivirent les Russes, s'établirent sur leur territoire, et sont encore aujourd'hui leurs vassaux. Les villages de ces pauvres gens servent à présent de quartiers d'hiver aux Illyantes turcs, qui font paître leurs troupeaux sur les collines voisines. On voit quelquefois parmi eux quelques-uns des pauvres fugitifs arméniens, qui se sont hasardés à revenir.

Il est évident, d'après les restes d'églises très-grandes et bien bâties, qu'on voit en quantité dans ce village et dans les environs, que la population était autrefois très-nombreuse; et il ne l'est pas moins, d'après les vestiges de belles arcades qu'on découvre au milieu des ruines, que le peuple qui les éleva était versé dans l'art de l'architecture. Ces bâtimens sont de pierre de

taille de deux ou trois couleurs différentes, telles que rouges, jaunes et noires, disposées de manière à former des figures ou des compartimens symétriques. Les fondemens en sont généralement de basalte ou de granit. Ils sont tous fortifiés, et élevés sur des éminences bien au-dessus des maisons qui les entourent, et qui sont protégées par l'église, comme par une espèce de citadelle.

Nous partîmes dans la soirée, pour aller jusqu'au village d'Avanak, composé de quelques chétives cabanes, près d'une grande église en ruines, à environ cinq milles d'Aschterrek. Nous descendîmes dans une méchante chaumière où nous fûmes retenus par la pluie toute la journée, la nuit et une partie du lendemain. Nous attendions à chaque instant un messenger d'Ibrahim-Bey, chef kourde, auquel le surdar d'Erivan nous avait recommandés; mais, voyant qu'il n'en arrivait pas, nous envoyâmes à ce dernier, à Erivan, un homme à cheval, pour lui décrire la position où nous nous trouvions, et lui demander un ordre positif pour que nous pussions nous faire délivrer des chevaux.

Nous commençâmes dès-lors à nous apercevoir que le surdar d'Erivan avait peu d'autorité, s'il en avait aucune, sur les chefs des tribus errantes de Kourdes, qui habitent cette contrée sauvage et déserte, qui abonde en bestiaux, et qui offre des



Rhourdes.

retraites inaccessibles. Ces Kourdes sont les descendans de ceux qui s'opposèrent à la retraite des dix mille commandés par Xénophon, et qui inquiétèrent la marche d'Alexandre. Ils ont hérité du caractère indomtable de leurs ancêtres, et de leur amour pour le pillage. Se sentant assez forts pour ne plier sous la loi d'aucun gouvernement établi, ils consentent à être, de nom, sujets de la Perse, afin de pouvoir piller librement le territoire russe. La contrée qu'ils habitent convient merveilleusement à leurs projets; elle est située sur les limites de la Russie, de la Turquie et de la Perse, et est une espèce de terrain neutre, quoiqu'à proprement parler, elle forme une partie intégrante de ce dernier royaume. Il faudrait une autorité beaucoup plus effective, et un gouvernement plus ferme et plus actif pour soumettre ces Kourdes, et poser des bornes à leurs déprédations. Leurs incursions réitérées sur le territoire de la Russie finiront sans doute par donner lieu à quelques changemens importants, et l'on présume que le gouvernement de cet empire saisira ce prétexte pour agrandir encore son territoire, et obtenir une cession qui étendrait ses limites du côté du midi jusqu'à l'Aras.

Notre messenger revint le lendemain à onze heures; et, étant parvenus par son influence à changer deux de nos chevaux, nous nous mîmes

sur-le-champ en route, quoique le temps fût encore très-incertain. Nous suivîmes un ravin profond où nous vîmes plusieurs églises en ruines, et nous aperçûmes des tentes d'Illyantes au pied de la montagne d'Ali-Guz, à notre gauche. Nous étions alors dans une espèce de défilé qui sépare cette montagne d'une autre sur la droite, qui paraît isolée, et qui s'appelle Karni-Urreh. Nous avions auparavant traversé deux branches de la rivière d'Aschterrek, qui prend sa source dans l'Ali-Guz; l'une d'elles, sur un pont de pierre d'une seule arche de quarante pieds de longueur. Quoique ce pont ait grand besoin de réparation, et qu'il y ait des fentes et des crevasses dans beaucoup d'endroits, cependant les bêtes de charge peuvent encore y passer sans danger. Les pierres qui forment l'arche, sont extrêmement bien jointes. Le chemin que nous suivions alors n'était pas la grande route: nous l'avions quittée à la sortie d'Erivan pour nous diriger vers Aschterrek; mais le pays que nous traversions était superbe, et les collines couvertes d'herbes de toute espèce, entremêlées de fleurs, répandaient un parfum délicieux, et charmaient la vue par leurs brillantes couleurs.

L'espace autour duquel coulent les deux branches de l'Aschterrek, avant de se réunir, serait un poste de défense excellent, et dont on pour-

rait tirer le plus grand parti. Cette langue de terre est une forteresse naturelle qui, placée près des frontières, serait encore plus redoutable, si l'on construisait des écluses pour retenir l'eau dans les ravines, et faire ainsi de cet endroit une péninsule, dont on ne pourrait approcher par terre que par un isthme très-étroit. Nous suivîmes, pendant quelques milles, le défilé sur lequel nous nous trouvions, et commençâmes alors à descendre vers de vastes plaines, entourées de montagnes et couvertes d'excellens pâturages. Il serait fort avantageux d'établir ici un poste, et de placer deux ou trois régimens de cavalerie dans la vallée qui est protégée de tous côtés par des montagnes, et qui offre, ce qu'on rencontre bien rarement dans les autres parties de la Perse, une quantité de fourrage inépuisable.

Il y avait une route infiniment meilleure que celle que nous avons prise, à l'est de Karni-Urreh. Nous la rejoignîmes sur la rive gauche de la branche principale de l'Aschterrek, à environ cinq milles de distance de l'endroit où nous devions nous arrêter. Les plaines continuaient à être couvertes d'herbes, et étaient remplies des tentes noires et blanches des Illyantes et des Kourdes. De ces tentes, les unes étaient de nattes de roseaux, les autres de crin; quelques-unes étaient couvertes de feutre comme celles des Tartares.

A environ deux milles à droite de la route, il y a une mine de cuivre exploitée par des particuliers, qui en ont acheté le privilège.

Nous rencontrâmes dans cet endroit des Kourdes bien montés, armés et vêtus comme les Turcs. Ils portaient de longs bonnets rouges, dont le bout pendait sur le dos. Après avoir continué notre marche pendant quelques milles, à travers deux défilés étroits, et ayant toujours la rivière à notre gauche, nous arrivâmes à la tente du chef des Kourdes. C'était un homme d'une haute stature; il nous reçut debout hors de sa tente, sa pipe à la bouche, et entouré des gens de sa suite, par dessus lesquels ses femmes levaient la tête pour nous apercevoir. La tente, grande et commode, était divisée en trois salles par des rideaux, et avait en tout environ quarante pieds de long sur vingt de large. Un côté du plancher était couvert de coussins sur lesquels les hommes étaient assis lorsque nous arrivâmes; et, de l'autre côté, nous vîmes des femmes occupées les unes à filer, les autres à condre, toutes à nous regarder. L'appartement du milieu était couvert de coussins et de tapis; c'était le salon de réception, mais il ne s'y trouvait alors personne.

Le chef écouta ce que notre guide avait à lui dire de la part du commandant d'Erivan, avec un sourire de satisfaction apparente; mais il ne

nous adressa pas un seul mot, et ne nous offrit pas même de nous asseoir, politesse que les Illyantes eux-mêmes n'auraient pas manqué de nous faire. Il dit au guide qu'il était fâché qu'il fût alors trop tard, (il était sept heures), pour dresser une tente pour nous; mais que nous trouverions à nous loger dans les ruines d'une église voisine, où, si nous jugions à propos d'y passer la nuit, il nous enverrait tout ce dont nous aurions besoin. Mais ensuite il refusa de nous donner des chevaux et une escorte, et il ne voulut pas nous rendre le plus petit service. Nous ne pûmes même en obtenir du lait, des volailles, ou d'autres provisions pour de l'argent. Il était facile de voir que cet homme, ainsi qu'Ibrahim-Bey, était trop puissant et trop fier pour faire la moindre attention à un message du surdar d'Erivan, qui devait savoir qu'il n'avait aucun ascendant, encore moins aucune autorité sur eux, lors même qu'il prétendait leur envoyer des ordres positifs. Nous passâmes autour d'un rocher, près duquel l'Aschterrek prend sa source dans un petit marais; et, ayant évité par là de traverser cette rivière, nous arrivâmes devant l'église en ruines d'Ebherhan. Il était impossible d'y trouver un lieu de repos qui ne fût sale et humide, ni d'autre abri que des restes d'arcades que le temps avait épargnés. Le bois qu'on nous avait

donné était trop humide pour brûler, et nous fûmes long-temps à trembler de froid, sans pouvoir parvenir à allumer le feu. Enfin, vers onze heures du soir il commença à brûler; le thé fut préparé, deux volailles bouillies composèrent notre repas. Nous nous couchâmes ensuite, et, quoique nos lits fussent très-humides, nous ne tardâmes pas à dormir profondément. Le chef kourde ne se démentit pas un seul instant dans ses procédés généreux à notre égard, et il ne voulut pas même nous fournir un guide pour nous conduire le lendemain.

Avant de prendre congé de la Perse, qu'il me soit permis de faire observer que sa population consiste en deux classes distinctes. Celle qui habite les villes et les villages, et qu'on peut appeler les Persans proprement dits, et les tribus errantes ou nomades, qui, quoique distinguées sous le nom d'Illyantes, ou de Mamehsunnis, de Lours et de Buktiariens, sont toutes habituées à la même vie pastorale, sont d'origine Tartare, et parlent la langue turque. J'ai déjà indiqué plusieurs fois la diminution rapide et presque incroyable de la population des villes et des villages, ce qui n'est que trop sensible, lorsqu'on n'aperçoit que des ruines et des débris, que des vestiges d'une ancienne magnificence dans les villes qui, toutes, marchent à grands pas vers la

décadence. Mais je n'ai pas lieu de croire qu'il en soit de même des tribus nomades ; et cette différence frappante , entre le sort des Persans et celui de ces tribus , prouve que la cause des émigrations fréquentes des premiers existe dans le gouvernement , qui n'opprime et ne peut opprimer que ceux des habitans qui sont établis dans les villes et dans les villages. Toutes les tribus des Illyantes sont à l'abri de semblables vexations , et la seule charge qui leur soit imposée , c'est de fournir un certain nombre de cavaliers pour le service de sa majesté. Ces troupes sont pour la plupart de la tribu des Buktiariens. La vie que mènent ces peuplades les met au-dessus de toute sujétion et de toute contrainte ; n'ayant rien , elles ne craignent rien , et elles continueront à habiter le pays , tandis que les Persans semblent condamnés à s'expatrier , et que peut-être , à une époque qui n'est pas bien éloignée , on n'en trouvera plus que dans les provinces du nord-est , qui leur appartiennent aujourd'hui , mais qui pourraient bien être alors subdivisées en petits états , et partagées entre les provinces voisines.

Nous partîmes , le 6 juillet à quatre heures du matin , pour Kara-Klissia , distance de trente milles. A environ six ou huit milles de l'église que nous avons quittée , nous commençâmes à gravir les montagnes qui forment les limites de la

Perse. A leur base était une église et un fort en ruines, et ce fut là que nous quittâmes la Perse pour entrer sur le territoire russe. Les herbes étaient abondantes sur les rochers et dans les vallées ; mais les sentiers étaient étroits et escarpés. Nous avons sur notre gauche une autre route qui était, je crois, infiniment meilleure, quoiqu'elle ne fût pas connue de nos guides. Nous choisîmes la plus courte, et nous eûmes lieu de nous en repentir, car il fallait monter et descendre continuellement de montagnes en montagnes pendant près de seize milles. Nous arrivâmes ensuite dans une vallée profonde entourée de rochers couverts de bois. La vallée était remplie de fleurs parmi lesquelles le lis jaune, en pleine fleur, était surtout remarquable. Presque tous les arbres fruitiers de l'Europe y croissaient naturellement, et les habitans en aimaient beaucoup les fruits. Il y avait des framboises, des cerises, des prunes, des poires, des noix et des noisettes de la plus grosse espèce. Cette vallée se prolonge jusqu'après d'Haji-Haura où elle est plus large ; l'état de la culture et des routes indique l'influence d'un meilleur gouvernement. Un mille environ avant d'arriver à Haji-Haura, nous avons cessé de suivre le cours d'une petite rivière que nous avons côtoyée presque constamment depuis le moment de notre départ.

Nous la rejoignîmes en entrant dans une autre vallée, bornée par de hautes montagnes du côté du nord, près du village de Kara-Klissia, qui est à six milles de celui dont je viens de parler.

Aussitôt après notre arrivée à Kara-Klissia, nous allâmes voir le colonel, pour lui donner la lettre que nous avons pour le commandant du poste qui était alors absent. A présent que nous étions sur le territoire russe, nous étions bien aises de profiter des lettres que l'ambassadeur nous avait remises, pour nous faire délivrer à chaque poste des chevaux frais. Ces postes, établis de distance en distance, sont composés de Cosaques, qui sont employés à porter les dépêches publiques. Lorsqu'ils sont sur la route, ils marchent à pied, et conduisent par la bride leurs chevaux qui sont chargés de bagages comme des chevaux de poste.

Nous ne nous étions pas munis de monnaie russe, et nous changeâmes nos ducats pour des roubles d'argent, monnaie ressemblant au dollar; nous en reçûmes trois pour un ducat.

Le pays qui se prolonge depuis cet endroit à travers le mont Caucase jusqu'à Mosdock, n'étant pas regardé comme faisant partie de la Russie propre, les voyageurs doivent payer les chevaux de poste en roubles d'argent, et non pas en assignats, le papier étant tellement discrédité.

dité qu'un rouble d'argent en vaut quatre en assignats, quoique ces derniers soient ordinairement de la même valeur.

Kara-Klissia est un petit village, qui n'a quelque importance que parce qu'il sert de garnison aux troupes russes qui consistent en une brigade de troupes de ligne, et un petit détachement de Cosaques. Ce village est dans un fond, et est fort humide. Toutes les maisons sont construites en planches qui sont assemblées à mortaises, de manière à former des murs très-solides, et le toit est couvert de terre. Le plancher de toutes les maisons, même de celles dans lesquelles les soldats sont casernés, est enfoncé de trois pieds, résultat de la vétusté autant que de l'humidité du lieu. A tout considérer, nous fûmes encore plus mal dans ce village que dans la Perse. Nous ne pouvions trouver un abri pour nous reposer; et, je ne sais ce que nous serions devenus, si le colonel ne nous eût envoyés dans une maison où logeait un jeune officier. Personne ne pouvait nous entendre dans le village, et cet officier qui parlait français était le seul avec lequel nous pussions échanger quelques mots. Nous obtînmes cependant nos passeports, ainsi qu'un ordre pour avoir des chevaux, et nous fûmes prêts à partir le lendemain à sept heures du matin.

Parmi les difficultés qui se présentèrent alors,

il y en avait une que nous n'avions pas prévue ; nos bagages n'étaient pas arrangés de manière à pouvoir être placés en travers sur les selles des Cosaques. Il fallut acheter des cordes , et lier les paquets deux par deux ; mais ensuite on ne permit pas à nos domestiques de porter en croupe le moindre bagage , de sorte que nous fûmes obligés de prendre un plus grand nombre de chevaux.

Le jeune officier qui parlait français , fut chargé de nous accompagner jusqu'à Tellis , et le commandant de Kara-Klissia ne laissa échapper aucune occasion de nous obliger et de nous être utile.

Le général Yermoloff nous avait donné des lettres pour le prince Semitzawwaradin ; mais nous ne le vîmes pas , et nous apprîmes qu'il était alors à Gorg. Le pain que nous nous procurâmes était noir et lourd. Nous trouvâmes des œufs et des volailles , mais point de bonne viande ni de fruits.

Enfin nous nous mîmes en route pour Ouzunlar. Aussitôt après avoir quitté le village , nous passâmes la rivière à gué , près d'un pont formé par deux arbres , et nous suivîmes , le long de la rive gauche , un sentier bordé de précipices souvent dangereux. Cette route nous mena jusqu'à la première poste , distante de douze milles , que

nous fûmes près de quatre heures à parcourir, parce que le terrain était fort inégal. Nous y changeâmes de chevaux, et, cinq milles plus loin, nous traversâmes une rivière profonde et rapide sur un pont de pierres d'une seule arche. Deux croix, placées l'une sur le pont, l'autre sur une hauteur voisine, indiquaient évidemment qu'il avait été construit par les Arméniens. A cinq milles d'Ouzunlar, nous entrâmes dans une vaste plaine bien cultivée qui s'étend jusqu'à ce village, qui est considérable, et près duquel sont les débris d'une ancienne église. Les habitans sont Arméniens. Sur la droite, nous observâmes un ravin profond dans lequel roulait un torrent rapide; et il était curieux de remarquer que l'un des côtés était un roc de basalte perpendiculaire, de près de quatre cents pieds, tandis que l'autre était de granit, et descendait par une pente régulière jusqu'au bord du torrent.

La mesure russe est la werste, qui équivaut à peu près à deux tiers de mille. Le prix était deux copecks d'argent par wersté. A toutes les postes, nous trouvâmes du pain, des volailles et des œufs, que les Cosaques apprêtaient pour nous avec beaucoup de complaisance. En parlant de ces troupes, je ne dois pas oublier de dire qu'elles paraissent être les plus utiles de toutes pour un pays tel que celui-ci. Les officiers et les soldats

sont loin d'être difficiles pour leur logement, et il est aisé de les satisfaire. Un simple sergent chez nous eût été mieux logé que le major qui commandait le poste où nous étions alors. Les Cosaques mirent nos bagages sur leurs chevaux avec la meilleure volonté, et sur la route, ils furent remplis d'attentions pour nous. Ils s'efforçaient de prévenir jusqu'à nos moindres désirs, cueillant, pour nous les offrir, les fleurs et les fruits qui paraissaient attirer notre attention.

Nous partîmes à la pointe du jour, le 8 juillet, accompagnés du jeune officier de Cosaques. Après avoir traversé le village, et une plaine cultivée, nous commençâmes à descendre une pente rapide par une route construite en pierres. Nous fûmes obligés de conduire nos chevaux par la bride pendant un mille, et passant alors un ruisseau, nous gravîmes une haute montagne. Quelques milles plus loin, nous traversâmes une rivière sur un pont de construction arménienne, et nous la côtoyâmes ensuite pendant près de dix milles. Nous la passâmes de nouveau à gué, mais avec beaucoup de peine; car elle était profonde et rapide, et avait cent cinquante pieds de largeur. Nous montâmes une hauteur, et nous arrivâmes au poste de Chickan. Il y avait, à environ six werstes de distance, des mines d'argent qui étaient exploitées d'après un marché fait avec le

gouvernement, et les entrepreneurs ne les trouvaient pas aussi fertiles qu'ils l'avaient espéré. Des mines de plomb ont été aussi ouvertes dans ce district. Le pays est rempli d'arbres fruitiers. La noix sauvage, les noisettes, les pommes, les cerises et les poires sont les principaux fruits. J'eus ce jour-là l'occasion de remarquer la grande différence de forme qui existe entre les rochers de granit et ceux de basalte. Les premiers étaient presque toujours coniques et pointus; les autres étaient composés de couches horizontales formant des espèces de terrasses, et étaient presque perpendiculaires. Il était impossible de faire plus d'un mille par heure à travers ces montagnes. Près du poste de Chickan, était un grand village qui avait un bazar où l'on vendait des provisions de toute espèce, et de première qualité.

Dans les villages arméniens, les maisons sont construites de manière que les planchers sont de deux ou trois pieds au-dessous du niveau de la rue; elles ont des toits de terre, ou plats ou arrondis. Comme ces maisons sont ouvertes d'un côté, les habitans ont ordinairement un certain nombre de gros dogues, dont les aboiemens troublent considérablement le sommeil des personnes qui ne sont pas accoutumées à s'endormir au bruit d'une semblable musique.

Les charrettes de ce pays sont d'une construc-

tion particulière; elles ont douze pieds de long, sont larges par derrière, et se rétrécissent en pointe sur le devant; elles ont des roues de bois d'environ quatre pieds de diamètre. Les rais et le moyeu sont très-grands, et l'essieu, qui est de bois, tient à la roue, et tourne avec elle. Le moyeu est entouré de cerceaux de bois.

Les vases de terre dont ce peuple fait encore usage, et que beaucoup de femmes portent sur l'épaule, sont d'une forme très-élégante, et ressemblent à ces vases antiques qu'on retire de temps en temps du milieu des ruines. La substance de la terre est blanche, et est d'une très-bonne espèce.

Les hommes et les femmes, après l'âge de vingt ans, perdent toute leur beauté; leurs traits deviennent lourds et épais, et leur peau se ride. Les femmes ont le cou très-mince: de même que les Hottentotes, elles se peignent le visage en rouge et en blanc, et se piquent la peau, de manière à former différentes figures; mais leurs enfans, jusqu'à l'âge de dix-sept à dix-huit ans, sont d'une grande beauté, et ont des couleurs superbes. Les pâtres, qui font paître leurs troupeaux sur les montagnes, portent sur leur dos des bouteilles de bois, qui sont remplies d'eau.

Comme les Cosaques ne sont pas accoutumés à voyager de nuit, on ne peut compter sur leur

exactitude, lorsqu'ils promettent d'éveiller un voyageur à une heure marquée. Nous les mêmes plusieurs fois à l'épreuve, et ils nous manquèrent toujours de parole. Si nous n'avions pas soin de les envoyer chercher, ils n'amenaient jamais les chevaux que le matin, lorsqu'il faisait grand jour.

Téflis était la ville où nous devions arriver le lendemain soir. Nous partîmes de bonne heure, et arrivâmes à Kodi en quatre heures de temps. Comme il n'y avait qu'un sous-officier à ce poste, nous n'y trouvâmes que très-peu de provisions, et nous déjeunâmes dans un jardin. Nous repartîmes, et, à un demi-mille de ce poste, nous descendîmes sur le bord d'une espèce de bassin naturel ou de lac, qui paraissait être de sel; n'ayant de l'eau qu'à un bout; il était entièrement entouré de montagnes, et avait huit milles de long, sur quatre de large. Après l'avoir traversé, nous gravâmes des hauteurs stériles, et, neuf milles plus loin, nous arrivâmes au poste de Soganlouk, près la rivière de Kur. De là, nous suivîmes la rive droite du Kur jusqu'à Téflis. A environ un mille de cette ville, nous fûmes retenus pendant quarante minutes à un poste établi pour la quarantaine. La distance de Soganlouk à Téflis est de huit milles et demi, et la route est constamment bonne.

En traversant la ville, nous rencontrâmes le domestique du principal habitant arménien, qui nous conduisit à la maison de son maître, où nous devions loger. Cet Arménien était le fils d'Arratoun-Issaya-Kan, homme qui était disposé très-favorablement à l'égard des Anglais, et qui, comme nous eûmes la douleur de l'apprendre, avait été tué récemment par le tonnerre. La maison était fort belle, et était située dans le quartier habité par le général et par le gouverneur. Comme nous étions alors dans la capitale de la Géorgie, nous envoyâmes nos lettres au général Kutusoff, qui, le lendemain matin, nous fit l'accueil le plus obligeant, et nous invita à dîner pour le jour même. Il ne cessa de nous témoigner toutes les attentions possibles; il commença aussitôt à nous demander ce qu'il pouvait faire pour nous, et chercha sans cesse à prévenir même nos désirs. J'ai bien rarement vu une politesse si désintéressée, un désir si vif et si sincère de rendre service. Pendant le temps de notre séjour à Téfliis, il ne laissa point passer un seul jour sans nous donner quelque nouvelle preuve de la bonté de son cœur et de son obligeance naturelle. Dès le premier jour, le général, craignant que nous ne fussions pas bien logés chez notre hôte arménien, nous offrit une maison qu'il meublait pour lui-même; il eut la bonté de sortir avec nous pour

nous la faire voir ; nous fit traverser les bazars et les plus beaux quartiers de la ville , en nous indiquant tout ce qui méritait de fixer notre attention. Nous ne pûmes cependant accepter l'offre obligeante qu'il nous faisait de sa maison , par égard pour notre hôte , qui s'était toujours montré favorable aux Anglais , et qui avait pour nous des attentions particulières.

Nous reçûmes , le 11 juillet , une nouvelle invitation à dîner de la part du général Kutusoff , qui nous dit qu'il espérait que nous nous regarderions entièrement comme ses hôtes. Dans la soirée , nous allâmes rendre une visite au gouverneur , qui revenait au moment même de la campagne. Nous passâmes le reste de la soirée chez le prince Baiboudoff , Géorgien , chez lequel nous trouvâmes les dames de sa famille , et nous eûmes le plaisir de voir une foule de danses particulières aux différentes tribus qui habitent les régions du Caucase. Quelques-unes de ces danses furent exécutées par de jeunes Géorgiens , et , au milieu d'eux , étaient deux dames qui , sur une mesure plus lente , faisaient une sorte de mouvement affecté et monotone , qui n'offrait aucun intérêt. Les dames et les messieurs n'avaient exécuté ces exercices qu'à la prière du général Kutusoff , afin de nous montrer la manière de danser géorgienne.

L'habillement des dames est ridicule au dernier point; il offre beaucoup de ressemblance avec celui que nous voyons dans les portraits de nos vénérables aïeules, de longues tailles et des poitrines plates; il ne dessine aucunement la taille, si ce n'est par une espèce de schal étroit, noué autour des reins. Ces dames étaient défigurées par leurs sourcils arqués fortement prononcés, et leur coiffure avait assez la forme d'un vase ou d'un mortier renversé; c'est un simple cône tronqué. Leurs vêtemens sont de soie, et leurs pantoufles, à talons hauts, vertes et bleues. Il y avait dans leur air et dans leur maintien plus que de la réserve: c'était une froideur extrême; parure d'emprunt qu'elles avaient sans doute prise pour l'occasion, et que probablement elles auraient été charmées de quitter. On ne doit pas être surpris de trouver cet attachement aux coutumes maures parmi les habitans d'un pays qui fut si longtemps sous le joug des Mahométans.

Quatre ou cinq hommes avaient des instrumens de musique ressemblant à la guitare ou au violon, et une grosse caisse; ils jouaient des airs pour les danseurs, et chantaient dans les intervalles où la danse était suspendue. Tous les spectateurs frappaient dans leurs mains pour battre la mesure, et semblaient aimer beaucoup cette musique. Dans cette fête, le vin n'était pas ou-

blié; chacun en buvait librement, et l'on apporta aussi une longue table chargée de fruits et de gâteaux. Le général et tous les principaux officiers de Téfis avaient été invités à cette réunion géorgienne, qui, par l'échantillon qu'elle me donna du costume et des usages du pays, fut pour moi un spectacle aussi nouveau qu'intéressant. Quant à la beauté des Géorgiennes, que les poètes et les fabulistes orientaux, ainsi que leurs imitateurs, vantent d'un commun accord, je m'en étais formé une idée beaucoup moins exagérée: aussi ne fus-je guère trompé dans mon attente, en voyant que celles que le hasard nous fit rencontrer, soit sur la route, soit en société, n'y avaient aucunes prétentions.

CHAPITRE XIV.

Préparatifs de départ de Téfliis. — Torrens formés par la fonte des neiges. — Bains chauds et eaux minérales à Téfliis. — Commerce de la Géorgie. — Vues de la Russie sur cette province. — Sagesse du système qu'elle suit. — Papier-monnaie de Russie. — Ruines de Mschetta. — Hartsiskel-Duchett-Kaschaour. — Agriculture. — Ruches. — Choix des habitations. — Soldats russes employés aux travaux publics. — Description d'un poste russe. — Kassy-Beg. — Dariel. — Passages effrayans. — Pont rompu suppléé par deux cordes. — Vladi-Caucass. — Chevaux de Kabardie. — Déprédations des Osètes et des Tcherkesses. — Anecdotes. — Remarques sur le passage du Caucase. — Obstacles qui s'opposent à la civilisation de ce pays.

Nos jouissances étaient sans cesse empoisonnées par le désir que nous éprouvions de voyager le plus promptement possible, et ce désir nous décida à partir avec le courrier de la malle qui devait quitter Téfliis le dimanche 13. Comme la poste ne marche jamais sans une forte garde de Cosaques, nous souhaitions profiter de leur pro-

tection , et éviter par là de donner l'embarras de nous fournir une escorte séparée. Nous avions d'ailleurs quelque espoir de rejoindre M. Strachey qui , nous ayant quitté à Kara-Klissia , était arrivé à Téfliis quelques jours avant nous , avait obtenus ses passeports , et , deux jours après , en était parti avec une escorte pour Mosdock. Nous prîmes la journée du 12 pour faire tous nos arrangemens ; nous nous munîmes de passeports , et nous changeâmes , en papier - monnaie , un nombre suffisant de nos ducats , pour traverser toute la Russie. Le ducat valait douze roubles à Téfliis , tandis qu'en d'autres parties de cet empire , où le papier est plus recherché , on n'en trouve que dix roubles soixante copecks. Pour être tout - à - fait à notre aise , nous dinâmes à l'auberge , où nous eûmes un excellent dîner à la française , pour deux roubles deux copecks en argent , par tête , ou environ six shellings et demi (huit francs) , y compris fruits , confitures , et deux bouteilles de vin.

Nous attendant à trouver sur les routes de Russie des logemens plus commodes que nous n'en avions eu en traversant la Perse , nous prîmes le parti de nous débarrasser des matelas et de toute la partie de notre bagage , dont nous ne présumions plus devoir avoir besoin , et nous en fîmes présent à nos domestiques. Nous fîmes

faire pour nos autres effets des sacs qui devaient être placés sur les chevaux des Cosaques; nous prîmes des certificats de santé pour nous, et des passeports pour le retour de nos domestiques en Perse; enfin, nous nous pourvûmes de thé, de sucre, et des autres provisions qui pouvaient nous être nécessaires.

Il est bon de remarquer ici que, de même qu'en Perse, la sévérité de l'hiver précédent était visible par une accumulation de neige plus considérable qu'on n'en avait vu depuis bien des années; ainsi dans la Géorgie et sur le Caucase, et par suite de la même cause, la fonte des neiges avait fait monter les eaux des rivières beaucoup plus haut qu'elles ne s'étaient élevées depuis quarante ans.

On nous avait informés que plusieurs voyageurs étaient venus avec leurs voitures jusqu'à Téfliç, et les y avaient laissées pour y être vendues. Nous désirions beaucoup en acheter une, car nous avions fait près de deux mille milles avec les mêmes chevaux. On nous en avait offert de différentes espèces, et nous étions sur le point d'acheter, pour deux mille roubles, une excellente barouche, en bon état, venue de Pétersbourg: mais on nous apprit que les eaux avaient emporté la moitié du pont de pierre jeté sur le Terek, à Vladi - Caucass; que leur crue avait

rendu plusieurs chemins impraticables pour les voitures, et qu'il se passerait deux ou trois mois avant que les réparations nécessaires fussent terminées. Cette nouvelle nous détermina à continuer notre route à cheval. Ce parti nous parut d'autant plus prudent, qu'il nous mettait plus en sûreté contre les Ossètes, bandits qui exerçaient alors leurs brigandages sur les routes, dans les environs de Caucase.

Les embellissemens de la ville de Téfliis ont commencé sous le gouvernement du général Yermoloff, et se continuent avec zèle sous celui de son digne successeur, le général Kutusoff, qui, dans toutes les occasions, déploie son influence pour en rendre les rues plus régulières, tant par la construction de nouveaux bâtimens, qu'en publiant des réglemens pour l'alignement des maisons. Le site en est très-favorable, la ville étant construite sur le penchant d'une grande colline dont le pied est baigné par les eaux du Kur. La direction générale des rues est nord-ouest sud-est. Ses célèbres sources d'eaux chaudes produisent un ruisseau qui parcourt un côté de la ville, et sur lequel on a construit plusieurs bains, dans le style géorgien. L'eau qui en sort sert à toutes les classes du peuple pour se laver, et pour y nettoyer leurs vêtemens. Le ruisseau d'eau chaude passe continuellement à travers les bains ;

ainsi l'eau ne manque jamais. Nous allâmes à ces bains un matin de bonne heure, et nous les trouvâmes délicieux. Les eaux en sont sulfureuses, et l'odeur en ressemble à celles de Cheltenham. Nous remarquâmes, avec regret, que les bâtimens étaient négligés, et dans un état de décadence. Les fenêtres brisées laissaient entrer l'air de toutes parts, grand inconvénient pour les baigneurs qui couraient alors le risque de se refroidir trop subitement. Le principal bassin est un peu au-dessous du niveau du plancher. Le baigneur y descend, et, après y être resté quelques instans, il en sort, et se fait frotter par des domestiques, de la même manière qu'à Téhéran, en Perse. Il entre alors dans un bain un peu plus froid, et finit par retourner dans celui par lequel il a commencé. Au premier moment où l'on y entre, l'eau en paraît presque au-dessus de la chaleur nécessaire pour produire sur le corps une sensation agréable.

L'été est très-chaud à Téfliis. On y boit l'eau du Kur, qui n'est ni claire, ni de bon goût, ce que j'attribue à plusieurs ruisseaux d'eaux minérales qui s'y jettent un peu au-dessus de la ville.

De l'autre côté de la rivière sont les faubourgs, qui sont habités par la dernière classe du peuple, des Mahométans et des Tartares. Ils sont joints

à la ville par un pont élevé à une hauteur considérable sur la rivière.

La grande attention qu'on apporte aujourd'hui à l'amélioration de l'état de la Géorgie ajoutera sans doute à ses manufactures divers objets qu'on en pourra exporter. On pense beaucoup, entre autres choses, aux cuirs et aux verreries. Elle fournit aujourd'hui des vins en abondance, des broderies, des armes en acier, tous les objets d'équipement pour les chevaux; des fourrures dont les noires sont, je crois, le plus estimées; enfin des *yapouchis*, espèce de feutre noir à longs poils, qui se vendent, suivant le degré de finesse de leur tissu, de cinq à dix roubles la pièce.

Comme les mines de cuivre qu'on exploite actuellement en Géorgie en fournissent une grande quantité, le gouvernement a dessein d'encourager la fabrique d'ustensiles de cuivre à Téfliis, comme objets de commerce. Dans le fait, ce minéral y est en si grande quantité, qu'on a commencé à en fondre des statues, sous la direction d'un habile artiste italien; je crois qu'on y a aussi déjà fondu de petites pièces de canon de campagne.

Je remarquai dans ces cantons une race de chèvres couvertes d'une longue toison soyeuse, et ayant presque les mêmes caractères que celles

du Kerman, et je crois même du Cachemire. Comme le climat et les pâturages des montagnes du Caucase seront, sans aucun doute, favorables à ces animaux, la manufacture des laines deviendra sûrement un objet digne des soins et de l'attention d'un gouvernement sage et éclairé. Déjà on en fabrique dans le pays des étoffes grossières; cette branche d'industrie y est donc établie dès à présent, et n'a besoin que d'être encouragée et perfectionnée, quant à la qualité du tissu.

Les vues de la Russie sur ce pays semblent être d'en faire un entrepôt des marchandises d'Europe, un marché pour les productions des contrées environnantes, afin de les faire circuler dans la Perse et dans la Turquie. Pour préparer l'exécution de ces projets, on a fait voyager dans ce pays des hommes instruits, chargés de vérifier quelles sont les lignes de communication qu'il serait le plus à propos d'ouvrir entre la Géorgie et la mer Noire d'un côté, et la mer Caspienne de l'autre, en profitant, autant qu'il serait possible, du cours des rivières.

Les grands obstacles au prompt succès de ces plans d'amélioration sont la situation locale du pays, et les mœurs sauvages des différentes tribus qui l'habitent. Occupant une contrée située entre la Turquie et la Perse, protégés par les montagnes du Caucase, il est probable qu'on ne

pourra les subjuguier de long - temps , d'autant plus qu'ils sont entourés des Kourdes , des Lesghes , des Circassiens et d'autres castes qui sont aussi libres , aussi sauvages , aussi belliqueuses que l'étaient leurs ancêtres , il y a vingt siècles , du temps des Romains.

Le premier effort de la Russie sera peut-être de s'emparer d'une partie de la Perse et de la Turquie , afin d'en reculer les frontières en se mettant en possession d'un territoire intermédiaire. Sa seconde démarche pourra être d'assurer la prépondérance d'une population de chrétiens de l'église grecque , c'est-à-dire , d'Arméniens et de Géorgiens , dans les parties de la Perse et de la Turquie dont elle se sera rendue maîtresse. Si les Russes , en agissant ainsi , forment ensuite dans toute la contrée des établissemens d'instruction , ils pourront déterminer les Circassiens à y envoyer leurs enfans pour y apprendre à lire et à écrire , et parviendront ainsi à faire des chrétiens et des amis , de peuples qui étaient mahométans et leurs ennemis jurés.

Les routes de la Géorgie sont aujourd'hui exposées aux déprédations des Lesghes , tribu sauvage qui ne connaît pas le repos de la vie domestique , qui méprise le luxe , qui dédaigne le vin et les liqueurs fortes ; en un mot , qui n'est pas soumise à l'influence de toutes les séductions

qui agissent si puissamment sur les autres enfans de la nature.

Je dois dire ici , à l'honneur du gouvernement russe , que plusieurs officiers géorgiens distingués ont été élevés au rang d'officiers-généraux au service de Russie , et ont été chargés de fonctions honorables et importantes dans cet empire , mesure qui doit contribuer à maintenir la paix et l'harmonie dans tout son intérieur. Il se trouve aussi en ce moment , sous la protection de l'officier commandant à Téfliis , plusieurs jeunes gens issus des premières familles des tribus du Caucase , et qu'il emploie auprès de sa personne , pour leur inspirer de l'attachement. La carrière de l'avancement leur est ouverte , et ils peuvent aspirer aux plus hauts grades , avec le même espoir d'y parvenir que s'ils étaient Russes de naissance.

J'ai déjà dit qu'on pouvait acheter avantageusement , à Téfliis , le papier-monnaie de Russie. C'est donc là que le voyageur doit en faire une provision suffisante pour traverser tout cet empire. Nous reçûmes pour chaque ducat trois roubles en argent ou douze en papier , ou , pour mieux dire , vingt-six roubles d'argent en valaient cent en papier. Mais il faut se rappeler que la Géorgie a besoin de fonds en Perse ; on y négocie donc toujours , avec quelque avantage ,

les traites sur ce pays; de même que la Perse, ayant besoin de fonds dans l'Inde, on y escompte à un taux favorable les lettres-de-change tirées sur cette contrée. En Perse, le ducat de Venise passe pour six réales ou roupies de Perse, tandis qu'on peut fréquemment l'acheter à un taux inférieur dans l'Inde, en général à raison de quatre roupies trois quarts de Bombay.

Pour entrer dans la Géorgie, il faut un passeport du résident anglais en Perse. On l'examine à Téliis, et on en donne un autre au voyageur, en langue russe. S'il désire que ses effets les plus précieux ne soient pas enfumés à tous les postes de quarantaine, il faut qu'il les fasse visiter soit en cette ville, soit dans la première grande ville qu'il trouve sur sa route, et qu'il y fasse mettre le sceau des officiers publics. Il faut aussi y prendre un *padrojna* ou un ordre pour obtenir des chevaux de poste dans tout l'empire russe, sur la ligne qu'on se propose de suivre, et qui y est indiquée. Celui qui nous fut donné devait nous servir depuis Mosdock jusqu'à Lemberg; pour cela, nous eûmes à payer un droit de deux copecks (en papier-monnaie) par werste et par cheval; ce qui fit cent cinquante-deux roubles vingt copecks pour mille neuf cent deux werstes.

Le dimanche 13 juillet, le courrier de la malle partit de Téliis pour Mosdock, et nous le suivîmes

après avoir dîné avec le général Kutusoff qui, je crois, retarda un peu son départ par politesse, et qui nous donna en outre une garde séparée, commandée par un officier. Nous prîmes congé de lui, et montâmes à cheval à trois heures, ayant envoyé en avant nos bagages sur quatre chevaux de poste, pour chacun desquels nous payâmes deux copecks en argent par werste, indépendamment du droit que nous avions payé à l'empereur de deux copecks par werste et par cheval, pour la totalité de notre voyage de Mosdock à Lemberg. Mais la distance qui séparait Téflis de Mosdock étant considérée comme hors des limites de la Russie propre, nous dûmes la payer en roubles d'argent dont la valeur est à peu près quadruple de celle du papier-monnaie.

A environ quatre milles de la ville, nous passâmes sur un pont de bois une branche du Kur, dont nous suivîmes quelque temps la rive droite. A quinze milles, nous traversâmes une autre rivière nommée l'Arragua, et un quart de mille plus loin, nous trouvâmes ce qu'on peut appeler les restes de l'ancienne capitale de la Géorgie, Mschetta, située au confluent du Kur et de l'Arragua. Au centre de la ville est une grande église fort ancienne, près de laquelle on voit un cimetière qui contient les tombeaux des rois de Géorgie. Sur le sommet d'une montagne de forme conique, à

l'est de cette église, sont les ruines d'un monastère, et à un demi-mille plus loin, à gauche de la route, celles d'une autre église. Elle était probablement autrefois dans l'enceinte de la ville. A dix-huit milles, nous arrivâmes au poste d'Hartsiskel, où nous changeâmes de chevaux. La route qui y conduisait était fort bonne, et continuait à suivre la rive droite du Kur, que nous voyons quelquefois à un demi-mille de nous, roulant avec rapidité ses eaux écumantes et noirâtres. Nous avons rencontré peu auparavant plusieurs petits ruisseaux se dirigeant du côté de Duchett. Les eaux de deux d'entre eux étaient minérales, car elles avaient un goût acide et sulfureux. Un mille avant Hartsiskel, nous traversâmes encore une petite branche du Kur, venant de la gauche. Toutes les montagnes des environs étaient bien boisées, et les plaines étaient couvertes de fleurs et de verdure.

Hartsiskel est situé sur une plaine de cinq milles de diamètre, s'étendant vers l'est et l'ouest. On voyait souvent sur les hauteurs des ruines d'églises et de monastères qui semblaient avoir été fortifiés. On n'y trouve que quelques cabanes, quelques écuries, et les voyageurs y sont fort mal logés. Nous y étions arrivés en quatre heures vingt-cinq minutes, ayant fait environ six versets par heure.

Après nous être reposés en prenant du thé, nous nous remîmes en route à dix heures et demie du soir, et nous avançâmes vers Duchett. La route fut bonne jusqu'à trois quarts de mille de cette place. Alors nous eûmes à descendre une montagne, et à en monter une autre sur laquelle le poste est situé. Nous y fûmes logés dans une maison assez commode, qui paraissait avoir été autrefois plus spacieuse. On trouve un bazar à l'extérieur de ce poste fortifié, où est placé un détachement d'infanterie commandé par un officier, et ayant une pièce de campagne. Nous y arrivâmes à trois heures, dormîmes jusqu'à six, et en repartîmes après avoir déjeuné.

Nous avions à faire, le 14 juillet, cinquante et une werstes, ou environ trente-quatre milles, pour arriver à Kaschaour. En quittant Duchett, nous commençâmes à gravir de hautes montagnes, en partie stériles, en partie couvertes de verdure, et quelquefois ombragées par des arbres. De temps en temps aussi le paysage que nous avions sous les yeux ressemblait à un parc. Quoique toutes les montagnes fussent très-escarpées, nous voyons de tous côtés des traces qui prouvaient que les chemins étaient frayés par des voitures. On apercevait de nombreux hameaux dans diverses situations, et sur les hauteurs, des villages fortifiés et des églises.

Nous fûmes à portée de voir un échantillon des talens en agriculture des naturels de la Géorgie. Ils attellent à leurs charrues dix paires de bœufs ou de buffles, et comme il est, par cette raison, difficile de tourner, leurs champs ont beaucoup plus d'étendue en longueur qu'en largeur. On en voit qui ont un quart de mille. Ces champs n'étant pas séparés les uns des autres par des haies, forment de vastes espaces cultivés qui répondent au grand spectacle qu'offrent les montagnes qui les environnent. La charrue a deux roues, l'une de trois pieds de diamètre, l'autre de dix pouces, l'essieu étant construit de manière à permettre à la petite roue qui se trouve sur le côté le plus élevé de la colline, de suivre la grande qui est placée dans le rayon au-dessous. Le timon n'est pas au milieu de l'essieu, mais un peu plus près de la grande roue qui seule tournait sur son axe. C'est par le moyen de cette invention qu'ils labourent le penchant des montagnes.

Nous traversâmes plusieurs ponts de bois ; la route était bonne, mais il fallait sans cesse monter ou descendre. A environ un mille d'Ananour, à douze verstes de Duchett, nous rencontrâmes une rivière qui coulait vers la gauche. En général, tout le pays est bien arrosé.

Le village d'Ananour est situé dans une petite

plaine entourée de montagnes et de rochers. Sur une éminence qui le commande , il se trouve un fort commandé par un officier , et qui sert de station pour la cavalerie cosaque. Nous y montrâmes nos passeports , comme nous l'avions déjà fait à différens postes , et nous y changeâmes de chevaux. Dans le paysage qui nous environnait , nous observâmes un bel effet de gradation et de contraste de couleurs qui aurait mérité de fixer l'attention d'un excellent peintre de paysage. Le haut des montagnes , couvert de verdure , était dans l'ombre et en partie caché dans un brouillard ; les collines , plus rapprochées , offraient des villages remplis de maisons blanches et de nombreux troupeaux ; et une terre d'un jaune d'ocre bordait les deux côtés de la route. Des masses de granit étaient couvertes d'une mousse blanchâtre , et coupées par des intervalles de verdure ; enfin des projections de rochers couvraient d'une ombre épaisse la portion de terre sur laquelle elles s'avançaient.

Les Géorgiens ont un grand nombre de ruches dans leurs villages et dans leurs plaines émaillées de fleurs. Elles sont en osier , fort grandes , de la forme d'un cône tronqué , et sont percées par le haut pour l'entrée et la sortie des abeilles. On les place sur des plate-formes en maçonnerie , ou sur celles que la nature a formées.

sur les rochers. Ils semblent donner beaucoup de soins à la propagation de ces insectes industrieux et utiles.

Nous remarquâmes dans tout le pays une quantité de petites chaumières , contenant des moulins à grains , que faisait mouvoir , comme ceux de Perse , un filet d'eau agissant latéralement sur une roue horizontale.

En sortant de la petite plaine d'Ananour , nous entrâmes dans une profonde vallée formée par deux montagnes très-élevées , la route passant au pied de celle sur la gauche , et ayant une rivière à droite. Ce long défilé s'étend jusqu'à Passanour. En le traversant , nous vîmes sur le pic de presque toutes les montagnes des tours ou des ruines d'églises. Il y avait aussi un grand nombre de villages ou plutôt de hameaux , situés sur les hauteurs à quelques centaines de toises de la route , séparés les uns des autres , par des précipices dans lesquels tombent de petits torrens couverts d'une écume blanche , et possédant ainsi des moyens naturels de défense , et des eaux qui ne tarissent jamais.

Les hommes , dans ce pays , semblent comme les animaux sauvages , fixer leur demeure de préférence dans des lieux écartés , d'un accès difficile , et commandant la vue des environs , de manière à pouvoir surveiller les ennemis qui vou-

draient en approcher. Partout où il se trouve une situation semblable, un hameau s'y établit, pourvu qu'il n'existe pas trop d'arbres, et qu'elle offre une plate-forme où l'on puisse construire des chaumières, qui cependant s'élèvent quelquefois comme à plusieurs étages, les unes au-dessus des autres. Ces hauteurs sont appuyées sur de plus hautes montagnes couvertes de grands arbres, et les collines étant fertilisées par les eaux provenant de la fonte des neiges, sont cultivées, ou couvertes par la nature d'un tapis de belle verdure, semblable à celle qui revêt la surface des vallées. Les élémens dominant dans la composition des rochers sont le granit, le basalte, la pierre à chaux et l'ardoise : le tout entremêlé, et présentant une variété de formes et de couleurs, qui tend beaucoup à rehausser la beauté de ce site romantique. Les rochers d'ardoise étaient d'une couleur foncée, mais indéterminée, prenant quelquefois une teinte de cramoisi et de pourpre : le granit était d'une couleur plus claire, et la pierre à chaux tenait le milieu entre l'ocre et la terre de Sienne. Les teintes et les formes étaient diversifiées de manière à produire un effet admirable.

Près de la route, nous trouvâmes deux rivières venant de la gauche et coulant vers le Kur, sans parler de plusieurs petits ruisseaux qui traver-

saient la route. Nous les passâmes sur des ponts solidement construits, et formés de pièces de bois bien assemblées, probablement l'ouvrage de soldats Russes. Nous vîmes sur les montagnes des traces nombreuses de troupeaux, et toutes leurs cavités étaient couvertes de grands arbres. Près de Passangoun, la route tourne vers le nord-ouest, ayant des montagnes des deux côtés. Elle ne changea pas jusqu'à trois milles de Kaschaour. Là, après avoir toujours suivi la rive gauche de l'Arragua, nous commençâmes à monter par un chemin très-escarpé, bordé sur la gauche par un précipice au-delà duquel on voyait la vallée de l'Arragua. Sur le sommet et sur le penchant des montagnes, étaient plusieurs villages fortifiés. Près de Kaschaour sont les restes d'un fort construit, dit-on, par Héraclius. Le poste russe actuel est sur une éminence fort élevée. Les logemens y sont peu commodes, mais on y travaille en ce moment. Nous y couchâmes sous une très-petite tente, que la pluie avait percée, et où nous fûmes fort mal à l'aise. Le temps était froid, et le froid devenait plus sensible par le voisinage des montagnes couvertes de neiges.

A droite et à gauche de la route, le pays est occupé par la tribu des Ossètes, peuplade entreprenante, audacieuse et intraitable. Leurs habitudes sont toutes différentes de celles des villa-

géois géorgiens , que nous avions rencontrés les jours précédens , revenant en troupes de leurs travaux des champs. Ceux-ci chantaient des hymnes en marchant , à la manière des paysans russes. C'était une musique sauvage , mais il régnait un accord parfait entre les voix.

Les Géorgiens sont accoutumés à boire une grande quantité de vin du pays , dont le goût âpre est peu agréable au palais d'un étranger. On dit qu'il en est qui boivent sept bouteilles par jour sans s'enivrer.

Nous quittâmes Kaschaour à cinq heures du matin , par un brouillard épais , ou plutôt une pluie fine qui non-seulement nous mouilla complètement , mais qui rendit les routes boueuses et glissantes , et d'autant plus difficiles à gravir. Nous continuâmes à monter pendant deux heures , ou environ six milles , ayant toujours un précipice sur la gauche , et entendant au-delà le bruit des eaux de l'Arragua , que nous ne pouvions voir. Après avoir long-temps tourné , nous passâmes entre deux pics , couronnant une montagne , et nous vîmes , à gauche de la route , une croix de fer sur un piédestal en pierre. Au-delà , du même côté , sont de hautes montagnes dans lesquelles le Baidar prend sa source. Nous commençâmes alors à descendre vers Coby , situé à seize werstes ou onze milles de Kaschaour. Sur cette

route, nous traversâmes quelques masses de neiges et de glaces qui s'étaient accumulées et endurcies, et formaient, en certains endroits, des ponts naturels, sous lesquels coulaient divers ruisseaux qui s'y étaient frayé un passage. Nous vîmes des précipices qui en étaient entièrement remplis. Le chemin était pourtant bon, large, et moins escarpé. Au-delà de la croix dont j'ai parlé, l'aspect des montagnes change entièrement. Ce sont des rochers presque perpendiculaires, stériles, et où l'on aperçoit, à peine un arbre et quelques touffes de verdure, si ce n'est dans leurs cavités les plus profondes. A un quart de mille après Kobay, le Terek sort d'une vallée entre deux montagnes au nord, et s'approche, pour la première fois, de la route vers la gauche. Ce poste est bien bâti, et les voyageurs comme les soldats y sont logés commodément.

C'est une chose bien digne de remarque, que les soldats russes, partout où ils sont postés, sont utilement employés à des travaux publics, comme des routes, des ponts, des postes militaires; et ils s'en occupent sans aucune répugnance. Ce travail ne peut que produire, en général, un effet favorable sur leur caractère, en les empêchant de contracter cette habitude de dissipation que leur donne souvent le désœuvrement, dans les intervalles de la guerre. Il en résulte aussi que

les habitans d'un district ne voient pas de mauvais œil le séjour des troupes parmi eux , parce que les voyant s'occuper de travaux utiles , ils cessent de les regarder comme des fainéans , comme les sauterelles et les sangsues du pays. L'union du caractère civil et militaire , dont les effets furent si heureux pendant les plus beaux siècles de l'empire romain , peut un jour en produire d'aussi avantageux pour la Russie.

Voici le plan général sur lequel on construit les postes ou stations militaires dans ce pays. On forme un carré , dont deux des côtés , se touchant à angle droit , sont occupés par les logemens des officiers et des soldats , les écuries pour les chevaux , etc. Les deux autres côtés sont fermés par de hautes palissades et une grande porte. Les dimensions du carré se déterminent d'après le nombre des troupes qu'on veut y placer. Dans le milieu est une pièce de canon de cuivre , et quelquefois davantage. Les habitations , ou casernes , sont construites en pièces de bois carrées assemblées à mortaises. Les portes et les fenêtres sont toutes percées sur l'intérieur. Les croisées en sont souvent garnies de papier , en place de vitres : Les toits en sont couverts de longues bandes d'écorces aplaties , et assujetties par de grandes pièces de bois placées en travers , pour que ni le soleil , ni l'humidité , ne puissent faire qu'elles

se déjettent. On y construit des poêles, ou plutôt de grands fours qui servent à cuire le pain, qui fait la principale nourriture des soldats russes. Ils en font tremper des morceaux dans l'eau, jusqu'à ce que la fermentation lui donne un goût acide, et c'est là leur boisson favorite, qu'ils nomment *quass*. Ils sont uniformément contents de cette vie frugale, et on les voit toujours enjoués et disposés à s'occuper de tous les travaux publics dont on veut les charger. Chacun d'eux sait quelque métier; et partout où un bataillon russe est stationné, il se bâtit à l'instant un village de cabanes, et possède le moyen de se fournir lui-même tous les principaux objets dont il a besoin.

Nous arrivâmes à Kassy-Beg, distance de seize werstes, par une plaine entourée de montagnes, le Terek roulant toujours ses eaux écumantes sur la gauche de la route, que nous trouvâmes assez bonne. Ce village est situé au pied de rochers presque perpendiculaires, composés de pierres à chaux, de granit et d'ardoise, de près d'un mille de hauteur. A gauche coule le Terek, au-delà duquel on voit, dans le lointain, une chaîne de montagnes couvertes de verdure. Sur le sommet de l'une d'elles, qui est isolée des autres, est un monastère ou une église. Dans l'éloignement on voit la montagne, couverte de

neige, nommée Kassy-Beg, dont on dit que la hauteur est égale à celle du Mont-Blanc. Il ne peut exister une situation plus romantique que celle de ce village. La route suit alors un défilé fort étroit sur les bords du Terek, et des rochers s'élèvent des deux côtés à une hauteur prodigieuse. Après une marche de deux heures, nous arrivâmes en face du poste de Dariel, placé dans une situation pittoresque et sublime. Nous eûmes auparavant à passer sur un pont de bois jeté sur un ruisseau, entre lequel et le Terek se trouve la route. On traverse cette rivière sur un pont dont un des bouts est appuyé sur un rocher qui a été taillé à cet effet. Il est solidement construit, et a dix toises de largeur. Vis-à-vis le poste de Dariel, qui est bien bâti, et où l'on est parfaitement logé, est une montagne isolée, couronnée par un fort qui est maintenant en ruines. A peu de distance, je vis le naphte noir, ou bitume, sortir lentement de fentes de rochers au pied d'une montagne. On y attache peu de valeur, et l'on ne s'en sert que pour graisser les roues des voitures.

On voit quelques sapins croître dans les cavités qui se trouvent même dans les parties les plus élevées de ces montagnes. Les précipices, coupés perpendiculairement, ont souvent de trois à quatre cents toises de profondeur, et présentent une surface de granit à gros grains, de pierre à

chaux et d'ardoise. C'est dans ces rochers , qui forment comme une muraille élevée le long du Terek , qu'on a ouvert ou , comme le diraient les Français , *pratiqué* une route à force de travail. On a fait sauter des parties de rochers en employant le secours de la mine ; on en a creusé d'autres à la main ; enfin on a formé un chemin latéral de largeur suffisante pour que les voitures puissent y passer. Nous suivîmes cette route , semblable à un corridor ouvert d'un seul côté , et dont le rocher formait le mur , le plancher et le plafond , sans mur d'appui , sans aucune protection contre le précipice qui la bordait , et dans lequel nous entendions mugir les eaux du Terek , dont le bruit nous étourdissait et semblait faire trembler les rochers. La chute de nombreux torrens qui se jettent dans son lit , resserré et rocailleux ; la lutte de cette masse d'eau contre les rocs qui s'opposent à chaque instant à son passage , produisent le même tourbillonnement , la même écume , le même bruit que les eaux de la mer dans un détroit où des courans opposés se combattent. Ce bruit était d'autant plus imposant , qu'il partait d'un gouffre profond , et qu'il était répété par les échos des rochers suspendus au-dessus , et qui semblaient continuellement menacer de le combler en s'écroulant.

Le poste de Lars , à cinq milles un quart de

Dariel, est situé sur une éminence qui commande une ville du même nom, bâtie sur le bord d'un rocher, au pied duquel circule le Terek. En en approchant, nous traversâmes un ruisseau presque comblé par les pierres que les torrens y font rouler des montagnes qui sont sur la gauche. Ce poste est spacieux, bien fortifié par des estacades, et contient de grands édifices où l'on est bien logé. En plusieurs endroits, nous vîmes des quartiers de rochers, dont la grosseur allait quelquefois jusqu'à vingt-cinq toises cubes, qui s'étaient détachés des montagnes et avaient roulé dans la vallée au-dessous. Sur les bords du Terek, près du confluent des ruisseaux qui s'y jettent, on voit des amas de pierres, d'arbres et d'autres substances que les torrens y déposent, comme autant de dépouilles provenant des ravages qu'ils exercent en descendant des montagnes. A six werstes plus loin, nous trouvâmes le village et le poste de Cartasch.

Le Terek, cette année, s'était débordé, avait couvert toute la vallée, et avait gonflé tous les ruisseaux, de manière qu'il nous fut impossible de suivre la route, le temps n'ayant pas encore permis d'y faire les réparations nécessaires. Nous fûmes obligés de passer sur les flancs des montagnes, et de traverser les lits d'un grand nombre de ruisseaux, ce que nous ne pûmes faire sans

beaucoup de difficultés. Les rochers étaient toujours très-élevés, et offraient une foule de retraites inaccessibles très-favorables aux brigands. On nous montra divers endroits d'où les Ossètes partaient souvent pour faire des excursions sur la route, piller les voyageurs et faire des prisonniers. Nous étions accompagnés par une forte garde d'infanterie du dernier poste, et par l'officier qui le commandait.

Notre marche, de même que la veille, était souvent interrompue par d'énormes blocs détachés du haut des rochers, et par des changemens survenus dans le cours des branches de la rivière, qui faisaient qu'on ne pouvait suivre la route ordinaire. Ce fut à travers ces obstacles, et ayant quelquefois à marcher dans l'eau, que nous arrivâmes à Balta, mauvais poste, à quatre milles du précédent. On y était fort mal logé, et il ne servait qu'à protéger les habitans du village. Nous y remarquâmes un grand nombre de petits moulins portatifs, semblant autant de huttes, de six pieds carrés, construits en planches et appuyés sur quatre poutres. Ils étaient placés sur les ruisseaux de manière à ce que leur courant en fit agir la roue horizontale, et servaient principalement à moudre les grains destinés à la nourriture des soldats.

Après avoir traversé pendant huit milles de

vastes plaines humides et couvertes de pâturages, nous passâmes le Terek sur un pont en face de Vladi-Caucass. On nous avait avertis que le débordement des eaux en avait emporté une partie, et nous reconnûmes qu'on ne nous avait pas trompés. Mais, pour en faciliter le passage aux piétons, on avait tendu deux grosses cordes au-dessus de la partie rompue; une poulie, qui y était attachée, tenait une machine en fer formant un siège, sur lequel chaque voyageur passait tour à tour, la poulie étant tirée d'un bout du pont à l'autre par le moyen de chaînes en fer. Ce fut de cette manière que nous traversâmes ce fleuve rapide avec nos bagages. Les Cosaques se chargèrent de faire passer nos chevaux à gué un peu plus bas, et n'y réussirent pas sans difficulté, et même sans courir risque de la vie.

Sur la route de Vladi-Caucass, nous rencontrâmes plusieurs troupes de chevaux venant de la Kabardie, canton de Circassie, situé sur les bords du Kuban. On les conduisait à Téfliis pour les y vendre, sauf quelques-uns qui avaient déjà leur destination particulière. Les chevaux de ce district de Circassie sont d'une bonne taille, et on les estime pour leur vivacité, leur beauté et leur vitesse. La plupart étaient hongres: car on vend rarement des chevaux entiers; et ils avaient une fort bonne encolure. Les officiers russes les paient

fort cher, et s'en servent pour chevaux de bataille. On paya cent roubles, ou vingt-cinq livres sterling, un beau cheval qui appartenait à l'officier commandant le poste de Lars; et le général Delpozzo paya cinq cents roubles, ou cent vingt-cinq livres sterling, le plus beau cheval et la plus belle jument de cette espèce qu'il put trouver, pendant une longue résidence à Georgievsk. Ces chevaux ne me paraissent pas chers, et la race en est si belle, qu'elle mériterait qu'on tachât de la naturaliser en Angleterre.

Les sauvages Ossètes, qui habitent les environs de Vladi-Caucass, dressent des embuscades aux voyageurs, qu'ils emmènent dans leurs retraites et qu'ils gardent prisonniers jusqu'à ce que leur rançon soit payée par les Russes. Cette manière d'extorquer de l'argent existe parmi eux depuis plus de quarante ans, et ils exercent ce brigandage avec tant de succès, qu'il se passe rarement trois mois sans qu'ils fassent quelque prisonnier d'importance. Les endroits qu'on me désigna comme les plus dangereux, étaient d'étroits défilés bordés par des précipices, et conduisant aux montagnes escarpées du côté de l'ouest, et quelques profondes vallées couvertes de bois, sur la rive droite du Terek. Des deux côtés, le pays est si coupé, et d'un accès si difficile, que, pour poursuivre ces flibustiers et s'en emparer, il faut

drait des corps nombreux d'infanterie légère, bien exercés à ce genre de service.

D'après les informations que je pris, j'appris que les Russes sont fréquemment les agresseurs, et qu'ils se sont conduits jusqu'ici, à l'égard des Ossètes, d'une manière si oppressive et si peu conciliante, que l'esprit de vengeance aurait seul suffi pour déterminer ceux-ci à continuer leurs déprédations. On me cita quelques exemples pour preuves de cette assertion. Quelques mois auparavant, ils avaient fait prisonniers deux officiers russes et deux femmes, qu'ils gardèrent jusqu'à ce que leur rançon eût été payée, et qu'ils relâchèrent ensuite. Mais il leur était dû une somme, peut-être, à la vérité, inférieure à celle qu'ils exigèrent pour cette rançon, par des marchands russes dont ils avaient transporté les bagages, et auxquels ils avaient servi de guides, quelques jours auparavant, et qui avaient ensuite refusé de leur payer le prix convenu. Un an auparavant, un major russe avait été fait prisonnier par les Tcherkesses, autre tribu habitant les montagnes du Caucase. L'empereur de Russie, en étant informé, envoya ordre au général Delpozso, qui commandait alors à Vladi-Caucass, de payer vingt-cinq mille roubles qu'on demandait pour la rançon du major. Cependant le général se rendit, à la tête de cinq à six cents hommes, à un

village habité par des Tcherkesses, dont on avait protégé les travaux d'agriculture, et à qui l'on avait donné des grains et des provisions, à condition qu'ils détourneraient leurs amis et voisins, dont les mœurs étaient plus sauvages, de faire des excursions sur les routes et de piller les voyageurs. Le général fit venir devant lui les principaux habitans, et leur signifia qu'il fallait qu'ils payassent eux-mêmes les vingt-cinq mille roubles, ou qu'ils obtinssent la délivrance du major sans rançon. Le major fut remis en liberté presque aussitôt, et le général s'en retourna avec lui. Il écrivit alors à l'empereur, qu'ayant reçu les ordres de sa majesté, il avait cru pouvoir prendre sur lui d'agir de la manière que je viens de rapporter, cette marche lui paraissant la plus sûre pour prévenir le renouvellement de pareils attentats. On peut présumer que l'empereur, en ordonnant de payer la rançon d'un officier estimable, avait considéré que c'était le moyen qu'il était le plus convenable d'employer pour le faire remettre en liberté; et certainement on peut douter que l'expédient mis en usage par le général fût d'une bonne politique, puisqu'il tendoit à aliéner encore davantage l'esprit d'un peuple dont l'attachement à la Russie n'était pas assez fort pour supporter une pareille épreuve. Plusieurs autres traits de cette nature m'ont été

rapportés par des personnes dont je n'ai aucun motif pour révoquer en doute la véracité.

Pendant la saison des pluies périodiques et abondantes qui tombent en ce pays, et qui dure depuis la fin d'avril jusqu'en juillet, il se forme des torrens que grossit la fonte des neiges, et qui, se précipitant du haut des montagnes pour se jeter dans le Terek, entraînent des quantités immenses de sable, de bois et de pierres qui non-seulement obstruent le lit de la rivière et en changent le cours, mais couvrent la route sur une largeur de vingt-cinq toises, et jusqu'à la hauteur de dix et même de vingt pieds. Il faut tous les ans nettoyer la route de ces montagnes de nouvelle formation, ou, quand leur masse sur trop considérable, couper un chemin à travers, ou en pratiquer un nouveau en les tournant. On ne peut se faire une idée de cette prodigieuse accumulation de diverses matières, et des travaux immenses qu'elles occasionent. Ce sont pourtant les soldats russes qui en sont chargés.

La petite ville de Vladi-Caucass est située dans une plaine dont le sol est une terre noire qui se convertit en une boue profonde toutes les fois qu'il tombe une pluie un peu considérable. Les maisons sont construites en bois. Des poutres et des planches en forment toute la charpente. Elles sont couvertes soit en chaume, soit avec

des écorces d'arbres aplaties. Quoique légèrement bâties, elles ont une apparence agréable. Les murs en sont peints en blanc, et les chambranles des portes et des croisées sont d'une autre couleur. Les fenêtres sont petites, mais vitrées en verre. Dans l'intérieur est un poêle qui sert à échauffer deux chambres, l'ouverture étant dans l'une, et le corps du poêle dans l'autre. C'est ainsi que sont construites toutes les maisons du village situé sur cette frontière de la Russie. On y emploie une immense quantité de bois, mais il y est en si grande abondance qu'on ne le ménage point, et l'on s'en sert de préférence à tous autres matériaux parce qu'il exige moins de travail.

Le voyageur qui peut se procurer une bonne voiture en cet endroit fait bien de s'en servir pour continuer sa route, car c'est là que se terminent les difficultés de la route à travers les montagnes du Caucase. Le pays au nord de cette chaîne, et la route jusqu'à Mosdock, n'offrent plus des rochers si formidables.

On trouve à louer ici des chariots et d'autres voitures, et même des chevaux à meilleur marché que ceux du gouvernement. On peut s'y procurer un kibitka pour aller à Mosdock. On y nourrit les chevaux à très-peu de frais, les plaines qui environnent la ville étant couvertes d'abondans

fourrages, de trèfle, de luzerne, et de beaucoup d'herbes aromatiques. Le gouvernement y entretient des chevaux de poste, et comme plusieurs particuliers en tiennent aussi, un voyageur peut en avoir pour sa voiture autant qu'il en peut désirer.

La poste aux lettres, ou ce que nous appelons la malle, part de Mosdock pour Téfliis et de Téfliis pour Mosdock tous les dimanches. Le courrier est à cheval et a une forte escorte d'infanterie et de Cosaques avec une pièce de canon de campagne. Le courrier de Mosdock met deux ou trois jours pour arriver à Vladi-Caucass, et celui de Téfliis trois ou quatre. Une telle escorte est infiniment commode pour les voyageurs qui peuvent marcher assez rapidement pour la suivre. Ils trouvent d'ailleurs toutes les facilités possibles. Tous les officiers commandans russes sont remplis d'égards et d'attentions pour les étrangers sur cette route, surtout pour les officiers anglais. Ils ne manquent jamais de leur fournir une escorte, des passeports, et tout ce qui peut leur être nécessaire. Pour aller de Vladi-Caucass à Mosdock, on ne paye que cinq roubles d'argent pour deux kibitk portant les bagages, le domestique, etc., et attelés de deux chevaux, quoique la distance soit de cinquante-six milles, et que le voyage soit assez dangereux.

La malle n'est escortée d'infanterie accompagnée d'une pièce de canon, qu'entre Vladi-Caucass et Mosdock. Entre la première de ces villes et Téfliis, elle n'est gardée que par un détachement de Cosaques à cheval. Cette portion de route étant hors de la frontière, le prix de chaque cheval est de deux roubles d'argent par werste.

On trouve dans les postes qu'on rencontre sur la route des logemens suffisamment bons, et il est toujours possible de s'y procurer des volailles, des œufs, du pain bis, du lait et souvent du beurre. Si le voyageur est pressé, ou s'il n'a point avec lui d'ustensiles de cuisine, le commandant du poste donne ordre aux gens qui sont sous ses ordres de lui préparer tous ses alimens. Je regrette d'être obligé d'ajouter que, dans cette saison, tous ces postes sont horriblement infectés de puces et fréquemment de moustiques.

On nous avait fait concevoir une idée formidable du Caucase; nous trouvâmes pourtant peu de difficulté au passage de ces montagnes. Partout les routes sont fort bonnes, et l'on pourrait y passer même en voiture; il n'y a qu'une seule chaîne à traverser, et les chemins qu'on y a pratiqués ne sont pas excessivement escarpés. Si un voyageur qui ne sait pas monter à cheval, désire se servir d'une voiture de voyage, il faut seule-

ment qu'il prenne avec lui un sous-officier russe , et une escorte de soldats pour pousser la voiture dans les endroits les plus difficiles. Dans quelques-uns, il faut qu'il s'attende à faire quelquefois deux à trois cents toises à pied. Les précipices qui bordent la route dans ces endroits sont effrayans pour un voyageur dont l'œil n'y est pas accoutumé ; mais on n'en rencontre pas souvent. Au total , les commandans russes procurent tant de facilités , et les dépenses de voyage sont si modiques , que le passage du mont Caucase n'est pas une entreprise dont il faille aujourd'hui s'épouvanter. Au contraire , la grandeur du spectacle qu'on a sous les yeux , l'air imposant des objets qu'on rencontre , la beauté et la variété des paysages , la nouveauté des mœurs , du costume et des usages des peuples qu'on rencontre sur cette route , tout se réunit pour fixer l'attention du voyageur , et lui faire oublier la fatigue.

C'est une circonstance digne de remarque , que dans ce pays , et même dans toute la Géorgie , personne ne sort de son habitation sans être armé. Des enfans de huit à dix ans portent un arc et des flèches , une épée , un sabre , et apprennent presque en naissant à s'en servir. Ceux qui sont plus âgés ont des pistolets ou un fusil. Il n'est pas un homme dans tout le pays qui ne soit

armé de cette manière, même celui qui conduit la charrue. Les voyageurs qu'on rencontre ont l'air d'être chargés d'armes plutôt qu'armés. Leur mousquet, couvert d'une enveloppe en fourrure, est suspendu derrière leur dos et tombe de l'épaule droite sur la hanche gauche, n'importe qu'ils soient à pied ou à cheval. Leurs vêtemens sont bordés pardevant de plusieurs rangées de cartouches qui y sont attachées. Ce costume combustible paraît devoir rendre l'usage des armes à feu assez dangereux; mais je n'ai jamais entendu dire qu'il en soit résulté, ni même qu'on en ait jamais craint aucun accident.

On n'a pris encore aucunes mesures effectives pour civiliser ces peuples, et les rendre des sujets utiles à l'état auquel ils appartiennent. L'usage adopté depuis peu de prendre quelques-uns des enfans des principaux habitans pour leur donner de l'éducation, doit sans doute contribuer à conduire vers ce but désirable. On peut assurer sans crainte de se tromper qu'une des principales causes qui ont rendu ces peuples indociles aux lois du gouvernement, est la mauvaise politique adoptée par la Russie d'envoyer, ou plutôt d'exiler en qualité de commandans dans ces provinces éloignées, les officiers qui méritaient le moins sa confiance. On a pourtant renoncé à ce mauvais système pour en prendre un meilleur, et

l'on a envoyé en Géorgie des officiers d'un mérite distingué. Un autre obstacle à la liberté des communications entre les peuplades du Caucase et celles de la Russie, c'est la multiplicité des établissemens de quarantaine qui sont toujours permanens, d'après l'opinion que la peste règne sans cesse dans quelqu'une de ces tribus, dont la langue est d'ailleurs connue d'un très-petit nombre de Russes dignes de confiance. Jamais on n'a cherché à s'assurer si cette opinion que la peste est endémique parmi eux est véritablement fondée, et ces pauvres gens dans leurs transactions commerciales sont retenus si long-temps dans les hôpitaux de quarantaine, y souffrent tant de vexations de toute espèce, qu'en les supposant le plus favorablement disposés, il leur serait presque impossible, entourés de tant d'obstacles, d'importer en Russie leurs bestiaux, leur miel, leur beurre, leurs cuirs, leurs fourrures, leur *yapouchis*, leurs feutres, enfin aucun des produits naturels ou artificiels de leur pays, et d'en rapporter en échange les marchandises de fabrique de Russie qui pourraient leur être utiles. On pourrait établir quelque mode de communication dans un village frontière où les marchandises seraient déposées et purifiées par la fumigation; ce village serait occupé par des habitans qu'y attirerait l'envie de s'enrichir par

des spéculations mercantiles; on favoriserait ainsi le commerce jusqu'à ce que les communications devinssent plus générales, et qu'on se fût assuré positivement si la peste existe ou non dans ces montagnes. Dans tous les cas, on devrait engager ces tribus à cultiver les terres situées dans l'intérieur du territoire russe, ce qui donnerait une première garantie de leur bonne conduite à l'avenir.

CHAPITRE XV.

Départ de Vladi-Caucass. — Arrivée à Mosdock. —
 — Jésuites. — Achat d'un kibitka. — Description de
 cette voiture. — Paulodolsch. — Habitans du pays.
 — Paulowsk. — Géorgievsk. — Eaux minérales. —
 Avis aux voyageurs. — Universalité de la langue
 française en Russie. — Régiment cosaque en marche.
 — Siewernaiâ. — Stawropol. — Rassemblement de
 forces russes en Géorgie. — Village entouré d'un
 cordon de troupes, pour prévenir la propagation
 d'une fièvre contagieuse. — Province du Don. —
 Donskaïa. — Description du pays et des habitans.
 — Sredney-Egorlick. — Hôpital de la quarantaine.
 — Cérémonies de purification. — Manque de dé-
 cence dans les classes inférieures en Russie. — Lettre
 du comte Platoff. — Sa réponse. — Départ de Sred-
 ney-Egorlick.

NOTRE premier relais, après Vladi-Caucass, était un endroit nommé la redoute d'Elisabeth, à vingt-deux werstes de distance. Comme nous n'étions partis le 17 juillet qu'à huit heures du matin, nous ne pûmes accompagner le courrier de la malle que jusque-là. La première partie de

la route traversait le sol noir dont j'ai déjà parlé, et que les dernières pluies avaient rendu un peu boueux; mais, en général, le chemin était uni et très-bon. Nous étions accompagnés de plusieurs chariots, et d'une pièce de canon suivie d'un caisson, qui marchait mèche allumée. Il y avait aussi une compagnie d'infanterie européenne, et quatorze Cosaques à cheval. La journée fut très-chaude, et le chemin que nous fîmes sur des chevaux de poste nous parut fort ennuyant, attendu la lenteur de la marche du canon et de l'infanterie. Nous marchâmes pourtant avec trois ou quatre officiers et une douzaine de Cosaques en avant du corps principal et nous arrivâmes long-temps auparavant, parce qu'on fit une halte sur la route pour donner à manger aux chevaux.

Nous fûmes assez bien logés au relais. Nous y trouvâmes de la bière du pays, des volailles, des œufs, du lait, et même du vin de Géorgie.

Nous étions partis au son du tambour dont on avait battu trois fois, d'abord pour avertir de charger les chariots et les bêtes de somme, ensuite pour atteler les chevaux, et enfin pour se mettre en marche.

Comme le courrier désirait arriver à Mosdock le lendemain, le commandant du poste nous fit avertir que la malle partirait dès deux heures du

matin, ce qui se fit au son du tambour comme la veille.

Le 18 juin, nous arrivâmes à Mosdock, après avoir fait cinquante-six werstes en seize heures. Nous traversâmes, comme le jour précédent, une plaine couverte de fourrage. Nous ne trouvâmes pas la moindre difficulté à marcher la nuit, et nous étions rendus à neuf heures du matin à la redoute de Constantin. Le convoi s'y arrêta jusqu'à onze, et nous y déjeunâmes. A un mille de là, nous avons traversé une chaîne de montagnes ou plutôt de hauteurs couvertes d'arbres. On les appelle les montagnes noires, mais elles sont à peine assez élevées pour mériter ce nom. A dix milles avant Mosdock, nous nous trouvâmes dans l'endroit qu'on regarde comme le plus dangereux de toute la route; c'est une chaîne de montagnes où l'herbe est la seule marque de végétation qu'on aperçoit. Le convoi y fit halte comme il l'avait fait à la redoute de Constantin; mais, lorsque nous fûmes descendus dans la plaine couverte de longues herbes qui s'étend depuis cette montagne jusqu'à Mosdock, qui est remplie de faisans et d'autre gibier, et où l'on croit n'avoir plus à craindre les bandits circassiens, nous prîmes le galop. Il fut heureux que nous eussions pris ce parti, car la nuit tombait quand nous arrivâmes sur les bords de ce

fleuve formidable , le Terek , qui était beaucoup plus large en cet endroit , et qui , nous opposant de nouveau sa barrière , nous séparait encore de Mosdock. Ses eaux étaient très-hautes , et ce ne fut pas sans peine que nous passâmes à gué deux de ses branches , après quoi nous traversâmes la plus considérable sur deux barques jointes ensemble par une plate-forme entourée d'une balustrade. Nous fûmes obligés de nous rendre à l'hôpital de la quarantaine , avec nos chevaux , nos chariots , et tous nos bagages : car tout ce qui venait de la Géorgie , hommes ou effets , était considéré comme infecté de la peste , et nous ne pouvions nous mettre en contact avec personne , avant d'avoir été dûment purifiés. Le passage de la rivière nous prit assez de temps , et il était complètement nuit quand nous arrivâmes au lieu de notre destination.

Un détachement de soldats , marchant la baïonnette au bout du fusil , nous escorta jusqu'à l'hôpital de la quarantaine , où nous fûmes suivis par le médecin ou inspecteur. On nous fit déposer tous nos bagages dans une salle , où ils devaient subir l'opération de la fumigation. C'était un appartement d'environ seize pieds carrés , dans lequel un faux plancher en lattes à jour était élevé à quatre pieds et demi de terre. On ouvrit toutes nos malles , et l'on y étala tous nos vêtemens et

tous nos effets : on nous permit pourtant de prendre nos lits et tout ce dont nous pouvions avoir besoin , sauf à leur faire subir la même opération le lendemain ; après quoi , le soufre , l'acide muriatique et tous les autres ingrédients pour la fumigation furent apportés et mis en action. On ferma ensuite soigneusement toutes les portes , nos effets devant passer la nuit ainsi. Nous nous retirâmes alors dans une misérable chambre , qui nous fut assignée pour logement.

Il n'est pas inutile de remarquer ici que notre temps d'épreuve n'était que d'un jour , tandis qu'il est d'une semaine pour les marchands. Comme le Terek était trouble et débordé , nous ne pûmes pas même nous procurer de bonne eau dans l'hôpital de la quarantaine. Enfin , on nous apporta de l'eau bouillante ; nous prîmes du thé , et nous allâmes nous coucher sur l'herbe , hors de la maison ; car il était impossible de dormir dans l'intérieur , à cause des essaims de mousquitoes qui nous tourmentaient , et qui étaient en plus grand nombre que je n'en avais jamais vu , même dans l'Inde ; ils tinrent bon , malgré tous les efforts que nous fîmes pour les débusquer par de la fumée de paille. Vers neuf heures du matin , on nous rendit tous nos bagages , et il fallut remettre tout ce que nous avions gardé la veille , et qui devait à son tour être soumis à la fumigation. Nous

fûmes obligés de nous déshabiller complètement, et de prendre des vêtemens purifiés, c'est-à-dire imprégnés d'une odeur détestable.

Le 20, un peu après midi, nous reçûmes le reste de nos effets, et nous nous rendîmes dans une voiture, nommée un *droschky*, que le commandant eut la politesse de nous prêter, à la communauté des Jésuites, qui nous avaient écrit une lettre fort obligeante pour nous inviter à loger chez eux. Pendant le court séjour que nous fîmes à Mosdock, nous reçûmes toutes les marques possibles d'attention et d'amitié des supérieurs, les pères Henri et Joseph. Ces religieux ne sont établis dans cette ville que depuis peu de temps; ils y font bâtir une très-belle église, surmontée d'un dôme, qui sera construite tout en bois. Quand il sera terminé, ce sera un édifice important, eu égard à l'endroit où il se trouve.

Quoique l'établissement de cet ordre religieux soit vu d'un œil peu favorable à Pétersbourg, il promet certainement beaucoup d'avantages à une ville comme Mosdock, et ses efforts pour intervenir dans les intérêts religieux des principaux chefs de Circassie ne peuvent être qu'utiles aux vues du gouvernement russe. Dans le fait, les devoirs multipliés et peu agréables que les règles de cet ordre imposent à ses membres, d'administrer des secours temporels et spirituels à tous les ma-

lades, même à ceux qui sont attaqués de la peste, et qu'ils sont uniformément tenus de visiter ; l'instruction gratuite qu'ils offrent, en établissant dans leur monastère une école pour les enfans, sont des bienfaits qui, dans un tel pays, doivent être, sans aucun doute, très-avantageux aux intérêts de l'état.

Mosdock étant considéré comme situé en Russie, les chevaux de poste, qui appartiennent en général au gouvernement, s'y paient en papier de roubles ou, comme on le dit, en assignats. Ce papier, qui, lors de sa création, avoit la même valeur que le rouble d'argent, est maintenant si déprécié, qu'il ne conserve plus que le quart de cette valeur dans toutes les transactions. Cette considération mérite l'attention de ceux qui peuvent avoir dessein d'acheter une voiture dans cette ville : ce qu'on peut faire quelquefois à un prix avantageux, attendu que des Russes, passant dans la Géorgie, y laissent souvent leurs carrosses de construction européenne, avec ordre de les vendre.

Dans ces parties reculées de l'empire russe, on ne trouve ni caravanserais, comme en Perse, ni auberges, comme en Europe. Quand le voyageur ne peut se loger dans la maison où est la poste, il est d'usage qu'il se présente devant le magistrat chargé de la police de la ville où il doit s'arrêter :

celui-ci lui donne alors une sorte de billet de logement, en vertu duquel il est reçu chez un particulier, dont la famille, moyennant un prix raisonnable, lui procurera et lui apprêtera même diverses provisions, comme volailles, œufs, poissons, lait, pain et beurre. Quelquefois le magistrat envoie avec le voyageur un homme chargé de le conduire à l'endroit où il doit loger, et à l'aider à se pourvoir de différens objets qui peuvent lui être nécessaires. Cet usage évite à un étranger beaucoup d'embarras et d'inconvéniens.

Quoique Mosdock ne nous fournit point de beaux fruits, nous fûmes agréablement surpris d'y trouver une sorte de comestible, qui était devenue pour nous une nouveauté; c'était de très-bel esturgeon, qui y est très-abondant.

A cinq heures du soir, nous allâmes visiter le commandant, avec qui nous prîmes le café, et nous achetâmes de son adjudant un *kibitka*, moyennant trois cents roubles en papier: il devait le faire réparer, et nous l'envoyer le lendemain, à huit heures du matin: il en était dix quand il arriva. Nos passeports, avaient été examinés par le colonel-commandant, qui nous donna une garde de six Cosaques, et qui nous remit, en outre, une lettre circulaire pour tous ses postes, pour leur enjoindre de nous accorder se-

cours et assistance. Nous partîmes de Mosdock, le 20, à onze heures, dans notre kibitka, où cinq chevaux étaient attelés avec des cordes, trois de front d'abord et deux en avant, dont chacun était monté par un postillon. Notre ordre n'était que pour quatre chevaux, et nous n'en payâmes pas davantage; mais il est d'usage que le gouvernement en accorde un de plus pour le cocher qui les conduit, placé sur le siège.

Le kibitka est une voiture en forme de barque, ressemblant à la moitié d'un tonneau scié en long, et monté sur des roues. Le nôtre était de grande dimension, ayant six pieds de longueur sur quatre et demi de largeur et trois de hauteur; il était doublé de feuilles de fer, et l'extérieur était à côté, comme le dehors d'une barque. L'impériale était en bois, revêtu de cuir, attaché par des clous de cuivre. Il se fermait par des rideaux et un tablier de cuir. L'essieu était en bois, et sans ressorts. Il y avait par derrière une caisse fermant à clé, dans laquelle nous plaçâmes nos provisions solides et liquides, emballées dans de la paille, et divers ustensiles, dont nous entendions le cliquetis dans les cahots de notre équipage. Nous serrâmes dans la cave quatre malles, nos fusils, nos pistolets et généralement tout notre bagage et celui de nos domestiques. Enfin, nous montâmes en voiture; le cocher et

un domestique occupèrent le siège, et nous nous mîmes en route.

Il est bon de remarquer ici que, si notre destination eût été pour Téfliis, il eût été préférable de quitter Mosdock la veille au soir, et d'aller coucher à une redoute qui en est à deux lieues sur la route. Ce poste étant au-delà des rivières et de tous les obstacles qui se rencontrent en sortant de cette ville, dans cette direction, on y trouve à louer des voitures, des chariots et des chevaux de selle et de trait pour se rendre à Vladî-Caucass.

Nous nous rendions à Géorgievsk, et notre premier relais fut à Paulodolsch, à la distance de treize werstes. La route était bonne et unie; mais nous fûmes fort incommodés par la poussière, et, dans l'après-midi, par la chaleur: car nous marchions du côté de l'ouest, et le soleil dardait ses rayons directement sur nous. Sur notre gauche, à diverses distances, nous observâmes des enclos formés de claies, dans chacun desquels était construite une hutte. Près de chacun de ces mêmes enclos, dans une guérite formée des mêmes matériaux, un Cosaque était posté en sentinelle, et veillait à ce qu'il ne se montrât dans les environs aucun maraudeur circassien. Ces enclos étaient en vue les uns des autres, et servaient de postes de communi-

tion, où les Cosaques de service avaient leurs chevaux, de manière à être prêts à se mettre en marche d'un instant à l'autre. Une certaine quantité de ces troupes est toujours répandue sur les frontières, pour empêcher les Tcherkesses et les Tchetchenses de piller le pays voisin du leur.

La route traversait une plaine fort étendue. Derrière des montagnes, situées vers le sud, à trente ou quarante milles, on en apercevait d'autres couvertes de neige. On n'y trouvait ni villages, ni hameaux, et, quoique le fourrage fût abondant partout, on n'y voyait paître ni chevaux, ni bestiaux, si ce n'est autour des enclos occupés par les Cosaques.

Paulodolsch est un grand village composé de chaumières fort propres, dont les murs sont peints en blanc. Nous vîmes aux portes un grand nombre d'enfans, tous ayant, sans exception, les cheveux blonds et le teint fort blanc. Les femmes étaient petites, fort brûlées par le soleil, vêtues à peu près comme les créoles portugaises dans l'Inde; elles portaient un mouchoir noué sur le front, une longue chemise tombant sur leurs talons, et par-dessus, un jupon court attaché au-dessus des reins. Leur cou était nu, et leur chemise, étant d'une étoffe de laine ou de chanvre, lourde et grossière, avait une roi-

deur qui ne contribuait pas à leur donner de la grâce.

Malgré le beau teint des enfans, ils avaient presque tous la figure de singe des Tartares-Cal-mouks. Les hommes portaient de très-grands chapeaux de gros feltre. Les basses-cours étaient bien fournies en chevaux, en vaches, en cochons et en volailles de toute espèce, et l'on voyait une quantité proportionnée de chariots et d'instrumens de labourage. Les maisons étaient couvertes en roseaux. Des claies servaient de murs pour les enclos, pour les étables et pour toutes les dépenses de la maison.

A vingt-deux werstes, à Ekaterinogradski, nous trouvâmes notre second relais. C'est un village de moyenne grandeur, qui a une église et quelque apparence de fortifications. La route qui y conduit est bonne et unie, et la contrée a le même caractère que celle que nous venions de parcourir.

Le troisième était à Prochladnoi, à dix-huit werstes. C'est un grand village, dont les rues sont droites et bordées de jolies maisons, ou plutôt chaumières couvertes en chaume. Comme c'était un dimanche, tous les habitans étaient revêtus de leurs plus beaux habits; et nous vîmes un grand nombre de femmes et d'enfans assis à leur porte ou sous les arbres.

Nous fûmes conduits au quatrième relais, Soldatskoi, par un petit postillon, âgé de sept ans. La route était fort bonne, et nous fîmes dix-sept werstes en très-peu de temps. Nous vîmes de temps en temps quelques terrains cultivés.

Vingt werstes nous conduisirent à Paulovsk, notre cinquième relais. La route était fort bonne et fort unie jusqu'à un demi-mille de ce village. Nous trouvâmes alors une descente rapide qui conduisait à une rivière, et nous fûmes obligés d'enrayer. Nous traversâmes la rivière sans difficulté, car elle était presque à sec; et, étant arrivés au village, nous résolûmes de nous y arrêter, au lieu de continuer notre route; car nous y apprîmes que les eaux avaient rompu un pont près de Géorgievsk, et que nous ne pourrions passer la rivière de nuit. Le pays semblait un peu mieux cultivé. Nous avions toujours des montagnes sur la gauche, et nous étions sur un territoire moins exposé aux déprédations, car on ne voyait plus de postes de Cosaques.

Nous n'avions à faire que vingt-cinq werstes, le 21 juillet, pour arriver à Géorgievsk; à huit werstes, nous trouvâmes une descente rapide où il fallut encore enrayer. Après avoir passé un petit village, nous eûmes à monter pendant quelque temps, après quoi la route fut bonne jusqu'à un petit ruisseau sur lequel était un pont:

celui près de Géorgievsk était réellement rompu, mais la rivière était guéable un peu sur la droite.

Notre kibitka avait besoin de deux nouvelles roues de derrière ; et , étant obligés de nous arrêter jusqu'à ce qu'elles fussent faites, nous fûmes logés chez un officier subalterne dont la famille se composait de sa femme et de quatre enfans. Il avait un jardin , une basse-cour et toutes ses dépendances, chevaux, vaches, cochons, oies, volailles, etc.; enfin c'était une espèce de ferme qui présentait l'assemblage grotesque de l'agriculture unie à la profession des armes. Ces bonnes gens nous cédèrent la moitié de leur maison , et se renfermèrent dans l'autre par réserve ou par politesse. Nous payâmes trente-six roubles en papier pour le bois et la main-d'œuvre de nos roues.

Près d'une montagne située à quarante milles de cette place , on trouve des eaux minérales acides , et des sources chaudes qu'on regarde comme efficaces pour la guérison de diverses maladies; elles sont très-fréquentées par la noblesse russe du second ordre. On disait qu'il s'y trouvait en ce moment plus de deux mille personnes qui y sont rassemblées sans doute par les mêmes causes qui conduisent tant de monde dans nos villes d'Angleterre, célèbres par leurs eaux, l'ennui, l'oisiveté et l'amour du jeu.

Géorgievsk est une ville considérable ; on y voit plusieurs bonnes casernes pour les troupes. Le général Delpozso y réside comme général de la division de la Kabardie et du Kusan : il est aussi gouverneur de la province dont les limites s'étendent jusqu'au Don. A cette époque , il était allé avec six mille hommes établir un poste sur la rivière dans le pays des Tchetchenses.

Nous y prîmes congé de l'officier qui , par ordre du général Kutusoff , nous avait accompagnés depuis Téfliis , où sa famille demeure. Il nous avait été fort utile , courant sans cesse en avant pour nous faire préparer des chevaux de poste , payant nos dépenses , réglant nos comptes ; en un mot faisant tout ce qui était en son pouvoir pour nous obliger. Nous lui fîmes présent d'un de nos chevaux arabes , avec la selle et la bride , et nous donnâmes l'autre à un homme qui , parlant français , nous avait servi d'interprète sur la route.

Ayant fait l'essai de notre kibitka , je puis parler ici des avantages et des inconvéniens de ce genre de voiture. Relativement au transport des bagages , elle est certainement plus commode qu'une calèche , attendu qu'elle est beaucoup plus grande. Elle peut servir à toute une famille , et même à trois hommes avec leurs domestiques et leurs bagages ; mais on y est tellement cahoté ,

que nous étions brisés , quoique nous n'eussions encore fait que cent quatorze werstes sur un terrain doux et uni. Pendant la marche , il est impossible de s'appuyer en arrière , à moins d'être bien garni d'oreillers. Nous prîmes le parti de nous asseoir sur nos malles que nous couvrîmes de deux couvertures et d'un tapis , et nous résolûmes de profiter du temps pendant lequel on travaillait à nos roues , pour nous procurer quelque autre voiture montée sur des ressorts , ou du moins une couple de matelas , puisque nous avions été assez imprévoyans pour nous défaire des nôtres à Téflis.

Jusqu'alors l'officier russe s'était chargé du paiement des chevaux de poste et de toutes nos autres dépenses. Le prix des chevaux est de trois roubles en papier par werste , et l'on dit qu'il est de cinq en certains endroits. Le voyageur , dans les grandes villes qu'il trouve sur sa route , doit se munir d'une certaine quantité de monnaie de cuivre pour les postillons et les conducteurs : nous donnions à chacun d'eux dix copecks par relais. Il n'est pas absolument nécessaire de donner autant , car cette gratification est entièrement laissée à la disposition du voyageur. Notre domestique portait cette monnaie dans un sac de cuir , pour la distribuer au besoin.

L'échange du papier-monnaie pour de petite

monnaie de cuivre ou d'argent, ne peut s'effectuer qu'avec beaucoup de perte. A Mosdock, nous n'obtînmes que quatre roubles et demi en cuivre pour un assignat de cinq roubles, ce qui vient sans doute de la rareté de la monnaie dans cette ville éloignée.

Indépendamment des matelas, je conseillerais à ceux qui voyagent en kibitka de faire attacher sur les côtés des fourreaux de pistolets et des poches pour les petits objets dont on a souvent besoin, comme aussi d'avoir un filet pour y placer les chapeaux; et il faut surtout avoir soin que les rideaux ferment bien, et soient assez longs, afin d'être garanti du soleil, du vent, de la poussière et de la pluie. Nous y fûmes fort incommodés de la chaleur dans l'après-midi; et il me paraît que le kibitka, étant fort bas, on y est plus exposé à la poussière que dans toute autre voiture.

Nos roues étant enfin terminées, et ayant acheté trois petits matelas couverts en cuir, à raison de quarante-cinq roubles chacun, nous partîmes le 23 juillet pour Siewernaia, après avoir attendu des chevaux depuis trois heures du matin jusqu'à dix. Nous en obtînmes enfin, non à la poste, mais en nous adressant au magistrat de police qui nous en fit fournir par les habitans.

De nouvelles informations nous apprirent que la source d'eau chaude dont j'ai déjà parlé, et où l'on va prendre des bains, est située à quarante werstes, et qu'à quarante werstes plus loin sont des sources d'eau froide minérale de nature acide et astringente. De même qu'en Angleterre, ces eaux sont le rendez-vous du valétudinaire qui se flatte d'y puiser des forces pour prolonger sa vie, de l'hypocondre qui veut changer d'air et chercher de la société; enfin des gens à la mode qui prennent pour prétexte, non le recouvrement, mais la conservation de leur santé, par l'effet réuni du voyage et des plaisirs: on prétend qu'on y joue beaucoup. Nous vîmes plusieurs équipages qui s'y rendaient, depuis le kibitka de poste, jusqu'à la berline attelée de six chevaux. Il est bon de remarquer que l'entretien des chevaux n'est pas cher en Russie: ils y sont d'une belle race, surtout dans ces environs, et il n'est pas du bon ton de marcher avec moins de quatre chevaux.

Nous dinâmes chez le gouverneur qui nous envoya chercher dans sa voiture attelée de quatre beaux chevaux gris de Circassie, et qui avait invité du monde pour nous tenir compagnie. Il nous donna un ordre qui nous assurait, dans toute l'étendue de son gouvernement, logemens et

chevaux , quand les moyens ordinaires seraient insuffisans. En parlant de cet acte de politesse , je ne dois pas oublier de recommander au voyageur , qui se trouvera sur cette route , d'avoir soin de rendre visite aux gouverneurs et aux officiers commandans , et de leur montrer du respect par son costume , par ses attentions , par l'offre de se charger de leurs commissions sur la route ; ces égards leur sont agréables , quoiqu'ils les regardent comme leur étant dus jusqu'à un certain point , et ils assurent à un étranger l'avantage d'obtenir une infinité de renseignemens locaux , d'avoir sur la route toutes sortes de secours , et de pouvoir juger du caractère des hommes en place. Dans le cours de notre voyage , nous ne pûmes que concevoir une idée favorable de leur éducation. Toutes les personnes bien élevées parlent français en Russie , et en général plus correctement , je crois , que leur propre langage. Je puis dire au moins que j'ai entendu de jeunes Russes parler le français avec l'accent , les inflexions de voix et les gestes d'un véritable Parisien , à un âge où nos jeunes gens , en Angleterre , seraient supposés avoir à peine eu le temps d'apprendre les premiers élémens de leur langue et du latin. Je ne crois pas qu'il faille l'attribuer à une intelligence naturelle , ni à une méthode supérieure d'enseignement : cela vient

de ce qu'ils négligent le russe pour le français qu'on parle partout.

Dans le cours de la conversation, on assura que les chevaux de Kabardie égalaient en vitesse ceux de race anglaise : ce sont d'excellens chevaux de voiture, étant doux et pleins d'ardeur. Le grain et le pain y sont à fort bon marché. Un pain, aussi gros que quatre pains du comté d'Yorck, coûte cinq copecks de cuivre, et une couple de volailles soixante.

Les relais de notre voyage jusqu'à Siewernaïa étaient Alexandria, douze werstes; Sabli, quarante; Alexandrow, vingt-sept; et de là à Siewernaïa, dix-neuf. La distance totale peut donc se calculer, sauf quelques fractions, à quatre-vingt-dix-huit werstes que nous fîmes en huit heures un quart.

Au premier relais, nous passâmes un mauvais pont sous lequel un ruisseau coulait vers la droite, et nous aperçûmes, à un demi-mille du même côté, un autre ruisseau et un village. On essaya de nous faire payer cinq chevaux de poste au lieu de quatre; mais après une explication, on renonça à cette prétention. Notre voiture y éprouva un accident. Les jantes de bois de nos roues de derrière, étant brutes, avaient pris feu, à cause de la rapidité de notre course, et il fallut de l'eau pour l'éteindre. Il est donc prudent d'a-

voir en route de l'eau dans le kubitka, et une provision de naphte dont on se sert pour graisser les roues.

Sur la route de Sabli, nous rencontrâmes un demi-régiment de Cosaques qui se rendait en Géorgie, avec des pièces de campagne et des caissons. Les canons avaient été démontés, et étaient portés sur des chars du pays traînés par des bœufs. Les Cosaques marchaient en ordre assez régulier; le commandant, couvert de croix et de rubans exposés à la vue, était en tête de la colonne qui était précédée de quelques kubitkas. A l'arrière-garde étaient trois lignes de soldats conduisant des chevaux de bât chargés et couverts d'un tapis. Chacun portait son fusil dans un petit sac d'étoffe de crin ou de laine; mais je vis qu'on pouvait les en retirer et s'en servir en un instant. Ils ne paraissaient avoir ni tentes, ni équipages de camp, ni suivans, et je ne vis pas une seule femme avec eux. Ils marchaient très-lentement, ne s'arrêtant pas pendant la plus grande chaleur du jour. Chaque Cosaque était armé d'une lance d'environ douze pieds, appuyée sur l'étrier droit, d'un sabre et d'un fusil, et plusieurs avaient des pistolets. Ils avaient tous de grandes redingotes grises, et portaient des bonnets bordés de fourrures. Les campagnes étaient mieux cultivées que celles que nous avions

vues précédemment. A mi-chemin se trouvait une montée assez roide, et nous eûmes un petit ruisseau à traverser précisément en entrant dans Sabli qui n'est qu'un petit village, et qui n'a qu'une seule rue. Nous y remarquâmes que les murs de clôture étaient construits en pierres, mais que ceux des maisons étaient de bois, suivant l'usage. Nous fîmes ces quarante werstes en trois heures.

De là jusqu'à Alexandrow, la route est bonne, mais souvent montueuse, et nous souffrîmes beaucoup de la chaleur et de la poussière. Des vêtemens bleus ou gris sont indispensables pour voyager dans ce pays : toute autre couleur, et surtout le blanc, devient en une heure sale à ne plus oser s'en revêtir. Nous passâmes sur un pont jeté sur un ruisseau qui va arroser quelques pièces de terre cultivées sur la gauche.

La route fut la même jusqu'à Siewernaia, où nous fûmes fort mal logés. On perd généralement une demi-heure pour changer de chevaux; les courriers publics même sont arrêtés au moins vingt minutes: on en passe encore davantage à graisser les roues, et surtout à se procurer de la monnaie pour payer les chevaux de poste, et l'on s'épargne beaucoup de temps et d'embarras, si l'on a soin de se munir d'une quantité suffisante de monnaie de cuivre et d'argent. On re-

çoit pourtant les billets de cinq roubles ; et, quand on ne peut vous les changer, on vous tient compte du surplus à la poste suivante.

Notre premier relais, le 24, fut à Novo-Sergiewsk. Nous fîmes, pour y arriver, quinze werstes sur une mauvaise route inégale et pierreuse, où nous fîmes horriblement cahotés. Nous traversâmes quelques ravins sur de méchants ponts dont le dernier était près du village. Nous vîmes plusieurs meules de blé, d'orge et d'avoine. Beaucoup de terres étaient cultivées en grains dans ce district, où il paraît qu'il y a beaucoup de faisans.

Trente-trois werstes nous conduisirent à Pokrouwki, par une route montueuse, mais bonne. Nous traversâmes plusieurs petits ponts, et vîmes un grand village au pied de quelques montagnes.

Il nous restait à faire trente et une werstes pour arriver à Stawropol, notre dernier relais de ce jour. A dix-neuf werstes, nous eûmes une descente rapide, au bout de laquelle nous vîmes un village écarté, autour duquel était placé un cordon d'infanterie, logé dans des huttes de paille, pour intercepter toute communication, attendu qu'on disait que la peste y avait régné depuis trois mois. Toute la route était inégale et

assez mauvaise. Dans la ville de Stawropol, nous ne pûmes trouver ni logemens, ni chevaux, et ce fut là que nous reconnûmes l'utilité de l'ordre que le gouverneur nous avait remis. Le magistrat de police nous fit loger chez un marchand, et nous fit donner, le lendemain, deux chevaux, ne s'en trouvant que trois à la poste. Cette rareté de chevaux se fait souvent sentir dans les villes et les grands villages. Elle vient du grand nombre de personnes qui voyagent en poste, dans un pays où ce mode de voyager est si peu coûteux. La distance totale de Siewernaia est de soixante-dix-neuf werstes, que nous fîmes en neuf heures et demie. La route était presque couverte de charriots qui portaient en Géorgie des approvisionnemens militaires. Nous avons vu à Mosdock quelques centaines de ces voitures qui attendaient l'ordre de partir pour la même destination. Nous y vîmes aussi quatre à cinq cents recrues, et il paraissait qu'on faisait de grands préparatifs pour porter des forces en Géorgie. Les officiers se hâtaient de rejoindre leurs corps, et tous nous demandaient avec empressement des nouvelles de Perse, de l'ambassade, de l'Inde, et d'autres sujets de même intérêt.

En y prenant quelques informations, nous apprîmes que la maladie qui régnaît dans le vil-

lage que nous avons vu entouré d'un cordon de troupes, n'était pas la peste, mais une fièvre endémique et contagieuse.

Stawropol est une ville considérable, et paraît être dans un état de prospérité croissante. On augmentait en ce moment la nouvelle église, et on la couvrait en cuivre. Toutes les rues en sont droites, et toutes les maisons sont isolées les unes des autres. Comme elles sont construites en bois, ce règlement est utile pour empêcher la propagation des incendies, aussi bien que celle de la peste. Toutes les clôtures se font aussi en bois, ou pour mieux dire, en claies formées de branches entrelacées. Les toits des maisons sont couverts en chaume; mais ils n'en sont que plus à l'abri du danger des incendies: car la pluie et la poussière y forment une espèce de sol végétal sur lequel l'herbe croît comme dans un champ. Tous les toits de la ville présentent donc comme un tapis de verdure. Ils sont en pente fort inclinée. Les villages des environs sont très-peuplés, et fort éloignés les uns des autres.

Notre premier relais, le 25, fut à Moskowskaïa, à trente et une werstes et demie. En quittant Stawropol, nous trouvâmes une descente rapide; et, après avoir passé deux petits ponts jetés sur des ruisseaux coulant vers la droite,

nous eûmes à monter une hauteur assez considérable. Ce passage ne serait pas sans danger la nuit, soit en arrivant dans la ville, soit en en sortant. La route devint ensuite parfaitement bonne jusqu'à l'endroit où est situé le relais de poste, sur une éminence commandant le village de Moskowskaia, qui est situé un mille plus loin. Nous y essayâmes une grande pluie, accompagnée d'éclairs et de tonnerre, ce qui avait eu lieu également la nuit précédente.

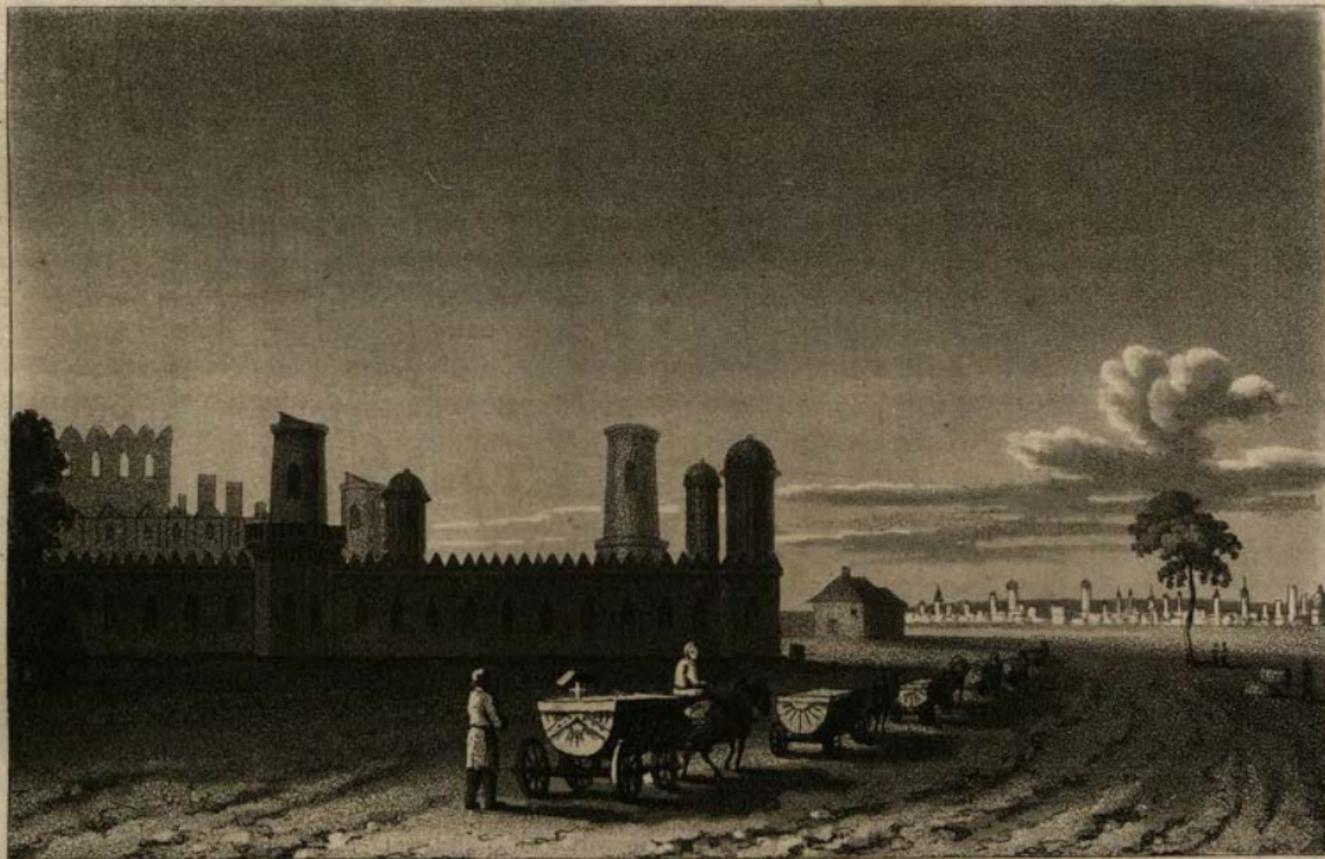
Donskaia, notre second relais, était à vingt werstes de distance. La route va en descendant jusqu'à un demi-mille après Moskowskaia. Nous la trouvâmes assez bonne; d'ailleurs nous commençons à nous habituer à être secoués dans le kibitka, et nous en souffrions moins que dans le commencement. A cinq milles de Donskaia, la contrée n'est qu'une plaine, et les villages se succèdent les uns aux autres presque sans interruption, sur les bords d'un ruisseau qui coule à un demi-mille sur la droite. Donskaia est le village frontière du district du Don, et est sous le gouvernement de l'hetman Platoff.

Nous eûmes une excellente route jusqu'au troisième relais, Besoparnaia, c'est-à-dire pendant vingt-deux werstes. On remarque pourtant dans tout ce pays, comme depuis Mosdock, et même

depuis Vladi-Caucass, une grande disette d'arbres. On n'en voit que dans le voisinage immédiat des villages, et l'on n'y trouve guère d'autres fruits que des cerises sauvages de mauvais goût, qu'on fait sécher au four. La population est nombreuse, et nous vîmes une grande quantité de femmes et d'enfans. Ceux-ci, comme je l'ai déjà dit, sont assez jolis; mais les femmes sont de petite taille, ont la figure large, les traits grossiers, et la plupart ont les cheveux roux ou très-blonds. Les maisons sont remplies de cochons, de poules, de pigeons, de veaux, de chats et de chiens; il s'y trouve de tels essaims de mouches et de puces, que le plancher, les murs et le plafond en sont noirs. Dans chaque coin de toutes les habitations, on voit des plaques de cuivre ou de mauvaises peintures représentant la Vierge ou des saints. Les gens un peu plus riches en ont de méchantes gravures, qu'ils placent avec celles de leurs rois, de leurs généraux, de leurs grands hommes, qui sont tous représentés à cheval; moyen aisé, mais utile, de propager les inclinations militaires, et d'exciter l'émulation parmi les classes inférieures. Dès l'âge de trois ou quatre ans, tous les enfans savent monter à cheval, et les habitudes qu'ils acquièrent, dès leurs premières années, sont celles d'un soldat cosaque, c'est-à-dire de savoir vivre de peu, et de pouvoir rester à cheval toute

la journée et même toute la nuit , si cela est nécessaire.

Notre quatrième relais était à Pregradnoi , à vingt-cinq werstes. Peu après notre départ , nous passâmes un pont sous lequel un ruisseau coulait vers la droite. La route était fort bonne , et , aussi loin que la vue pouvait s'étendre , pas une seule hauteur ne variait l'uniformité de la plaine. Ce village est petit et fort irrégulier. Le relais de poste est un peu au-delà. Nous découvrîmes que notre essieu de derrière était fendu , et une roue était , par suite de cet accident , tellement inclinée , qu'elle avait , à force de frottement , percé une des planches du corps du kibitka. Comme on pensa que nous ne pourrions gagner le relais suivant , nous nous arrêtâmes en cet endroit pour faire faire un nouvel essieu , ce dont on ne se chargea qu'avec peine pour vingt roubles , huit pour le bois , dix pour le fer , et deux pour la façon. La largeur et la grandeur de notre équipage faisait qu'il n'était pas facile de trouver du bois convenable pour l'essieu ; et comme le charron du village était absent , nous fûmes retenus jusqu'au lendemain matin. Nous couchâmes au relais de poste ; mais , au lieu d'y dormir , nous y veillâmes : car les puces et les mouches , et le bruit des voyageurs qui venaient changer de chevaux , ne nous permirent pas de fermer les yeux. Il en



Palais impérial de Petrowski.

est de même à tous les relais; et il est toujours préférable de loger ailleurs, quand la chose est possible.

Nous prîmes notre premier relais, le 26, à Hestelauskaia. On compte vingt-trois werstes; mais la distance doit être moins longue, car nous ne fûmes qu'une heure deux minutes en chemin. Nous rencontrâmes plusieurs grands troupeaux de bœufs et de vaches que l'on conduisait à Moskow (1) pour les vendre. On nous dit que leur

(1) Nos voyageurs n'ayant visité ni Moscou, ni Smolensk, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant l'extrait d'un autre voyage fait tout récemment en Russie.

Arrivés près le palais impérial de Pétrouwski, qui borde la route, nous aperçûmes enfin les myriades de dômes et de clochers qui s'élèvent au-dessus des maisons de Moscou. Une heure après nous fûmes aux portes de cette célèbre ville.

Rien d'abord n'annonce qu'on est dans une des plus belles capitales de l'Europe. Le faubourg offre l'aspect d'un village; des chaumières, des jardins potagers, une population en guenilles, ne donnent pas une bonne idée de la *ville forte*, comme l'appellent les Russes.

Mais quand nous eûmes franchi ce premier quartier, nous nous trouvâmes dans une ville réellement superbe, de beaux palais, des temples magnifiques,

prix, en ce pays, était de dix à cinquante roubles, et qu'on les vendrait le double dans cette capitale.

des costumes asiatiques, mêlés à l'habit européen, tout nous frappait d'étonnement.

Des monastères entourés de donjons, des maisons peintes de diverses couleurs s'élèvent en amphithéâtre, et annoncent l'opulence de la cité. Tantôt nous croyons reconnaître dans les édifices le style asiatique, tantôt d'élégantes colonnes, de riches façades nous annoncent le goût de notre Europe; enfin notre œil se repose avec plaisir sur les jardins parés de cette verdure foncée qu'on ne voit que dans le Nord.

Moscou est bâti sur un plan extrêmement simple, le *Kremlin* et le *Kitaye-Gorod* (1) sont construits sur une éminence située au bord de la Moskwa. Autour de ce premier quartier se déploie en cercle le *Beloye-Gorod* (2); *Jemlenoye-Gorod* (3) entoure le *Beloye-Gorod*: vient ensuite la slabade ou le faubourg.

Le Kremlin est entouré de murs crénelés, de tourelles et de fossés. Il contient le palais des czars et plusieurs églises; c'est là que les souverains de Russie viennent se faire couronner. Resté intact au milieu de la conflagration générale de 1812, il n'a pourtant pas échappé à la rage de l'Attila de nos jours. On sait qu'en quittant cette ville, il donna l'ordre barbare de

(1) Ville chinoise.

(2) Ville blanche.

(3) Ville de terre.



Palais Besborodko.

On avait graissé notre essieu neuf, non-seulement avec du naphte, mais avec de la graisse de

faire sauter le Kremlin; et si cet édifice tant respecté des Russes n'a pas été totalement détruit, c'est à la mauvaise construction des mines, et non à la générosité du conquérant que les Russes en sont redevables.

Nous avons visité, presque tous les jours, cet immense édifice qui donne une idée de l'ancienne magnificence des czars. La vue dont on jouit du haut d'une terrasse bâtie en saillie sur le mur du côté de la rivière, est vraiment superbe. Nous apercevons l'église de la Trinité avec son architecture, pour ainsi dire fantastique; la sainte porte sous laquelle tout Russe, quelle que soit sa condition, n'ose passer que la tête nue: plus loin, un amas de dômes au milieu desquels semble s'élaner celui de l'Assomption; la chapelle des czars, le superbe clocher d'*Ivan-Vileki*, qui domine tous les autres, et dont le globe réfléchit au loin les rayons du soleil.

A nos pieds nous voyons la rivière serpenter à travers la ville. La scène se prolonge dans un vaste paysage, et se termine par la montagne brunâtre qui est à l'Orient. C'est sur le sommet de cette montagne qu'apparut, comme l'ange des ténèbres, Bonaparte avec ses légions, lorsqu'après la bataille de la Moskwa il eut chassé devant lui les défenseurs de Moscou.

Tous les palais qui avaient été la proie des flammes

cochon. Cette précaution réussit ; car, quoique nous voyageassions avec plus de rapidité que ja-

sont maintenant rebâtis : ceux de Pashkow , de Menzikow, d'Apraxin, dans le Beloye-Ggorod ; celui de Besborodko , dans la Slabod , sont incontestablement les plus beaux.

Nous sommes partis de Moscou le 4 juillet ; nous avons pris la route de Smolensk.

La ville de Mojaish , que nous traversâmes le lendemain , ne se ressent déjà plus des désastres qu'elle a éprouvés en 1812. Dorogobusch est un lieu agréable ; Smolensk mérite une mention particulière.

Arrivés dans cette ville, qui a été si souvent le théâtre de combats sanglans entre les Russes et les Polonais , et qu'il était réservé au 19^e siècle de rendre témoin du choc de toutes les nations de l'Europe , nous ne pûmes nous défendre d'un vif sentiment de curiosité. A peine étions-nous descendus de voiture , que nous voulûmes en visiter les différens quartiers. La cathédrale , malgré tout ce qu'on en dit , n'a pas souffert , et offre toujours un des beaux morceaux d'architecture de ces contrées ; mais cet édifice est le seul qui soit resté intact. Tous les autres bâtimens , toutes les principales rues , toutes les places , la maison même où Bonaparte a logé , tout cela est rebâti à neuf. On aperçoit encore de larges brèches dans les murs : les tours sur lesquelles les Russes avaient dressé des batteries pendant l'action du 18 août , sont restées dans un grand état de délabrement.



Vue des Palais de Pashkoff, Menzikoff Apraxin &c

mais , il ne s'enflamma point. Nous remarquâmes, à la poste d'Hesteslauskaia, deux petits

Dans la campagne de 1812 , les Russes avaient ajouté de bons ouvrages avancés aux anciennes fortifications de Smolensk ; et l'on peut dire que cette place pouvait être regardée comme très-forte au moment de l'invasion des Français. Si Bonaparte, après s'en être rendu maître , s'était contenté d'y faire séjourner son armée jusqu'au printemps suivant, pour recommencer la campagne avec de nouvelles forces, il y a lieu de croire que les choses auraient autrement tourné.

Nous allâmes visiter le champ de bataille et les positions que les Russes occupaient, environ une lieue en avant de la place, sur la route de Witepsk. Les deux armées étaient rangées en bataille sur les côtés opposés d'un large ravin. Les Russes avaient une forte position ; mais les Français les ayant pris en flanc, et les menaçant de leur couper toute communication avec la ville, ils se virent contraints de battre en retraite le troisième jour ; et, pendant ce mouvement, ils eurent beaucoup à souffrir. On peut juger de la cruelle situation des pauvres habitans de Smolensk, durant ces heures d'angoisses. Quelle fut leur douleur lorsqu'ils reçurent l'ordre d'abandonner leurs maisons et de suivre l'armée ! *Car Smolensk allait être détruite !* Quelques momens après cet ordre fatal, Smolensk était la proie des flammes.

(*Note du traducteur.*)

moulins à vent de très-mauvaise construction, les premiers que nous eussions encore vus. En face de l'église, sur le bord de la route, était l'image d'un saint, attachée à un pieu et couverte d'un toit. Au bas était une boîte, qu'on nous présenta pour recevoir nos offrandes. Ce village est situé sur la rive gauche de l'Yégarlik, l'une des rivières tributaires du Don.

Depuis que nous avons commencé à courir la poste, on attelait indifféremment à la voiture des chevaux et des jumens, et nous voyions souvent un ou deux poulains, de deux à six mois, suivre leur mère pendant les relais les plus longs, et par conséquent revenir avec elle, aussitôt après leur arrivée à l'endroit où l'on change de chevaux; car il n'est pas d'usage d'atteler les chevaux de renvoi à une voiture qui va par la même route, et cela n'arrive que très-rarement.

Nous nous rendîmes ensuite à Kopali, et de là à Razsipnaia, où nous couchâmes à un fort mauvais relais de poste. La première partie de la route avait été unie et sablonneuse, traversant des plaines incultes. Au tiers du chemin de Kopali, nous passâmes sur un pont nouvellement construit, et la route, quoique toujours bonne, commença à être plus montueuse.

Nous eûmes encore un fort bon chemin jusqu'au relais suivant, Petschanaia, à trente werstes;



Smolensk.



mais il fut moins égal pendant les vingt-sept werstes et demie qui nous conduisirent à Sredney-Egorliek. La plaine était couverte de fourrage, et nous y vîmes des cailles, des perdrix et une espèce d'oies sauvages.

L'hôpital de la Quarantaine, à Sredney-Egorlick, se compose de divers petits bâtimens séparés, formant des carrés, destinés au logement des voyageurs, le tout entouré de palissades et d'un fossé. Les barrières et, je crois, les hauteurs voisines, sont gardées par des Cosaques. Voici ce qui s'observe en cette place, autant que j'en puis juger d'après ce qui eut lieu à notre égard.

Après qu'on nous eut fait attendre quelque temps à la barrière, on nous fit demander nos papiers et passeports, que nous nous préparâmes à donner. Un homme couvert d'un mauvais habit noir s'avança d'un air solennel, les prit avec une paire de longues pincettes, et disparut avec eux. Nous restâmes encore plus d'une heure dans la voiture. Enfin un officier et un soldat vinrent ouvrir la barrière, et conduisirent d'abord le kikitka dans une salle de fumigation. Là, plusieurs préposés nous requirent de leur remettre tous nos effets, qu'ils devaient garder vingt-quatre heures. Un assortiment complet de linge et de vêtemens subit immédiatement une fumigation, afin que nous pussions les substituer a

ceux que nous portions, quand ils auraient été dûment purifiés.

Toutes nos caisses et nos malles furent ouvertes et vidées. On voulut bien exempter de fumigation tout ce qui était en fer ou en cuir, nos pistolets, nos sabres, nos boîtes d'étain à thé et à sucre. Le linge, les habits, tous les autres effets, furent dépliés et suspendus à des cordes. Tous les papiers qui contenaient des échantillons de métaux ou d'autres objets de curiosité, furent ouverts, pour qu'on pût les soumettre à la fumigation, et leur contenu fut jeté pêle-mêle dans un coin. Toutes les lettres cachetées furent percées avec un instrument de fer, et exposées à la vapeur. On nous dit de prendre tous les bijoux, l'argent et le papier-monnaie que nous pouvions avoir. Nous laissâmes tous nos effets dans cette salle, à l'exception de ceux dont nous venons de parler, ainsi que du linge et des habits que nous devons mettre quand ils auraient passé par les épreuves de la purification.

On nous fit alors remonter dans le kikitka, et l'on nous conduisit dans une autre salle où se trouvait un poêle garni de grilles, à la hauteur d'une table. On nous y fit déposer jusqu'au plus petit morceau de papier qui nous restait. Sur une table de bois était un vase, aussi de bois, contenant un liquide qui nous parut un mélange de

vinaigre, d'eau et de sel. On nous y fit déposer tout notre argent, et l'on nous donna ordre d'y laver l'extérieur de tous nos bijoux : la montre du capitaine Salter, sa chaîne en cheveux, ma boussole, nos cachets, nos clefs, nos bagues, tout y passa ; pas le plus petit article n'en fut exempté. Tout ce qui nous appartenait, sans la moindre exception, fut lavé ou passa à la fumigation. Le papier-monnaie fut même exposé sur la grille. Cette opération dura environ une heure ; après quoi on nous apporta le linge et les habits que nous devions mettre, et qu'on avait purifiés dans une autre chambre. On les déposa sur un banc, en nous enjoignant de n'y toucher que lorsque nous serions absolument nus ; et il ne nous fut pas même permis de rester seuls pour nous déshabiller. Cependant, quand il ne nous resta que la chemise à ôter, nos argus voulurent bien se retirer, en nous répétant de ne pas toucher à nos autres vêtemens avant d'être entièrement nus. Le médecin vint ensuite, et nous examina les aisselles, les aines, les parties glanduleuses du cou, et généralement toutes les parties du corps sur lesquelles la peste se manifeste principalement. Il nous donna une éponge imbibée de vinaigre, dont il nous dit de frotter séparément toutes ces parties, et nous quitta après nous avoir

entendu déclarer que nous nous portions bien, et que nous n'avions pas la peste.

Lorsque nous fûmes couverts de nos vêtemens purifiés, on apporta des vases contenant les ingrédients nécessaires pour la production du gaz, on les plaça sous la grille sur laquelle nos papiers étaient déposés, et nous nous retirâmes dans une autre pièce pour en éviter la vapeur. Au bout d'une demi-heure, il nous fut permis d'y rentrer et de reprendre notre argent, nos bijoux, nos papiers, etc. Pendant ce temps, il avait tombé une pluie très-forte qui avait mouillé la plupart de nos effets; car le toit de la salle dans laquelle ils subissaient l'opération de la fumigation était en si mauvais état, qu'il y pleuvait presque comme en plein champ.

La pièce dans laquelle on nous conduisit ensuite, et où nous devions passer toute la semaine suivante, avait son plancher à trois pieds et demi de terre. Les petites croisées qui auraient dû éclairer la chambre étaient obstruées par de mauvaises herbes qui avaient crû extérieurement, et qui s'élevaient presque jusqu'au toit; la pluie en avait mouillé le plancher et les bancs; et, dès que nous y fûmes entrés, nous reconnûmes qu'elle était remplie de puces, de moustiques et de souris. Le plafond et les murs étaient littéra-

lement noirs de mouches qui venaient se reposer sur tout ce qu'on plaçait un instant sur une table. Il s'y trouvait quelques planches disposées en forme de lit, sur lesquelles nous étendîmes nos matelas de cuir; mais, comme nous n'avions pris ni draps, ni couverture pour nous envelopper, les moustiques ne nous permirent pas de fermer l'œil, et il n'était pas possible de songer à nous coucher en plein air, le terrain étant entièrement couvert de grandes herbes que la pluie avait mouillées.

Au moment de notre arrivée, nous ne pûmes nous procurer d'autres provisions qu'un morceau de mouton maigre que nous fîmes rôtir devant un feu de bois mouillé, et de mauvais pain noir et aigre. Dans la soirée, nous fîmes du thé, seule chose que nous prîmes avec plaisir pendant les vingt-quatre heures. Nous passâmes une misérable nuit. Au point du jour, je sortis, et le grand air me fit beaucoup de bien, quoique, par suite du défaut de sommeil, je me trouvasse plus fatigué qu'en arrivant. Lorsque les vingt-quatre heures furent écoulées, on nous rendit tous nos bagages: j'y pris une lettre que le général Yermoloff m'avait remise pour l'hetman Platoff, et je demandai qu'on la lui envoyât par un Cosaque, avec une lettre que je

lui écrivis moi-même , et qui contenait ce qui suit (1) :

MONSIEUR ,

« Nous avons le plaisir d'envoyer à Votre Excellence une lettre qui a été donnée au capitaine Salter et à moi , par Son Excellence le général Yermoloff , en Perse , laquelle nous aurions eu l'honneur de vous présenter nous-mêmes , si nous n'étions pas retenus à la quarantaine.

« Comme la peste n'existait dans aucun des endroits où nous avons passé , nous prions Votre Excellence d'avoir la bonté de nous donner les ordres que l'on ne nous retienne pas ici plus long-temps qu'il ne soit absolument nécessaire pour la sûreté publique ; une grâce que nous n'aurions certainement pas demandée avec tant d'empressement , si le logement que l'on nous a donné ici nous permettait de nous reposer après les fatigues passées ; mais , au contraire , la pluie y tombe partout , et il a d'autres inconvéniens que nous communiquerons à Votre Excellence , quand

(1) La lettre suivante est en français dans l'original , et nous la donnons sans y rien changer.

(Note du traducteur.)

nous aurons l'honneur de vous présenter nos respects à Novo-Tcherkask.

« En attendant , je prie Votre Excellence de croire que je suis avec tout le respect possible ,

« Monsieur ,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur ,

« J. JOHNSON. »

28 juillet 1817.

A son Excellence
le Général Comte Platoff,
à Novo-Tcherkask.

On nous avertit que nous aurions à payer dix-huit roubles trente copecks pour envoyer un messenger en poste , et qu'il faudrait que notre lettre passât à la fumigation avant d'être cachetée. Tout cela s'exécuta, et nous remîmes à un officier deux billets de dix roubles chacun.

Je lui demandai s'il n'y avait pas de Cosaques à chaque poste entre Sredney-Egorlick et le lieu de la résidence de l'hetman , et pourquoi l'on ne chargeait pas un simple cavalier de porter nos lettres; ajoutant qu'il s'agissait en cela du service du général Platoff, plutôt que de nous obliger, puisque, sans la lettre dont le général Yermoloff m'avait chargé pour lui, je n'aurais pas songé à

lui écrire. Il se contenta de me répondre qu'un exprès en kibitka irait plus vite. Je lui répliquai qu'il y aurait certainement une perte de temps d'une demi-heure à chaque poste, et qu'il ne faudrait pas le tiers de ce temps pour transmettre les dépêches d'un Cosaque à un autre ; mais , qu'au surplus , il devait savoir ce qu'il y avait de mieux à faire, et que je m'en rapportais à lui.

Je lui fis aussi quelques questions sur la poste aux lettres ; j'appris qu'elle ne partait que le samedi , et nous étions au lundi.

Comme le capitaine Salter se sentait de la fièvre , je demandai qu'on fit arracher toutes les grandes herbes qui encombraient l'extérieur de la maison , m'obligeant à payer ce travail. On me promit de le faire. En attendant , nous reconnûmes un nouvel inconvénient dans le logement que nous occupions : le fourneau pour faire cuire nos alimens y était placé , et , quoiqu'il fût utile pour en dissiper les miasmes , il produisit une chaleur insupportable qui continua toute la nuit.

L'eau de cette ville est infecte et malsaine , et elle donne la diarrhée aux étrangers qui en boivent. C'est de là qu'est venu le nom de Sredney-Egorlick.

Une autre circonstance qui me paraît très-importante , c'est que tous les voyageurs , arri-

vant de la Géorgie ou d'autres endroits, sont obligés d'y faire la quarantaine en commun avec ceux qui viennent de Kabardie ou de la Circassie, où l'on croit que la peste existe continuellement. On permet aux marchands de ces pays d'y apporter des laines écrues et travaillées, des centaines de milliers de peaux de moutons, de chèvres, de lièvres, des renards, etc., qu'on expose à l'air sous des hangards, dans un endroit où passent tous les jours, sans distinction, tous ceux qui sont soumis à la quarantaine.

Même les prisonniers qu'on amène chargés de fers, de ces deux districts, sont logés avec les autres voyageurs, et couchent sous le même toit. D'après de si sages précautions, le fait est que, quoiqu'il fût certain que nous aurions pu parcourir toute la Russie sans porter la peste avec nous, si nous n'étions pas entrés dans l'hôpital de la quarantaine, nous y étions exposés à gagner l'infection, et à l'emporter avec nous en le quittant.

Que la monnaie d'or, d'argent et de cuivre, et même le papier-monnaie, soient purifiés avec soin; c'est une mesure de prudence qu'on doit exécuter scrupuleusement, attendu que ces objets, passant par un grand nombre de mains, peuvent se charger de quelques germes d'infection. Mais on ne voit guère la nécessité de forcer

des voyageurs à laver leurs montres, leurs bagues et tous les objets qui ne sont pas dans le cas de changer souvent de maîtres, dans le liquide dégoutant préparé à cet effet, tandis qu'on ne songe pas à purifier les bottes, les ceintures et tous les effets en cuir ou en fer appartenant à des personnes venant des pays où elles peuvent avoir eu des communications avec des gens atteints de la peste.

Il existe un autre abus qui aurait besoin d'être réformé. On a de doubles clefs de tous les cadenas qu'on place à la porte des salles destinées à la fumigation. Des subalternes, attachés à l'établissement, en remettent une, qui est censée la seule, au voyageur dont les effets y sont renfermés, et qui par conséquent doit les y croire en sûreté; mais ils en conservent une double avec laquelle ils peuvent y entrer quand bon leur semble. Nous en eûmes une preuve convaincante. Un M. Gervais, marchand de vin, français, qui nous avait accompagnés depuis Tëflis, avait reçu ainsi la clef de la chambre où son bagage avait été déposé. Les domestiques l'ouvrirent pourtant en notre présence avec une autre clef. Il leur remontra les conséquences sérieuses qui pourraient résulter pour eux s'il informait le gouvernement de leur conduite, et ils parurent sentir la justesse de cette remarque.

La salle où nos effets subirent la cérémonie de la fumigation , était à côté de celle où étaient placés ceux de M. Gervais, qui consistaient en balles de schals , de chints , et d'autres marchandises. Pour éviter de nouveaux embarras, il avait pris la précaution d'y faire mettre le sceau des officiers de l'hôpital de la Quarantaine , établi près de Téflis ; il n'en fut pourtant pas moins obligé d'ouvrir tous ses ballots, les officiers de Sredney-Egorlick refusant de reconnaître à ceux de Téflis le droit d'y apposer ainsi leur sceau. M. Gervais fut donc soumis à une quarantaine beaucoup plus longue que la nôtre , car les marchandises nouvellement importées doivent rester déposées pendant quinze jours. Il paraît de là que dans ces établissemens bien des choses sont laissées à la discrétion des officiers, règlement vicieux auquel on devrait promptement remédier.

On ne prend aucun soin d'entretenir quelque propreté dans les chambres destinées aux voyageurs ; tous les inconvéniens qui peuvent nuire à la santé, s'y trouvent au contraire réunis. L'eau et le pain sont mauvais, le vin encore pire ; l'air y est imprégné des exhalaisons d'une eau stagnante qui croupit dans des fossés remplis de mauvaises herbes qui s'élèvent au point de couvrir de petites ouvertures de quinze pouces sur douze, destinées à

éclairer les chambres, et auxquelles on donne le nom de fenêtres.

Il n'existe aucun artisan dans l'enceinte des bâtimens de la Quarantaine; pas un charpentier, un tailleur, un cordonnier, pas même une blanchisseuse. On ne peut y faire laver le linge sali par la fumigation.

A chaque appartement est attaché, je crois, un Cosaque ou domestique, pour y apporter l'eau et le bois qu'on vous fournit gratuitement. Il fallait ne pouvoir se passer de celui qui nous servait pour supporter sa présence. Il faisait fermenter à notre porte son *quass*, qui attirait des milliers de mouches. Il couchait dans le passage sur un banc couvert de peaux de moutons, remplies de vermine de toute espèce. Ses extrémités étaient enflées, sa figure pâle, et il paraissait éprouver une salivation sur son déclin. Ses vêtemens et toute sa personne étaient si sales et si dégoûtans, que c'était avec la plus grande répugnance que nous le chargions de nous procurer les vivres qui nous étaient nécessaires. Nous ne pouvions cependant nous en dispenser, car lui seul avait la permission de sortir, et il savait où trouver tout ce dont nous avons besoin.

En vertu d'un règlement particulier, les femmes sont examinées par la femme du chirurgien, et cet examen ne se fait pas avec plus de délica-

tesse que ne s'était fait le nôtre. Elles ont des appartemens séparés, et n'y sont servies que par des femmes. Au surplus, les classes inférieures en Russie ne paraissent pas avoir pour la décence plus d'attention que des sauvages : car dans les environs de Mosdock, nous vîmes, sur le bord des rivières, un grand nombre de personnes travailler entièrement nues sur des barques ou sur le rivage.

Il est assez probable que l'habitude de fumer tout le long de la journée contribue beaucoup à prévenir les funestes effets du mauvais air que les Russes respirent habituellement en dormant. Tous les étrangers peuvent ne pas être disposés à adopter cette coutume, mais il en est une certainement plus salutaire, et à laquelle ne doivent pas manquer de s'astreindre tous ceux qui se trouvent soumis à la quarantaine pour huit jours et quelquefois pour six semaines. C'est de prendre beaucoup d'exercice en plein air ; car c'est un fait bien avéré que ceux qui se livrent tout à coup à un repos complet après les fatigues d'un voyage, se trouvent au bout de quelques jours disposés à des maladies fiévreuses ou bilieuses. Quand ils se trouvent logés dans un lieu bas et humide, et exposés aux miasmes qui s'exhalent des substances végétales en putréfaction, ils peuvent rarement se garantir de l'attaque de quelque fièvre

aiguë, surtout dans l'automne, quand l'atmosphère est alternativement chaude et humide. Si j'avais été confiné dans cet endroit pendant quarante jours, ce qui aurait eu lieu si j'avais apporté des marchandises de laine, je suis certain que je n'aurais pas échappé à la fièvre, à moins que je n'eusse persévéré à prendre toutes les précautions possibles pour m'en préserver. Aux causes préexistantes de cette maladie, et que je viens de détailler, on peut ajouter le manque de repos, et la faiblesse qui en est la suite.

Je demandai au chef de l'établissement pourquoi on ne pouvait y faire laver son linge. Il me répondit que l'eau y est si mauvaise, qu'elle le gâte. Il envoyait le sien à trente werstes pour le faire laver dans de bonne eau. Dans le cours de la conversation, il me dit que depuis huit ans on n'avait reconnu presque aucun symptôme de peste dans cet endroit. Nous fûmes charmés d'apprendre qu'on songeait à construire incessamment un nouveau bâtiment de quarantaine, ou du moins à faire une réparation complète à celui qui existe actuellement.

Le grand tourment qu'on éprouve, pendant les heures destinées au repos, provenant des puces et des moustiques, il serait prudent aux voyageurs de se munir d'un pantalon et d'un gilet en soie, fort larges, et d'une seule pièce, ou d'un

grand sac pour s'y enfermer tout le corps en se couchant, en tâchant d'empêcher les puces d'y prendre leur logement. Quant aux mousquites, un voile de gaze est le meilleur moyen de les écarter. Ces objets ne formeraient pas un gros volume, et se placeraient aisément avec le linge de nuit.

Le lendemain de notre arrivée; un autre *ki-bitka* fut amené à la barrière de très-bonne heure. Dès que la voiture fut annoncée, nous vîmes des officiers subalternes mettre leurs habits noirs, prendre leurs grandes pincettes, courir à la porte comme des esprits de ténèbres et en rapporter les passeports. On fit alors en face de la maison un mélange de divers liquides, d'où il s'exhala aussitôt une vapeur très-désagréable; on y exposa les papiers en les retournant en tout sens jusqu'à ce qu'ils fussent bien purifiés, et on les porta ensuite au surintendant pour qu'il les examinât.

Les passagers subirent alors les mêmes cérémonies qui avaient eu lieu à notre égard; mais comme tous les logemens étaient pleins, on les envoya dans un village voisin où ils devaient séjourner jusqu'à ce qu'il y eût place pour eux dans les bâtimens destinés à la quarantaine. On medit que, dès qu'il y aurait une chambre vacante par le départ de quelqu'un des voyageurs qui y étaient retenus, on les y rappellerait pour terminer le céré-

monial de leur purification, mais que les jours qu'ils auraient passé dans le village entreraient dans le compte de ceux qu'ils devaient rester en quarantaine. La résidence au village est peut-être la plus agréable.

D'après ma propre expérience, je dois conseiller à tout voyageur d'avoir soin, la veille de son arrivée en cet endroit, de mettre à part tous les objets dont il prévoit pouvoir avoir besoin pendant vingt-quatre heures. S'il a des lettres à écrire, il faut qu'il le fasse d'avance : il ferait même bien de les faire partir, s'il le peut. La poste, comme je l'ai déjà dit, ne part de Sredney-Egorlick que le samedi. L'affranchissement de chaque lettre n'est que de six copecks; mais il en coûte dix-huit roubles trente copecks pour envoyer un exprès en kibitka. Pour éviter beaucoup d'embarras, il serait utile d'avoir des boîtes d'étain de diverses grandeurs, pour y enfermer les objets les plus importants, et de les faire sceller par les officiers de la quarantaine à Mosdock. En revenant de l'Inde par la Géorgie, un voyageur peut être retenu ici un temps très-considérable. Il y remédiera en partie en écrivant à quelque officier-général commandant, qui, en s'adressant à lui, pourra donner ordre qu'on ne le retienne que le temps strictement nécessaire, ce qui pourra alors ne pas excéder vingt-quatre heures.

Le 30 juillet, à trois heures après midi, nous reçûmes une réponse du comte Platoff, qui mit fin à notre quarantaine, et qui eut la bonté de donner ordre que deux ou trois Cosaques nous escortassent jusqu'à Novo-Tcherkask, lieu de sa résidence. Avant de sortir de ce purgatoire, on nous fit encore changer de vêtemens, pour soumettre ceux que nous quitions à une nouvelle fumigation. Le chirurgien vint encore nous examiner, et nous interrogea sur l'état de notre santé. Je lui répondis qu'elle était probablement moins bonne que lorsque nous étions arrivés. Toutes ces cérémonies étant terminées, on attela des chevaux au kibitka, et nous quittâmes avec grande joie la maison de la peste, espérant goûter plus de repos sur la route dans une voiture dure et sans ressorts, que nous n'en avions trouvé dans les bâtimens de la quarantaine.

CHAPITRE XVI.

Passage du Don. — Arrivée à Novo-Tcherkask. — Cosaques du Don. — Leur costume. — Leur physique. — Leur commerce. — Règlement relatif aux incendies. — Arcs de triomphe en l'honneur de l'empereur Alexandre. — Visite à l'hetman Platoff, à sa maison de campagne. — Son accueil obligeant. — Vin du Don. — Marques d'honneur accordées au comte Platoff par les puissances alliées. — Trophées militaires des Cosaques. — Visite rendue aux voyageurs par l'hetman. — Il leur fait présent d'une voiture. — Eglise cathédrale. — Fête de l'impératrice douairière. — Etablissement d'une poste particulière pour les marchands. — Dernière entrevue avec le comte.

Nous sortîmes par la barrière du nord, en traversant sur un pont un ruisseau d'eau fétide, et nous nous trouvâmes dans une plaine ouverte de toutes parts. On nous dit que les nouveaux arrivés à l'hôtel de la quarantaine étaient logés dans le village où ils avaient été transférés beaucoup plus agréablement et plus proprement que nous ne l'avions été dans le lieu de plaisance d'où nous

sortions, ce qui était certainement très-possible. Jusqu'à Sredney-Egorlick, notre premier relais, à la distance de vingt-deux werstes, nous voyageâmes dans une plaine inculte, mais couverte de verdure, qui s'étendait à perte de vue. Nous y vîmes des faisans, et plusieurs couples de grands oiseaux ressemblant à l'outarde. La même route nous conduisit jusqu'à Mechetinskaia, à vingt-six werstes. Après vingt-huit autres werstes, nous arrivâmes à Ragalnitzkaia par un chemin plus montueux, et nous passâmes sur un pont, près de la maison de la poste. Depuis notre départ de Sredney-Egorlick, nous donnions à tous les relais cinq copecks à chaque postillon, et autant à chacun de nos cosaques. Les chevaux sont petits, mais vigoureux, et fort sauvages. Quand on en a besoin, on les prend dans les plaines où ils paissent, par le moyen d'une corde armée d'un nœud coulant. Nous vîmes sur ces plaines immenses un grand nombre de meules de foin qu'on tient en réserve pour le service des postes et des villages voisins, car le pays est riche en chevaux de trait et en bêtes à cornes.

La route continua d'être inégale jusqu'à Bataiskaia, à vingt-six werstes, elle était pourtant bonne, et traversait encore des plaines. Une rivière caule à droite de ce village. Il paraît

qu'en en sortant , nous quittâmes la grande route , qui conduit peut-être au vieux Tcherkask ; car le chemin devient plus étroit et si raboteux , que nous fûmes obligés d'aller beaucoup plus lentement. A peine étions-nous hors de Bataiskaia , que nous vîmes de loin des bâtimens mêlés de clochers et de coupoles , s'étendant en face d'une montagne pendant plusieurs milles. C'était , à ce que nous apprîmes , le vieux Tcherkask et la ville d'Uksye. Après avoir fait six werstes , nous trouvâmes le fleuve du Don , que nous suivîmes en le laissant sur la droite , jusqu'à un pont flottant , sur lequel nous passâmes pour nous rendre à Uksye. Cette ville occupe un terrain considérable sur le penchant d'une montagne qui s'élève sur la rive droite du Don , et qui a environ cent cinquante toises de largeur. Ce pont est composé de radeaux , formés de pièces de bois jointes ensemble. Nulle part il ne s'élève de plus d'un ou deux pouces au-dessus du niveau de l'eau , et bien souvent le poids d'une voiture qui passe l'en couvre entièrement. Ce pont a environ trente pieds de largeur , et chacun des différens radeaux qui le composent , en a quatre-vingts à cent de longueur. Ils sont joints les uns aux autres par des cordes , et assujettis par des grapins. Il est probable qu'on en détache un pour permettre aux barques de remonter ou de des-

prendre le fleuve. Nous en vîmes plusieurs de diverses dimensions , à un et à deux mâts , sur les bords du fleuve. Les plus grandes paraissaient du pont, de cent cinquante tonneaux. Quelques-uns des radeaux sont bordés de balustrades , d'autres ne le sont pas ; mais le bout des pièces de bois qui les forment est courbé en saillie hors de l'eau. Au total , ce pont est bien construit , et il suit toujours le niveau du fleuve , se levant et se baissant avec ses eaux qui étaient alors dans leur lit ordinaire , mais qui se débordent quelquefois , et couvrent une grande plaine près du vieux Tcherkask.

Après le passage du pont , la route tourne , conduit quelque temps sur la droite de la ville , et y entre enfin par le milieu. Toutes les maisons y sont bâties en bois , et leurs portes , ainsi que le premier étage , ont très-peu d'élévation. Les murs de clôture et ceux des maisons jusqu'au premier étage , sont construits d'une pierre à chaux ou sablonneuse de couleur jaunâtre. Un enclos considérable étant joint à chaque maison , la ville occupe un terrain fort étendu , et ses bâtimens se trouvent à l'abri du danger de la propagation d'un incendie.

Uksye paraît faire un grand commerce en naphte noir , qu'on met en baril , et dont on se sert comme de poix ; en bois de construction , en

planches, en barques, en fer etc. On y voit plusieurs églises, dont une très-grande au centre de la ville. Le style de ces édifices tient de l'architecture maure et chrétienne: les coupôles dont ils sont couverts sont peintes en vert de même que le toit de quelques maisons. Les globes et les croix qui les couronnent sont dorés, et les maisons, quoique construites en bois, ont à l'extérieur, un air de grande propreté.

Après avoir traversé la ville, et être arrivés au sommet de la montagne, la route faisant plusieurs détours pour éviter des montées trop rapides, nous conduisit par des plaines incultes à une maison de poste isolée, située sur une hauteur, à vingt-neuf werstes et demié de Bataiskaia. Là, nous changeâmes de chevaux, et nous partîmes pour Novo-Tcherkask, nouvelle capitale des Cosaques du Don, qui en est éloignée de dix-neuf werstes et demié. La route traversait alternativement des plaines incultes et des hauteurs; et, de même que dans tout ce district, on n'apercevait pas un arbre, pas un arbuste, si ce n'est dans les jardins et dans les enclos, où l'on ne trouve que très-peu de légumes et de fruits, quelques abricots et de mauvaises pommes. Nous fîmes ce jour-là cent-cinquante-deux werstes et demié en quinze heures cinquante-cinq minutes.

Le premier aspect de Novo-Tcherkask est ex-

trêmement agréable. Du haut d'une petite montagne , d'où on voit cette ville couvrir le penchant d'une colline à quelque distance , on la prendrait pour un vaste assemblage de petites maisons de campagne détachées les unes des autres , et de jolies chaumières bâties dans des rues bien alignées , se coupant à angles droits , et entremêlées d'espaces vides pour former des places. Toutes les églises sont construites sur des places ouvertes , et les maisons leur font face , arrangement qui paraît convenable , et qui mériterait d'être adopté dans les autres villes de ce pays. Presque toute cette ville est neuve , et elle paraît propre et régulière.

A l'entrée on élève une espèce d'arc triomphal d'une hauteur considérable , orné de colonnes et de piédestaux sur lesquels on doit placer des statues ; mais cet ouvrage n'est pas encore terminé. On érige ce monument en l'honneur de l'empereur Alexandre qu'on y attend , et auquel on m'a assuré que les Cosaques , comme tous les habitans , sont attachés avec enthousiasme.

En arrivant dans la ville le 31 juillet , on nous conduisit dans une très-belle maison élevée de deux étages , située sur une grande place , où l'on nous donna pour logement trois belles chambres menblées , la famille qui y demeurait s'étant retirée dans une autre partie de la maison. Nous y

reçûmes bientôt la visite du secrétaire du comte Platoff, qui nous dit, par ordre de son maître, que celui-ci regrettait que sa maison de campagne fût trop petite pour qu'il pût nous y recevoir, d'autant plus qu'il en avait cédé une partie à M. Strachey qui y était arrivé en mauvaise santé quelques jours avant nous; mais qu'il nous demandait la permission de nous envoyer du vin, du pain, du gibier et toutes les provisions dont nous aurions besoin. Il nous en fit effectivement fournir avec abondance, et les gens de la maison se chargèrent des soins de la cuisine. Le comte fit aussi poster à notre porte un détachement de six hommes, commandés par un sous-officier, et qui étaient chargés de porter nos lettres, et de faire tout ce que nous désirions d'eux. Nous nous trouvâmes ainsi parfaitement établis, et presque sans aucune dépense à faire.

Le comte Platoff était alors d'une santé très-faible, presque infirme; cependant tout son temps était dévoué aux affaires publiques dont il a coutume de s'occuper, principalement la nuit, prenant quelques heures de repos à la dérobée quand la nature l'exige: mais il ne s'éveille pas plutôt qu'il rappelle ses officiers pour leur donner des ordres, et se remet au travail.

Trois dames anglaises résident à sa maison de campagne. L'une d'elles est sa protégée, et les

deux autres sont les amies de celle-ci. Il s'y trouve aussi un M. Vood dont la principale occupation est, je crois, de surveiller le haras du comte qui, dit-on, mérite d'être vu. Il sert aussi de compagnie aux dames. Comme le comte aime beaucoup les Anglais, et leur témoigne toutes sortes d'attentions, on ne tardera sûrement pas long-temps à en voir plusieurs s'établir en cette ville. Il s'y trouve déjà un horloger qui parle très-bien anglais. On y voit plusieurs boutiques où l'on vend des draps, des fourrures, des ustensiles de fer et d'étain, de la coutellerie, de la poterie, etc. Elles sont situées dans un marché couvert, ressemblant aux bazars de Perse. Le toit n'en est encore couvert qu'en bois; mais la population de la ville augmentant, il n'est pas douteux qu'on ne finisse par en faire un en pierre.

Ici, comme dans beaucoup d'autres villes et villages du pays des Cosaques, on remarque évidemment un nombre plus considérable de femmes et d'enfans que d'hommes. On peut en attribuer la cause à l'absence de ceux-ci pour le service militaire, et aux pertes que les Cosaques du Don ont essuyées dans la dernière guerre contre les Français. On doit faire attention que tout Cosaque, marchand ou artisan, est soldat, et qu'aucune partie de la population mâle ne fut

exempte de service militaire en cette mémorable occasion.

La profession des armes étant ainsi générale, c'est une raison pour qu'on laisse dans leur domicile les hommes qui commencent à avancer en âge. Aussi ont-ils maintenant autant de généraux et de colonels que d'officiers subalternes. Il se trouvait dans cette ville vingt officiers-généraux.

Les hommes et les femmes portent de longs vêtemens; les hommes une redingote d'étoffe de laine grossière, avec un petit bonnet; les femmes une espèce de robe de chambre qui s'entrouvre par-devant vers le bas, et qui laisse voir de larges pantalons. Leur habillement de dessus est de soie, de damas, ou de coton de couleur. Elles portent sur la tête un bonnet tricoté de même forme qu'un bonnet de nuit, ayant sur le haut deux raies ou quelque autre ornement en couleur. Il est assujetti par un mouchoir de couleur serré autour du front et dont les coins retombent assez bas sur le dos. Toutes les jeunes filles, jusqu'à ce qu'elles soient mariées, laissent flotter par derrière leur chevelure, à la manière des Indiennes: celles qui sont mariées ou veuves ne portent plus de pareilles tresses; mais le mouchoir est attaché, peut-être à dessein, de

manière que les deux coins leur couvrent le dos, et qu'on reste dans l'incertitude si elles sont femmes ou filles, jusqu'à ce qu'on les voye de très-près.

On trouve à Novo-Tcherkask, à très-bon marché et de bonne qualité, tout ce qui est nécessaire à la subsistance, comme le pain, le lait, la viande, et le poisson qui y est fort beau. On ne prépare que là, je crois, une crème semblable à celle qu'on fait dans le Devonshire et en Irlande, et qui est un mets recherché. On y vend aussi des fruits, mais en petite quantité, et de peu d'espèces. On en cultivera probablement davantage, à mesure que la ville deviendra plus peuplée. On y fait de très-grands pains ronds, plats et d'un goût excellent. Les vins du Don ressemblent au Champagne en saveur, et sont d'une bonté reconnue. On y trouve en abondance le sucre, le thé, le café, et tous les objets de consommation en usage parmi nous. En un mot, un voyageur peut se pourvoir ici complètement de tout ce qui peut lui être nécessaire pour continuer sa route.

Les traits des Cosaques du Don ressemblent en général à ceux des Chinois, ou plutôt des Malais. Leur caractère distinctif est d'avoir de petits yeux, et les os des joues fort élevés. Les femmes n'ont presque rien de féminin dans la

figure; on dit qu'elles sont méchantes, altières; et qu'elles veulent toujours dominer chez elles. Leurs traits sont prononcés; elles ont de gros membres, et, d'après leur abominable coutume de s'aplatir le sein, il est difficile à un étranger de les distinguer des hommes. Comme elles ne portent pas de ceinture, leurs vêtemens lâches ne dessinent pas la taille, l'un des attraites les plus remarquables des femmes de notre pays. Sous ce costume désavantageux, les femmes cosaques, avec leurs gros traits, ont un air masculin et désagréable, et leurs vêtemens, comme leurs usages, offrent un mélange grotesque de ceux des Maures et de ceux des Russes.

Le port d'Odessa qui a été ouvert depuis peu sur la Mer Noire, et dont on a dessein de faire un port libre pendant dix ans, est à sept cents werstes de Novo-Tcherkask; mais, par la navigation de la mer d'Azof, les marchandises anglaises, qui y sont très-recherchées, peuvent en être amenées beaucoup plus près. Celles qu'on y vendrait le mieux sont la coutellerie, les garnitures de cuivre pour les portes, les meubles meublans, les flanelles, les basins et de belles toiles à chemises. On prendrait en retour des grains, des vins du Don, du caviar, des cuirs, des fourrures, du naphte noir, peut-être du sapin dont le prix est d'un rouble le pied cube. Les réglemens d'O-

dessa rendent le transport des marchandises par chariots fort peu coûteux , et ces voitures suffisent pour les objets dont le poids n'est pas considérable. Quant à la monnaie en circulation , le ducat y vaut maintenant onze roubles ; mais il paraît que la Russie fait en ce moment des efforts pour relever la valeur de son papier qui était tombé depuis peu au quart de celle qu'il avait lors de sa création.

Il existe à Tcherkask un singulier règlement pour prévenir les accidens causés par le feu. Sur un tableau exposé à chaque porte à la vue du public , on peint les instrumens que chaque propriétaire est obligé de tenir en bon état et de manière à pouvoir servir à chaque instant. Par exemple, on voit sur une porte la peinture d'une hache , à une autre celle d'un tonneau à eau , à une troisième celle de seaux , de leviers , d'échelles , etc. Dès qu'on donne l'alarme , chaque propriétaire doit se rendre sur les lieux avec les objets qu'il doit fournir , et que la peinture suspendue à la porte ne lui permet jamais d'oublier. Ainsi on peut toujours compter sur tout ce qui peut être nécessaire en cas d'incendie.

Indépendamment du monument dont j'ai déjà parlé , on érige encore pour la visite attendue de l'empereur deux arcs de triomphe aux deux extrémités de la ville , du côté du nord et du midi.

On a calculé que chacun d'eux coûtera trente mille roubles en matériaux et main-d'œuvre ; quoique les dépenses soient beaucoup diminuées par la circonstance que les soldats sont chargés de tout ce qui est travail purement mécanique. Ils ne seront composés que d'un cintre et de colonnes, et il n'y aura dans l'intérieur ni chambres, ni escaliers.

Le 5 août, à cinq heures du soir, une voiture du comte Platoff, attelée de quatre chevaux, et dans laquelle était son secrétaire, vint nous prendre pour nous mener dîner avec lui à sa maison de campagne. Elle est située, à trois milles de distance, sur le penchant d'une colline sur les bords de l'Uksye, qui n'est autre chose qu'une branche du Don, passant au vieux Tcherkask. En arrivant, nous fûmes présentés au vieux comte, qui nous exprima le plaisir qu'il éprouvait en voyant chez lui tant d'Anglais ; et, pendant une longue conversation, qui, de notre part, avait lieu en français et que son secrétaire lui expliquait en russe, il insista beaucoup sur les honneurs et les civilités qu'il avait reçus des Anglais pendant le séjour qu'il avait fait en Angleterre, et fit les plus fortes protestations d'amitié pour notre nation. Dans le cours de l'entrevue, on apporta des liqueurs de deux espèces, l'une rouge et l'autre blanche, que, suivant l'usage universel

de Russie, on nous offrit dans de petits verres, ainsi qu'au reste de la compagnie, qui consistait principalement en vieux officiers généraux à cheveux blancs, couverts d'étoiles et de croix. Nous étions assis, pendant ce temps, près d'un balcon, dans un des appartemens particuliers du comte. Le dîner ayant été annoncé, nous passâmes dans une salle octogone, où il était servi. Indépendamment de M. Strachey, du capitaine Salter et de moi, la compagnie était composée de deux officiers généraux, du commandant de la garnison, du secrétaire, de deux aides-de-camp, de deux autres officiers, du maître de poste et d'un autre particulier.

L'hetman semblait prendre plaisir à copier les Anglais, tant pour l'heure de son dîner que pour la manière de le servir. Aux deux bouts de la table étaient des soupes, du poisson, des viandes bouillies et rôties; au milieu, des ragoûts et des friandises; le tout sous des couvercles coloriés. Tout fut servi en vaisselle plate. Le comte fit les honneurs de la table, servit lui-même la soupe dans des assiettes d'argent, quelquefois trop chaudes pour qu'on pût les tenir aisément. Après la soupe, on présenta à la ronde à chaque convive les différens plats tout découpés, suivant l'usage de Russie. Après que nous eûmes goûté des mets qui nous étaient servis, notre hôte vé-

néral me fit remarquer que le portrait de son altesse royale le prince-régent était gravé sur mon verre à vin, et me dit que je ne pouvais refuser de boire un verre de vin du Don à sa santé, ajoutant qu'il était très-sain, et qu'il me ferait plus de bien que de l'eau. Quoique, depuis près de vingt ans, je ne fusse plus dans l'habitude de boire du vin, je lui répondis, qu'en une telle occasion, je ferais un effort sur moi-même pour lui obéir, et je remplis mon verre. Heureusement le vin, dont je trouvai le goût délicieux, était léger, et pétillait comme du Champagne. Ayant une fois commencé, je ne pus plus refuser de faire raison à plusieurs autres toasts qui furent proposés, l'un à la santé de sa majesté l'empereur de Russie dans un verre sur lequel était gravé son portrait, l'autre à celle de sa majesté britannique. On porta aussi nos santés, celle des officiers généraux et de toute la compagnie. Nous proposâmes celle du comte, en lui souhaitant une longue vie, et j'ajoutai que j'espérais qu'il verrait les familles cosaques, qui avaient perdu quelques-uns de leurs membres dans la dernière guerre, devenir deux fois plus nombreuses qu'elles ne l'étaient avant l'ouverture de la campagne. Enfin, au moment de se lever de table, le comte lui-même porta un toast « à tous les Anglais, ses amis et les sincères amis de la Russie. »

Nous rentrâmes alors dans la salle au balcon , pour y respirer un air plus frais. La petite salle octogone où nous avions dîné était séparée des ailes de la maison , et n'y communiquait que par des allées en treillages couverts de vignes. Les appartemens du comte étaient situés dans l'aile droite : la gauche était probablement destinée aux officiers de son état-major. En allant dîner, je remarquai sur une hauteur, à main droite, un temple qui paraissait de forme octogone, où l'on allait par un sentier tracé dans une plantation de vignes. Les bâtimens qui composent la maison entourent une cour, dans laquelle la voiture tourne et vient s'arrêter à une grande porte à deux battans, située en face de l'entrée. La façade de la cour est fermée par une grille.

On nous servit du thé et du café, que nous prîmes à la manière anglaise, et nous fûmes enchantés de nous retrouver avec des concitoyennes. Le commandant de la garnison et les officiers généraux prirent aussi du thé; mais ils y mirent de l'eau-de-vie au lieu de crème, et donnèrent par complaisance le nom de *grog* (1) à ce mélange. Ils se retirèrent cependant de bonne heure.

(1) Liqueur en usage en Angleterre. C'est un mélange d'eau chaude, de sucre et de rum, ou de genièvre. (Note du traducteur.)

Dans le cours de la soirée, je trouvai occasion de parler au comte d'un schal que j'avais apporté de l'Inde pour la comtesse de Bardecca, demeurant à Sébastopol, et qui lui était envoyé par son frère, M. Willis, major de place à Bombay. Il était enfermé dans une petite boîte d'étain parfaitement soudée de tous côtés, et qui, par cette raison, avait échappé à toutes les quarantaines, et n'avait pas été ouverte depuis notre départ de l'Inde. Le comte en chargea fort obligeamment le maître des postes, ainsi que des lettres que j'avais écrites à la comtesse et à mistress Willis, à Elmahieh, et donna ordre qu'on envoyât le tout à la comtesse de Bardecca, qu'il ne connaissait pas personnellement. L'envoi de ce paquet me fit un grand plaisir; car ce n'était pas sans difficulté que je l'avais sauvé des douanes et des quarantaines.

Jaloux de la réputation des Anglais, je pris de divers officiers russes des informations sur la conduite des personnes qui étaient venues d'Angleterre avec le comte, il y avait environ trois ans, et qui résidaient avec lui à sa maison de campagne. Ce fut avec beaucoup de plaisir que j'appris qu'elles méritaient les plus grands éloges à tous égards, et qu'elles justifiaient l'estime qu'elles avaient obtenue du comte.

Comme nous avions beaucoup entendu parler

des présens offerts au comte, et des ordres qui lui avaient été conférés pour ses services extraordinaires, nous témoignâmes le désir de les voir, et ce désir fut satisfait sur-le-champ. On nous conduisit dans un des appartemens intérieurs, où l'on nous montra les objets suivans :

1° Un *culghee*, ou plume de diamans et de rubs d'une grande valeur, donné au comte par l'empereur de Russie, comme ornement pour son chapeau. Il est trop lourd pour qu'il puisse servir à cet usage; mais, dans les occasions de parade, il le porte à la main;

2° Une superbe tabatière en or, garnie du portrait de l'empereur;

3° Une autre semblable, garnie du portrait du roi de Prusse;

4° Un sabre, dont il faisait le plus grand cas, et, à la poignée duquel il avait ajouté plusieurs beaux brillans; il lui avait été offert par la ville de Londres, et portait une inscription en anglais, faisant l'éloge de sa bravoure, et rappelant l'estime qu'avaient inspirée les services qu'il avait rendus à la grande cause de la libération de l'Europe;

5° Ce qu'il estimait encore plus, était un médaillon entouré de brillans, et surmonté d'une couronne aussi en brillans, contenant le portrait

de son altesse royale le prince régent d'Angleterre.

Il avait aussi les portraits de l'impératrice de Russie, du roi et de la reine de Prusse, et plusieurs autres qui lui avaient été offerts par les différentes puissances alliées. Tous les ordres de Russie et ceux de plusieurs autres pays lui avaient été conférés, et formaient un assemblage de marques d'honneur, plus nombreux peut-être qu'aucun autre individu n'en avait jamais possédé.

Ces récompenses honorables seront précieuses à sa famille et à la postérité de sa famille; elles doivent lui assurer l'estime de tous les sujets de l'empire russe, au service duquel il a consacré toute sa vie pendant une longue carrière, parcourue avec intrépidité au milieu des dangers.

Avant de quitter ce sujet, je ne puis m'empêcher de rappeler encore des traits non équivoques de ses dispositions favorables pour les étrangers, et des égards qu'il a pour eux. M. Strachey étant malade, lors de son arrivée à Novo-Tcherkask, le comte lui donna un logement chez lui, quoique sa maison fût alors pleine; et, comme le kibitka de notre compatriote n'était rien moins que commode, il lui donna une de ses propres calèches pour continuer son voyage. J'ai déjà dit, qu'à notre arrivée, il nous procura un excellent

logement dans la ville ; qu'il nous fit témoigner , par son secrétaire , son regret de ne pouvoir nous loger dans sa maison de campagne ; qu'il nous donna une garde de Cosaques pour nous servir : il mit , en outre , ses voitures à notre disposition , et nous envoya des vins et des provisions de toute espèce en plus grande quantité que nous ne pouvions en avoir besoin.

Avant d'avoir été présentés à l'hetman , nous avions résolu de partir de Novo-Tcherkask après le dîner : mais , quand nous en fîmes part au secrétaire , il nous dit que le comte espérait que nous le favoriserions plus long-temps de notre compagnie ; que , dans cette espérance , il avait retardé d'écrire à son altesse royale le prince-régent et à ses estimables amis , lord Percy , lord James Murray et le duc de Northumberland , des lettres , dont il comptait nous prier de nous charger. Il ajouta que le dimanche suivant était le jour de la naissance ou , pour mieux dire , de la fête de l'impératrice-douairière , qu'il désirait que nous fussions présens à cette solennité , et qu'il ne nous demanderait pas un plus long délai. Dès que le secrétaire nous eut parlé des lettres que le comte se proposait d'écrire , nous le priâmes de ne pas en dire davantage , et nous l'assurâmes que nous nous ferions un devoir d'attendre qu'elles fussent prêtes , et un plaisir de nous en charger.

Nous nous décidâmes donc à retarder notre départ jusqu'au dimanche soir.

Le comte, pendant notre dîner, nous avait entendu faire l'éloge des vins du Don; il nous pria d'en emporter quelques bouteilles en Angleterre, afin que nous pussions lui faire savoir ensuite s'ils étaient encore bons, et s'ils pouvaient supporter le voyage, parce qu'en ce cas, il serait charmé d'en envoyer à ses amis d'Angleterre, et d'offrir le meilleur produit de ses propres vignobles à son altesse royale le prince régent. Nous lui promîmes d'en prendre quelques bouteilles d'échantillon, comme il le désirait.

Parmi différentes remarques que nous fit l'hetman dans le cours de la conversation, il nous dit que nous devons regarder les plaines immenses couvertes de pâturages, qui nous entouraient de toutes parts, comme une pépinière de chevaux pour la cavalerie russe, et qu'ils n'étaient pas moins essentiels pour la prospérité de l'empire que la population et l'agriculture. Selon lui, ceux de Karabag, de race persane, croisée par des chevaux arabes, étaient les meilleurs pour la cavalerie. Je lui citai ceux de Kabardie : il me répondit qu'ils étaient pleins de feu, bien faits, de bonne taille; mais que, comme la plupart des chevaux fins, ils exigeaient beaucoup de

soins et d'attentions, sans quoi ils dégénéraient.

Le 2 août, dans la soirée, nous allâmes voir les drapeaux d'honneur et les différens trophées militaires des régimens des Cosaques du Don, déposés à Novo-Tcherkask, comme leur quartier général, et qu'ils ont obtenus, à diverses époques, depuis le règne de l'impératrice Elisabeth. La coutume de leur accorder ces marques de distinction semble s'être continuée depuis lors.

On nous conduisit d'abord dans la salle du conseil, où nous vîmes plusieurs portraits, fort bien peints, de l'empereur Alexandre, de l'impératrice Catherine, de l'empereur Paul, et le portrait en pied, de grandeur naturelle, de Pierre-le-Grand. On nous en fit aussi remarquer un du célèbre chef cosaque qui soumit les habitans du Caucase.

Au haut bout de la table du conseil, est le fauteuil qu'occupe le comte, comme hetman des Cosaques. Sur les côtés sont quatre chaises pour différens officiers généraux qui sont comme ses conseillers. Celle qui est à sa droite est occupée par le major-général Radivonoff, qui a le commandement en second, et dont les fonctions sont permanentes. Les autres membres du conseil sont nommés successivement tous les trois ans, et choisis parmi les officiers généraux des districts

du Don. Au milieu de la table était un ornement fort singulier, dont la forme ressemblait à un sarcophage. En l'examinant, je remarquai que les deux côtés en étaient couverts d'écriture. J'appris que c'était la copie du serment que prêtaient les membres du conseil, et des ukases impériaux qui leur prescrivaient leur devoir, de sorte qu'ils avaient toujours sous les yeux, quand ils s'assemblaient, et les devoirs qui leur étaient prescrits, et le serment qu'ils avaient fait de les exécuter.

Nous passâmes ensuite dans les salles où étaient déposés les drapeaux et trophées. La porte en fut ouverte avec beaucoup de solennité, et on la ferma dès que nous fûmes entrés: nous n'avions avec nous que les personnes chargées de la garde de ces objets. On ouvrit alors de grandes armoires dans les tiroirs desquelles les drapeaux de chaque département sont séparément conservés. On nous en fit voir une grande partie; mais le nombre en était si considérable, qu'il aurait fallu un jour presque entier pour les examiner en détail. L'étoffe en était de satin ou de damas brodé en or, garni de franges et d'autres ornemens de même métal. Sur un fond vert, bleu, jaune ou blanc, on voyait peints, tantôt différens saints, tantôt saint George et le dragon. Les uns avaient une grande croix brodée en or sur

un fond d'argent brodé de médaillons d'armes; d'autres portaient l'aigle de Russie superbement brodée. Avec chaque étendard était une boîte renfermant la lettre qui en avait accompagné l'envoi. La plupart de ces lettres étaient reliées en velours, comme des livres, couvertes de divers ornemens, et garnies de fermoirs en or: une petite boîte d'or contenait le sceau du gouvernement qui y était apposé.

Ces lettres étaient en général écrites sur vélin; les marges en étaient remplies d'ornemens, et au bas des pages on voyait de petites vignettes représentant les actions ou batailles dans lesquelles s'étaient distingués les corps qui obtenaient ces récompenses. Quelques-unes étaient sur satin, et un morceau de soie était placé entre chaque page.

Les drapeaux portaient une inscription en grandes lettres d'or ou de quelque autre couleur marquante, contenant le nom de l'empereur ou de l'impératrice qui avait accordé cette marque honorifique, et la date de l'action où elle avait été méritée. Le secrétaire du comte Platoff, M. Smirnikoff, prépare une description particulière de ces monumens mémorables, pour l'annexer à l'histoire qu'il compose des Cosaques et de leur hetman. Jusqu'à ce que cette pièce au-

thentique soit publiée, toute tentative pour faire de mémoire une description exacte de toutes ces récompenses honorables, serait défectueuse et peu satisfaisante.

Nous passâmes un embranchement du Don, du côté de la route de Moscow, sur un nouveau pont de bateaux, et nous examinâmes l'arc de triomphe qu'on y élève, l'empereur Alexandre devant entrer par là dans Novo-Tcherkask. Nous allâmes voir ensuite différentes voitures montées sur ressorts, du genre des calèches et des dormeuses. Nous en vîmes plusieurs à différents prix, depuis douze jusqu'à quinze cents roubles : celle dont on nous demanda cette somme était fort élégante et presque neuve. C'était ce que nous appelons une barouchette garnie de tout ce qui peut être nécessaire pour voyager. On nous assura qu'elle avait coûté deux mille roubles à Pétersbourg. Nous chargeâmes quelqu'un de nous l'acheter, attendu qu'elle nous ferait gagner beaucoup de temps, en nous permettant de voyager de nuit comme de jour, ce qu'on ne peut faire en kibitka, sans être horriblement cahoté, l'obscurité cachant les défectuosités de la route. On peut se trouver endormi au moment où l'on éprouve un de ces chocs inattendus; et, dans ce genre d'équipage, ils ne

sont pas toujours sans danger : une voiture à ressorts rend du moins ces inconvéniens plus légers et met le voyageur plus à l'aise.

Après le coucher du soleil , nous eûmes le plaisir de voir arriver le comte Platoff qui venait nous rendre notre visite ; il prit le thé avec nous. Dans le cours de la conversation , je lui dis par hasard que son secrétaire avait eu la complaisance de nous aider dans la recherche d'une voiture ; que nous en avions trouvé une excellente , presque neuve , et que nous l'avions prié de nous l'acheter. Je m'imaginai qu'il apprendrait avec satisfaction qu'on nous eût rendu ce service , mais il nous dit qu'il nous priait d'accepter la voiture dans laquelle il était venu nous voir , et de la conserver pour nous souvenir de lui. J'essayai inutilement tous les moyens honnêtes de refuser ce présent. M. Grassman , qui nous servait en ce moment d'interprète , en parlant au comte de notre acquisition projetée , lui cita le nom du propriétaire de la voiture. « Si vous faites
« cas de mon amitié , lui dit-il en russe , ne souf-
« frez pas que ces Anglais achètent rien ici. Ils
« vont partir , mais vous restez ; et s'ils achètent
« une voiture , vous ne reparaissez plus devant
« moi. Dites-leur que c'est une erreur , et que
« cette voiture n'est pas à vendre : je leur en don-
« nerai une des miennes ; mais ne leur en par-

« lez pas jusqu'à ce que je la leur aie envoyée. » Il resta avec nous jusqu'à neuf heures du soir. Le lendemain, j'appris de M. Grassman que la voiture nous serait envoyée à une heure après midi; qu'elle était fort commode, qu'elle pouvait tenir quatre personnes, et qu'on pouvait y placer deux malles par-devant, et autant par derrière. Nous renonçâmes donc à notre projet d'en acheter une, non sans crainte que sa générosité ne l'exposât à quelque gêne, car il venait déjà de donner un carrosse à M. Strachey, et nous ignorions s'il lui en restait plus que le nombre qui lui était strictement nécessaire; mais nous apprîmes qu'il avait donné ordre qu'on lui en envoyât de Petersbourg.

Nous abandonnâmes donc notre kibitka, nos matelas de cuir, et d'autres objets qui ne nous étaient plus d'aucune utilité. Je dois ici recommander fortement à tous les voyageurs qui viennent de l'Orient d'acheter le plus promptement possible la meilleure voiture qu'ils trouveront; ils doivent avoir soin qu'elle soit à timon, et non à brancards, car dans aucun autre pays que la Russie on ne peut atteler de chevaux au brancard d'une voiture russe. Si nous étions partis en kibitka de Novo-Tcherkask, nous aurions été forcés de le quitter à Kiew, ou au plus tard à Varsovie: après cette ville, il ne nous aurait

plus été possible de nous en servir. Un voyageur revenant de l'Inde peut calculer qu'il trouvera une voiture à ressorts d'une espèce ou d'une autre , entre Téfliis et Georgievsk , sinon il est sûr de pouvoir s'en procurer à Novo-Tcherkask, où l'on en trouve de différens genres dans tous les quartiers de la ville.

Le dimanche 3 août , toutes les classes du peuple étant à l'église , nous eûmes une excellente occasion d'examiner leur costume. Les dames étaient élégamment vêtues en soie de différentes couleurs , rose , bleue , cramoisie , et leurs robes étaient en forme de pelisse , ouvertes par-devant , et descendant jusqu'aux talons , sans plis ni boutons , mais quelquefois attachées autour de la taille avec un ruban.

A une heure , nous nous rendîmes à la nouvelle église cathédrale. Comme le service était déjà commencé , nous attendîmes un peu , et nous entrâmes tandis qu'on chantait le *Te Deum*. Le comte Platoff et tous ses officiers y assistaient en grand uniforme , et décorés de tous leurs ordres. Nous avançâmes dans le chœur et nous nous plaçâmes près du comte. La manière dont on chantait le service était faite pour produire beaucoup d'impression : il n'y avait pas d'instrumens de musique , mais les chœurs de voix faisaient un effet imposant. A certains endroits du service , de

petites pièces d'artillerie , placées près de l'église ,
faisaient entendre le bruit du canon. Le costume
des chanoines et des autres ecclésiastiques , les or-
nemens d'or et d'argent qui décoraient les images
des saints , et les dais qui les couvraient , tout était
splendide et magnifique. A deux heures, le service
se termina, et le comte retourna chez lui pour se
reposer des fatigues de cette matinée et de la veille,
afin d'être en état de faire , à six heures du soir ,
les honneurs du dîner public que son rang et le
poste important qu'il occupe lui faisaient un
devoir de donner en l'honneur du jour de la
naissance de l'impératrice-douairière , ou , pour
mieux dire , de la fête de son saint patron , qui
est solennisé dans toute la Russie. A onze heures
du matin, jusqu'à l'office , le comte fut occupé
à recevoir les visites et les félicitations des prin-
cipaux habitans dont la plupart étaient invités
au grand dîner qu'il donnait ensuite. Quoiqu'il
y eût un grand nombre d'équipages à la porte
de l'église , j'appris qu'il ne s'y trouvait qu'un
seul officier général avec sa famille, sur vingt
qui résident ordinairement dans la ville , les au-
tres étant à leur maison de campagne. Eu égard
à la population , il y avait au total assez peu de
monde à l'office.

Indépendamment des Cosaques, il se trouve à
Novo-Tcherkask des étrangers de différens pays.

Plusieurs vigneron et brasseurs allemands s'y sont établis récemment. Un Allemand enseigne le français à l'école publique. M. Grassman a épousé une Polonoise, et l'on y compte sept à huit autres dames de cette nation, pleines de talens, et dont la compagnie est fort recherchée; presque toutes parlent français, et elles forment entre elles une petite société à la française.

L'esclavage existe en ce pays. On vend des hommes, des femmes et des enfans, tant aux Russes qu'aux étrangers qui viennent s'y établir, à ce qu'on appelle un prix très-raisonnable. On me montra une servante robuste, d'environ dix-sept ans, qui avait coûté trois cents roubles en papier, ou environ quinze livres sterling (trois cent soixante francs): Il y a des domestiques de cette espèce dans presque toutes les familles.

Pendant le peu de temps que nous résidâmes dans cette ville, notre hôtesse se chargea du blanchissage de notre linge, et y occupa les femmes esclaves qu'elle avait à son service. Pour une centaine d'articles, depuis la cravatte jusqu'à la chemise, elle nous compta dix livres de savon, et nous demanda vingt roubles pour façon du blanchissage. Cette demande exorbitante était sans doute une manière de s'indemniser du loyer de l'appartement que nous occupions chez elle.

D'après un règlement fait depuis peu par l'empereur, on n'accorde pas aux marchands de *padrojnâs*, c'est-à-dire d'ordre par écrit pour avoir des chevaux de poste pour le transport de leurs marchandises, surtout sur les routes fréquentées où il passe continuellement des courriers et des voyageurs. Comme il y a peu de commerce à Novo-Tcherkask, et qu'il s'y trouve une grande quantité de chevaux, ce règlement n'y est pas en vigueur. Il est bon de remarquer d'ailleurs que, indépendamment des postes du gouvernement, il existe sur les routes fréquentées un établissement de même nature, formé par des particuliers, et qu'on appelle la poste des marchands. Un voyageur qui prend des chevaux à cette poste, en quelque ville que ce soit, par exemple à Odessa, fait un marché avec le maître de poste qui le fait conduire jusqu'à l'endroit le plus voisin où il sait qu'il existe un établissement semblable, et son voyage se continue ainsi de ville en ville, en s'arrêtant toujours à des maisons de poste particulière. La dépense est un peu plus considérable que si l'on employait la poste du gouvernement; mais on est sûr de ne pas manquer de chevaux, et un voyageur chargé de marchandises peut se transporter sans difficulté d'un bout à l'autre de la Russie, à un prix

modéré, c'est-à-dire de peu de chose plus cher que le prix de la poste du gouvernement, qui est extrêmement modique.

On bâtit maintenant en cette ville une nouvelle cathédrale en pierres qui doit être aussi grande qu'aucune église de Russie. Il existe pourtant déjà six églises où l'on célèbre l'office divin les dimanches et fêtes. Les Cosaques sont très-religieux; et, quoiqu'il y ait parmi eux quelques divisions quant aux dogmes, le culte généralement établi est celui de l'Eglise grecque.

La santé de M. Strachey se trouvant assez rétablie pour lui permettre de partir, il quitta Novotcherkask deux jours avant nous. Il avait pris à son service un jeune domestique français qui parlait un peu russe, et qui devait le suivre jusqu'à Hambourg.

Nous n'avions retardé notre départ que pour pouvoir nous charger des lettres du comte Platoroff. La fatigue que lui avaient occasionée les affaires publiques ne lui permit de les écrire que le lundi soir. Dès que nous les eûmes reçues, nous allâmes prendre congé de lui. Ce ne fut qu'à dix heures du soir que nous pûmes monter dans la calèche qu'il avait eu la bonté de faire réparer avant de nous l'envoyer. Cette voiture, quoique grande, avait un extérieur un peu trop vénérable, et qui ne prévenait pas en sa faveur.

Nous regrettâmes beaucoup d'avoir été obligés de renoncer au projet d'en acheter une meilleure; mais nous n'aurions pu, sans impolitesse, refuser une offre si obligeante et si hospitalière.

Tandis que nous étions occupés à prendre congé du comte, de ses officiers et des autres personnes de sa famille, il avait, comme nous l'apprîmes ensuite, donné ordre qu'on remplît notre voiture de vin, de gibier, et de provisions de toute espèce, même de fruits dans des bouteilles à large cou; il avait aussi donné ordre à un sous-officier de nous précéder dans un kibitka pour nous faire préparer des chevaux, et à une escorte de Cosaques à cheval de nous accompagner jusque sur les limites du district du Don. Ce ne fut que lorsqu'il fut assuré que tous ces arrangemens étaient terminés, et que tout était disposé pour que nous pussions voyager commodément et sans danger, qu'il nous permit de partir. La manière franche, ouverte et hospitalière avec laquelle ce guerrier vétérans nous reçut, ne pouvait manquer de nous inspirer le plus vif sentiment de respect. Nous étions arrivés chez lui sans recommandation formelle, sans autre droit à son attention que notre qualité d'officiers anglais, et nous fûmes reçus comme d'anciens amis. Ce titre seul d'officiers anglais sembla un passeport suffisant auprès de lui, et il parut charmé de trouver l'oc-

casion de prouver son attachement sincère pour une nation qui lui avait prodigué tant de marques d'estime et d'admiration.

Quelques personnes ont blâmé les dépenses qu'on a faites pour le recevoir en Angleterre, ainsi que ses frères d'armes, et ont prétendu qu'on y avait mis trop d'ostentation. C'est voir les choses sous un point de vue bien étroit ; et l'on pensera sûrement tout autrement, en voyant les sentimens que lui a inspirés l'accueil qu'il a reçu dans notre pays. Il était aisé de voir que le comte Platoff aimait véritablement à parler de l'Angleterre, et que les éloges qu'il lui donnait n'étaient pas de simples propos dictés par la politesse, mais partaient spontanément du fond de son cœur. On ne peut reprocher à cette hospitalité nationale d'avoir été excessive, ni d'avoir eu lieu mal à propos, quand on en voit les résultats heureux, quoique inespérés, dans des contrées où notre nom était à peine connu. En faisant mieux connaître aux étrangers le caractère britannique, on a augmenté leur amitié pour nous, et l'on a produit sur les peuples du continent une impression qui sera plus durable que tout ce qu'on aurait pu obtenir en faisant jouer tous les ressorts de la politique.

CHAPITRE XVII.

Plaines presque désertes. — Bakmout. — Accident sur la route. — Malpropreté des classes inférieures. — Collusion entre les maîtres de poste et les aubergistes. — Valky. — Costume du pays. — Autre accident. — Pultawa. — Visite au prince Repnin. — Son jardin. — Richetelowka. — Visite au général Papoff — Cérémonies du culte de l'Eglise grecque. — Concert de quarante cors. — Fête villageoise.

NOTRE premier relais était à Smioff, à dix-neuf werstes, que nous fîmes en deux heures un quart. En quittant Novo-Tcherkask, nous passâmes devant la maison de campagne du comte, nous montâmes une hauteur, et nous eûmes une bonne route jusqu'à Smioff; de là, nous arrivâmes en quatre heures et demie à Bobinskaia, à quarante werstes, à travers des plaines incultes et de petites montagnes, autour desquelles la route circulait pour les éviter. Toute cette contrée était couverte d'abondans pâturages. Il y a un relais de poste à Bobinskaia, mais point de village.

Le 5 août, nous trouvâmes la route jusqu'à

Prechbinskaïa, à dix-neuf werstes, beaucoup plus inégale. Le pays était sans arbres et sans habitans, nous aperçûmes pourtant de très-loin quelques chaumières, et un grand nombre de meules de foin et de grains. En deux heures et un quart, nous arrivâmes à Essenowskaïa, à vingt et une werstes. Par ordre du comte, on nous fournissait six chevaux, quoique nous ne payassions que pour quatre, et cette faveur continua jusqu'aux confins de son gouvernement. Une grande pluie, accompagnée d'éclairs et de tonnerre, rendit cette poste pénible et fatigante. Nous étions encore dans les plaines immenses, riches en pâturages, mais dénuées d'arbres, qui environnent la capitale des Cosaques du Don. On n'aperçoit pas un seul village. Le temps fut plus favorable pendant les douze werstes qui nous conduisirent à Holadsnaïa. A neuf werstes plus loin, nous traversâmes un pont, et nous laissâmes sur la droite un village nommé Bobrikow, premier village qui méritât ce nom, que nous eussions vu depuis Novo-Tcherkask, dans une distance de cent quarante-six werstes environ. Nous y vîmes beaucoup de terres cultivées. La route devint montueuse jusqu'à Essaolouskaïa, à vingt-cinq werstes. A dix-sept, nous traversâmes un autre pont sur un petit ruisseau coulant vers la droite, et au pied d'une montagne cou-

verte d'arbres sur la gauche, était le village de Dakowka. Essaolouskaia est situé sur les bords du même ruisseau.

Notre dernier relais, sur le territoire des Cosaques du Don, fut à Ivanoffskaia, à vingt-cinq werstes. Nous eûmes beaucoup à monter, mais la route était bonne. Les Cosaques qui nous avaient escortés nous quittèrent en cet endroit. Nous remîmes au sous-officier une lettre pour M. Smirnikoff, et nous lui offrîmes cinq roubles. Avant de partir de Novo-Tcherkask, nous avions de même donné une gratification à notre garde de Cosaques, à raison de cinq roubles par homme. Il était neuf heures du soir quand ils se séparèrent de nous. Après avoir pris du thé, nous nous remîmes en route, et nous eûmes à gravir une montagne pendant une pluie très-forte. Nous éprouvâmes là une légère mésaventure. La nuit était fort obscure, la route se divisait en plusieurs embranchemens, et nous nous égarâmes. Nous passâmes ainsi quelques heures dans l'embarras, entrant successivement dans chaque chemin, et revenant sur nos pas, quand les postillons reconnaissaient que nous n'étions pas sur la bonne route. Enfin nous aperçûmes un des poteaux qui marquent les werstes, ce qui nous assura que nous étions rentrés sur le grand chemin. Ces poteaux de werstes répondent

à nos pierres milliaires, mais ils sont beaucoup plus utiles aux voyageurs dans ce pays désert : car, ayant quinze pieds de hauteur, ils sont visibles de très-loin dans ces plaines découvertes. Nous arrivâmes enfin à Andreanopolskaïa, à dix-sept werstes et demie du dernier relais. La grande route que nous avons regagnée était beaucoup moins large, et moins distinctement marquée que celle sur laquelle nous avons voyagé jusqu'alors.

Nous continuâmes notre route jusqu'à Tiherpouchina. La pluie avait délayé le sol noir sur lequel nous marchions, et nous fûmes trois heures à faire quinze werstes. Nous n'arrivâmes à ce relais que le six, au point du jour. C'était un petit village, dans les environs duquel on en voyait d'autres entourés de terres cultivées. En deux heures et demie, nous fîmes ensuite vingt-cinq werstes au milieu de terres incultes, et arrivâmes au relais suivant, dans le grand village de Louginskaïa.

La route qui conduit à la ville de Bakmout était inégale, mais meilleure. Nous traversâmes un pont jeté sur un ruisseau à l'entrée de la ville, qui a trois églises et un marché. Nous descendîmes à ce qu'on appelait une auberge tenue par un juif, qui nous avait dit, à notre arrivée, qu'il pouvait nous donner du mouton rôti, et chez

lequel nous ne trouvâmes pourtant rien à manger. Nous lui demandâmes du café; il vint nous prévenir qu'il nous coûterait deux roubles et demi la tasse. L'exagération ridicule de cette demande nous fit juger qu'il n'avait pas plus de café que de mouton. Nous quittâmes sa maison, nous achetâmes du pain et quelques citrons sur le marché, et nous remontâmes en voiture.

Toute la route, pendant vingt werstes, jusqu'à Kopaki, ne fait que monter et descendre. Nous vîmes enfin quelques maisons au bas d'une hauteur, et nous entrâmes dans le village, situé dans une vallée.

Après avoir beaucoup monté, la route se trouva bonne, quoique toujours inégale jusqu'à Slaviansk, à vingt-quatre werstes, que nous fîmes en une heure trois quarts. En y entrant, nous passâmes un pont sur une rivière de moyenne grandeur, coulant vers la droite. Slaviansk consiste en quelques maisons éparses sur la rive gauche de cette rivière: on nous y fit payer les chevaux à raison de cinq copecks chacun par werste, depuis les frontières du pays des Cosaques du Don.

Nous fîmes, en trois heures et demie, les trente werstes suivantes, et nous arrivâmes par une très-bonne route à Delginskaia.

Nous eûmes encore de bonnes routes le len-

demain jusqu'à la ville d'Izum, à la distance de dix-huit werstes, que nous fîmes en une heure quarante-cinq minutes. Cette place paraît avoir été fortifiée autrefois. Elle est entourée d'un fossé garni de corps-de-garde par intervalle. Le quartier le plus élevé en est aujourd'hui fort négligé; mais en descendant dans la partie basse de la ville, sur les bords de la Donetta, nous vîmes travailler à la construction de plusieurs maisons neuves, et une belle église était presque terminée. Il s'y trouve un grand marché, et l'on voit dans les environs beaucoup de terres cultivées. Nous y apprîmes qu'on nous avait trompés à Slaviansk, en exigeant de nous cinq copecks par cheval, et par werste, tandis que le prix légal n'en aurait dû être que de trois copecks. Nous nous en plaignîmes au maître de poste d'Izum, qui nous dit que le propriétaire de la poste demeurerait à Hurkoff, où nous devions passer, et qui nous donna son nom.

Le 8 août, nous partîmes pour Sawintzy, éloigné de trente-deux werstes. Nous étions à peu près à mi-chemin, quand une des roues de devant de notre voiture se brisa, et nous fûmes obligés de retourner sur nos pas à un demi-mille, pour gagner une chaumière que nous avions vue près de la route.

Comme nous étions éloignés de toute ville,

nous ne pouvions espérer le secours d'un bon charron. Mais on nous informa que le propriétaire d'une grande quantité de terres cultivées que nous apercevions résidait dans une ferme à environ trois werstes; qu'il y avait des ouvriers de toute espèce, et que, si nous voulions lui écrire en français pour le prier de donner ordre à ses esclaves de réparer la roue, il le ferait avec plaisir, et nous permettrait de payer cet ouvrage. Nous plaçâmes la roue en morceaux dans un léger kibitka, que les habitans de la chaumière nous prêtèrent; et notre domestique, y ayant attelé un des chevaux de poste, se rendit à la ferme en question. Le propriétaire était absent. Il était allé dans son plus bel équipage aux eaux dont j'ai déjà parlé, situées dans les environs de Georgievsk. Il paraît que les propriétaires de Russie, comme quelques-uns de ceux d'Angleterre et d'Irlande, n'estiment leurs domaines que parce qu'ils leur fournissent les moyens de passer quelque temps dans une grande ville, ou dans quelque rendez-vous des gens à la mode, où souvent ils ne tardent pas à voir la fin de leurs fonds, soit au jeu, soit dans quelques autres amusemens dispendieux. L'argent jeté ainsi dans la circulation peut, cependant dans le cours des choses, faire partie de leurs recettes l'année suivante, et servir ainsi de palliatif à cette dangereuse

maladie, que j'appellerai la consommation de la bourse. En l'absence de son maître, le surintendant des ouvriers consentit à ce qu'ils réparassent la roue, demandant seulement qu'on lui laissât notre lettre, pour qu'il pût la montrer au propriétaire à son retour. Le lendemain, à trois heures après midi, on nous rapporta la roue en état de servir, réparation qui nous coûta quinze roubles, sans parler de cinq autres que nous dépensâmes dans la chaumière, et en petits présens.

Ayant gardé et nourri nos chevaux de poste, tandis que nous étions retenus dans cette auberge de hasard, nous partîmes aussitôt que la roue fut placée à la voiture. Nous eûmes, pendant ce temps, le loisir de faire quelques observations sur la manière de vivre des classes inférieures en Russie. Les propriétaires de cette chaumière paraissaient jouir d'une certaine aisance, mais leur malpropreté était excessive et paraissait habituelle : les domestiques des deux sexes étaient mal nourris et mal vêtus, occupés sans cesse aux travaux des champs, aux soins des bestiaux, et à porter de l'eau à de grandes distances.

Nous fîmes, en une heure et demie, les seize werstes qui restaient pour arriver à Sawintzy. La route était étroite, inégale et mauvaise, le sol généralement stérile, et il devient sablonneux

en approchant de ce village, qui est grand et coupé par un petit ruisseau.

Après cinq quarts d'heure de marche, et dix-neuf werstes de chemin par une route sablonneuse sur un terrain inégal, nous arrivâmes au grand village de Balacleia. La vue des environs était belle et variée, des terres cultivées, des taillis, des bois, qui quelquefois ressemblaient à un beau parc. Nos chevaux étaient excellens, et nous allions grand train, toutes les fois que la route le permettait. Cette partie de la Russie offre un aspect plus animé; les villages sont plus rapprochés, les habitans plus nombreux, les terres mieux cultivées, les bois plus beaux, l'eau et le fourrage plus abondans. Nous commençâmes alors à payer cinq chevaux, et les maîtres de poste essayèrent même souvent de nous en faire payer six. Les maisons, dans les villages, étaient pour la plupart entourées de jardins potagers, remplis de choux et d'autres légumes. Il se trouvait à Balacleia un régiment de cavalerie qu'on formait à l'usage de la lance polonoise. Nous vîmes quelques cavaliers faire l'exercice. Ils portaient tous une flamme à queue d'hirondelle, attachée à leur lance, dont le bout était appuyé sur leur étrier droit, et qui était maintenue par un baudrier passé sur l'épaule droite.

Nous fîmes vingt werstes par une route sablonneuse , qui traverse une plaine et qui nous conduit à Andrewka , grand village situé sur un ruisseau qui se jette dans la Donetta. Après vingt-sept autres werstes , nous arrivâmes à Smiew , par une route d'abord bonne , mais fort mauvaise pendant les trois dernières werstes. Nous traversâmes trois ponts , dont le plus grand est près de la ville , qui est fort étendue , mais irrégulière , et dont toutes les maisons sont dispersées. Un chemin rompu , sablonneux , et passant quelquefois par des bois fort épais où il devenait très-étroit , nous conduisit après vingt-quatre werstes à Besbowdowka. En sortant de ce village , nous passâmes sur un pont jeté sur une branche de la Donetta , et , au bout de dix-huit werstes , nous arrivâmes à huit heures du matin dans la ville de Charcow , située sur la même rivière. Elle est bien bâtie , et renferme plusieurs églises , plusieurs ponts , des casernes et d'autres édifices publics. Il s'y trouve différentes auberges. Celle où notre postillon nous conduisit , était tenue par une juive. On y était assez bien logé , assez proprement pour le pays , mais tout y est à un prix exorbitant. L'hôtesse est connue , sous ce rapport , comme pour beaucoup d'autres attentions qu'elle a pour les voyageurs ; mais ses

demandes sont trop extravagantes pour qu'elles produisent l'effet qu'elle en attend.

Il existe, dans cette ville, deux selliers-carrossiers, et l'on y trouve toutes les espèces de voitures en usage en Russie. Les chevaux de trait sont fort beaux, mais la coutume d'en atteler trois de front est fort peu judicieuse. Celui du milieu est le seul qui trotte; ceux des côtés galopent, la tête tournée en dehors, aident fort peu à tirer, et donnent à l'attelage un air fort gauche. Ce fut là que nous commençâmes à soupçonner qu'il existe une intelligence secrète entre les maîtres de poste et les aubergistes, pour leur intérêt mutuel; les premiers cherchant à retarder la marche des voyageurs, afin que leur séjour prolongé soit d'une plus grande utilité aux derniers. On vint nous annoncer qu'il n'y avait pas de chevaux à la poste, et que plusieurs personnes en ayant demandé avant nous, nous ne pourrions en avoir avant la nuit. Soupçonnant quelque collusion, je chargeai mon domestique de chercher à louer dans la ville quatre ou six chevaux pour nous conduire au relais suivant. On lui demanda quarante roubles pour vingt werstes, quoique le prix de la poste, pour cette distance, ne fût que de trois. Nous en offrîmes dix, et deux de gratification au postillon, qui conduirait les che-

vaux , mais cette offre ne fut pas acceptée. Nous désirions aussi faire mettre à notre voiture quatre roues neuves avant la nuit. On nous demanda pour cela trois cents roubles , et nous ne pûmes nous résoudre à nous soumettre à une telle extorsion.

Enfin , ayant déclaré dans la soirée que , sous quelque prétexte que ce fût , nous ne coucherions pas dans cette auberge , nous parvînmes à obtenir des chevaux , après avoir gagné un postillon pour nous avertir quand il en arriverait à la poste. On devrait certainement faire un règlement pour obliger tous les aubergistes à entretenir un certain nombre de chevaux pour servir au besoin d'auxiliaires à ceux de la poste. Mais, jusqu'à ce qu'on ait pris cette mesure ou adopté quelque autre expédient pour prévenir les délais qu'éprouve souvent un voyageur , il fera bien , en arrivant dans une ville de ne pas descendre d'abord dans une auberge , mais de commencer par aller à la poste , s'assurer par lui-même s'il s'y trouve des chevaux , et faire enregistrer son *padrojna* sur le livre tenu à cet effet ; car , si un autre voyageur arrive après lui , et qu'il prenne cette précaution le premier , il a droit d'être le premier servi. Il est bon quelquefois de donner une petite gratification à un garçon d'écurie ou à un palefrenier pour surveiller le retour des che-

vaux et venir vous en rendre compte. Si l'on ne peut s'en procurer à la poste, il faut chercher dans la ville, et alors le voyageur peut entrer dans une auberge. Il y reste pendant qu'on attelle les chevaux, il peut même les retenir quelque temps sans mécontenter le propriétaire ni le postillon. Sous ce rapport, les chevaux et les postillons sont en Russie plus au service et à la disposition du voyageur que dans beaucoup d'autres pays.

Vers neuf heures du soir, nous quittâmes cette auberge juive, malgré les invitations courtoises de la Dalila qui en était la maîtresse, et nous fîmes très-satisfaits quand nos chevaux en eurent passé la porte: car le délai, désagréable en lui-même, nous avait doublement contrarié par les demandes déraisonnables et ridicules auxquelles un plus long séjour nous aurait exposés. Nous fîmes vingt werstes sur une route rompue et sablonneuse, jusqu'au village de Liouboutin, où nous trouvâmes un traiteur ou aubergiste établi près de la poste. On nous dit encore qu'il n'y avait pas de chevaux, et l'on nous engagea de nous rendre à l'auberge; mais nous dormîmes dans la voiture, et, comme il fut impossible de trouver à louer des chevaux dans le village, nous ne partîmes avec ceux de la poste que le lendemain à huit heures.

La route traversait des plaines cultivées et avait en général une centaine de pieds de largeur. On peut remarquer ici que, dans ces pays plats, les routes ne sont pas tracées, et on leur laisse une grande longueur, afin que les voitures puissent choisir le meilleur terrain pour y passer. S'il y a des ornières à droite, on prend sur la gauche, et elles se remplissent d'elles-mêmes avec le temps. La multitude de terres incultes permet de laisser des routes aussi larges, sans qu'il en résulte aucun inconvénient pour personne. On ne connaît pas les impositions pour la réparation des routes; et, si l'on établissait des péages, ils seraient peu productifs, attendu qu'elles ne sont guère fréquentées, quoique les dépenses de voyage ne soient pas considérables.

Nous traversâmes plusieurs bois qui contribuent à rendre le pays agréable et pittoresque. Après vingt-huit werstes, nous arrivâmes à Valki, grande ville située dans une vallée. Les habitans étaient endimanchés et se préparaient à se rendre à l'église. L'habillement des hommes et des femmes consistait principalement en un long vêtement d'étoffe de laine, fabriquée dans le pays, qui leur descendait jusqu'aux talons. La seule différence était que les hommes portaient une espèce de ceinture bleue, ou rayée jaune et rouge, et que les femmes n'avaient rien de sem-

blable. La coiffure de celles-ci était un bandeau, ou une sorte de bonnet ouvert par le haut, et surmonté par des fleurs placées dans leurs cheveux. Elles portaient des jupons rayés de diverses couleurs et des bottes.

Quoiqu'on dise qu'il ne faille pas regarder la bouche d'un cheval qu'on vous donne, ce qui signifie que peu importe son âge puisqu'il ne vous coûte rien, les voyageurs ne doivent pourtant pas s'en rapporter à ce proverbe, en ce qui concerne leurs chevaux et leurs voitures; car si l'on vous fait présent d'un vieux cheval, il ne fait que retarder votre marche. En voyage, comme à la guerre, tous les délais coûtent cher; et un présent de cette nature n'est pas une économie.

Il y a vingt-cinq werstes de là à Kolkœmak. La route n'était pas sans ornières, mais elle n'était nullement mauvaise. Cependant, à huit milles de cette ville, une roue de derrière se rompit, notre malheureuse voiture se renversa de ce côté, heureusement sans blesser personne. C'était le second accident de cette nature qui nous arriva en cinq jours. Il était deux heures après midi, et il faisait un soleil brûlant. Nous parvînmes, non sans peine, à suppléer à la roue qui manquait, par une pièce de bois que nous attachâmes à la voiture pour lui servir de support, et nous fûmes obligés de faire à pied le

reste du chemin. Depuis quelques semaines, je n'étais plus habitué à marcher, et j'eus les pieds enflés et couverts d'ampoules.

Nous prîmes quelques rafraîchissemens, et nous nous procurâmes deux kubitkas et six chevaux pour continuer notre route. Nous montâmes dans l'un, et nous plaçâmes dans l'autre les domestiques et le bagage, laissant notre calèche et sa roue rompue au maître de poste qui s'obligea à nous la renvoyer à Pultawa pour cinquante roubles. Nous avions trente-huit werstes jusqu'à Zenowska, et souvent sur un terrain raboteux. Nous faisons environ seize werstes par heure; le kubitka n'était pas sur ressorts et était un peu étroit pour deux personnes, de sorte que nous étions secoués, cahotés, brisés et moulus. Cette manière de voyager est on ne peut plus fatigante, et les secousses finissent toujours par produire de grands maux de tête. Nous eûmes une route assez bonne, quoique sablonneuse, et d'excellens chevaux jusqu'à Daubinowska, à la distance de dix-huit werstes; et, après en avoir fait vingt autres, nous arrivâmes à Pultawa.

Cette ville présente d'abord un fort bel aspect. De la distance de trois werstes, on la voit s'élever sur une hauteur couverte de bois dont le sommet paraît couronné d'églises et d'autres édifices publics. En approchant du pied de cette

montagne, nous traversâmes plusieurs ruisseaux sur des ponts de diverses grandeurs, dont l'un est assez grand, et nous montâmes par des rues bordées de maisons et plantées d'arbres. Les édifices paraissent beaucoup plus anciens que ceux de beaucoup d'autres villes que nous avons vues sur la route. Il s'y trouve une nouvelle place qui n'est pas encore terminée, et qui entoure le monument érigé en commémoration de la victoire remportée par le czar Pierre sur Charles XII. Les maisons qui forment cette place sont d'un style supérieur aux autres. Le monument est une colonne surmontée d'un aigle qui porte à son bec une couronne de laurier. Sur la base, qui est environnée d'une grille, on lit une inscription qui porte la date de 1709. Cette colonne, d'après sa couleur, paraît être en bronze, mais elle a peut-être été peinte pour lui en donner l'apparence.

Le terrain sur lequel les Suédois étaient campés, et dont on reconnaît encore quelques lignes, fait maintenant partie du beau jardin, retraite ombragée du prince Repnin, où la chaleur du jour pénètre rarement, et où le calme le plus parfait règne sans cesse, quoiqu'il soit situé au milieu d'une cité populeuse. Sur un des côtés est un pavillon qui commande une vue étendue et pittoresque. Dans cette saison brûlante, les

avenues couvertes de ce jardin offraient un ombrage délicieux.

En arrivant dans la ville, nous eûmes quelque difficulté à nous procurer un logement convenable dans une auberge, et nous n'y vîmes régner la propreté ni dans la manière de servir à manger, ni dans l'état des lits.

Le digne général Yermoloff, à la bonté duquel nous dûmes tous les momens agréables de notre voyage en Russie, nous avait donné une lettre pour le prince Repnin. Nous la lui envoyâmes, et nous en reçûmes peu après une obligeante invitation à dîner avec lui. Nous nous rendîmes chez lui à trois heures, et nous fûmes parfaitement accueillis par lui et par la princesse. Nous fîmes un repas délicieux dans un charmant bosquet parfaitement ombragé. Nous n'étions que cinq à table, le prince, son aimable épouse, M. de Ribicoff, son aide-de-camp, le capitaine Salter et moi. On nous servit tout ce que la saison offrait de plus délicat, des fruits en abondance, melons, ananas, cerises, etc., du Madère, du Champagne et d'autres vins de choix. Après une promenade d'une heure dans le jardin, nous allâmes prendre le thé dans la maison; nous restâmes à causer jusqu'à minuit, et nous prîmes alors congé de nos aimables hôtes.

Le 12 août, nous nous excusâmes d'assister à

une fête publique qui était donnée en l'honneur du mariage du grand-duc Nicolas avec la princesse sœur du roi de Prusse. Nous étions occupés à accélérer les réparations à faire à notre voiture, et nous y fûmes puissamment aidés par le prince, sans que nous l'eussions espéré ni demandé. Informé de l'accident qui nous était arrivé, il eut la complaisance d'envoyer un officier de police chez les selliers qui travaillaient pour nous, pour leur recommander de nous servir promptement et de nous traiter comme ses amis. D'après cet ordre, ils prirent les roues d'une voiture qu'ils avaient à vendre, et les mirent à la nôtre. Ils prirent en retour les vieilles roues, et nous demandèrent encore quatre cent cinquante roubles. Nous aurions pourtant pu acheter une calèche de voyage toute neuve pour seize cents roubles, et nous n'aurions pas hésité à le faire, si nous n'avions désiré conserver les restes de la vieille voiture, en souvenir de l'excellent comte Platoff.

Remontant donc dans notre calèche à laquelle nous avions fait placer des rideaux pour nous garantir des rayons ardents du soleil, nous nous remîmes en route le 13 août, à quatre heures du matin. Nous avons pris congé la veille de nos dignes hôtes le prince et la princesse Repnin, qui nous invitèrent fortement à rester à Pultawa jusqu'à

l'arrivée de l'empereur et du grand-duc qui y étaient attendus dans un mois, et qui devaient y passer en revue cinquante mille hommes. On disait qu'on y exécuterait toutes les marches qui avaient eu lieu lors de la mémorable bataille de Pultawa. Le prince nous assura que sa majesté et son altesse seraient charmées de nous voir assister à ce grand spectacle. Quelque satisfaisant que pût être cet honneur pour des officiers anglais, nous ne pouvions rester pour en jouir; mais les assurances polies et l'invitation du prince Repnin, nous étaient un sûr garant de la condescendance de l'empereur et du grand-duc. Nous pouvons encore remarquer ici les bons effets de l'accueil gracieux fait par notre gouvernement, et l'on peut dire par toute la nation, à ces augustes étrangers, lors de leur voyage à Londres; et dont le souvenir sera conservé par les Russes pendant bien des années. C'est ainsi qu'on multiplie les relations de bonne intelligence et d'amitié parmi deux nations indépendantes, et qu'on en assure la durée, ce que nous pouvons espérer d'après la distance qui sépare les frontières russes des nôtres.

Nous n'étions partis qu'à quatre heures, afin de ne pas arriver de trop grand matin à la résidence du général Basilovitz-Papoff, conseiller privé actuel de l'empire, pour qui nous avions

des lettres dont son gendre nous avait chargés en Perse. Notre premier relais était à Kowleïchowa , à vingt et une werstes ; et, après vingt autres werstes, nous arrivâmes par une bonne route, traversant un pays de plaines, au grand village de Richetelowka , au milieu duquel était la maison du général Papoff.

A peine nous arrivions à la poste, qu'un officier vint nous inviter de la part du général à descendre chez lui. Il est bon de remarquer ici qu'une jeune dame que nous avions rencontrée la veille chez le prince Repnin à Pultawa, nous avait engagés à ne pas arriver chez le général avant neuf heures, et c'est pour cela que nous avions retardé notre départ, comme je l'ai déjà dit. Nous nous rappelâmes qu'une voiture à quatre chevaux, courant à toute bride, nous avait passés sur la route. C'était celle de cette dame, et elle s'était hâtée d'apprendre au général que nous allions arriver, et que nous lui apportions des nouvelles de son gendre. Il nous avait envoyé sa voiture, et, comme nous n'avions pas dessein de nous arrêter, nous ne changeâmes pas de costume, et nous nous rendîmes chez lui sur-le-champ. En y arrivant, on nous fit passer par une suite d'appartemens dont tous les murs étaient décorés de tableaux, de dessins et de gravures. Les meubles en étaient antiques, mais

riches et somptueux, et tout ce qui nous entourait annonçait une grande opulence. Parmi les nombreux domestiques, nous en vîmes deux que leur livrée nous fit reconnaître pour ceux qui étaient derrière la voiture qui nous avait dépassés sur la route.

Après avoir causé quelque temps avec le général, nous nous disposions à prendre congé de lui, quand il nous dit qu'il allait nous présenter à sa nièce. Au bout de quelques instans, une jeune dame parut, et nous la reconnûmes pour celle que nous avions vue chez le prince Repnin. Elle nous dit qu'en passant près de nous, sur la route, elle avait cherché à nous saluer, mais qu'elle avait vu que la poussière nous avait contraint à nous enfermer soigneusement. Elle ajouta qu'elle était obligée d'assister à la messe et aux autres cérémonies qui allaient être célébrées; mais que son oncle désirait vivement, ainsi qu'elle-même, que nous restassions à dîner, et que, pour ne pas nous retarder trop long-temps, on en avancerait l'heure à midi. En un mot, elle nous décida à rester, et nous priâmes qu'on ne changeât rien à l'heure du dîner qui était ordinairement servi à deux heures. En attendant, nous lui proposâmes de l'accompagner à l'église, si elle voulait bien excuser notre costume de voyage, et nous l'y suivîmes. Quand nous y fûmes entrés, on

nous plaça dans le banc des dames, quoiqu'elles soient en général séparées des hommes. Pendant les cérémonies du culte russe, le peuple reste debout, et chante alternativement avec les prêtres, fait dévotement des signes de croix, et se frappe la poitrine pendant la confession des péchés. Le chant du chœur, les longues robes des prêtres, leur barbe vénérable, tout contribue à donner au cérémonial un air imposant et solennel. J'y remarquai pourtant, comme à Novo-Tcherkask, un certain degré de légèreté parmi la classe supérieure. On se parlait bas, on souriait, mais au total l'office se célébrait de manière à imprimer un respect religieux.

Lorsqu'il fut terminé, nous suivîmes la procession, dont la jeune dame était le principal personnage. Les prêtres firent le tour de la place du marché, et s'avancèrent vers le bord de la rivière, où une barque couverte, mais à jour, les attendait. Le prêtre qui portait la croix y étant entré, on la conduisit au milieu du fleuve, et il plongea la croix dans l'eau, cérémonie qui fut annoncée par le bruit du canon. Pour que nous pussions mieux voir la fête qui allait avoir lieu, la jeune dame nous invita à la suivre dans un appartement au premier étage d'un bâtiment construit tout exprès pour cette cérémonie, et nous y jouîmes d'un spectacle vraiment intéres-

sant. Toutes les physionomies brillaient de joie et de plaisir. Chacun s'était revêtu de ses plus beaux habits. Les jeunes filles avaient des guirlandes de fleurs sur la tête et s'apprêtaient à danser avec les jeunes gens du village. Les enfans attendaient avec impatience l'instant de se disputer les objets qu'ils savaient qu'on allait leur jeter, suivant l'usage. Tous ces individus étaient esclaves, et cependant leur figure avait une expression de bonheur sans nuage et de contentement qu'on trouve rarement parmi les paysans des domaines appartenant aux plus zélés partisans de l'abolition de l'esclavage. Mais ce sentiment de plaisir coulait des sources les plus élevées. Il était inspiré par un principe religieux, par la reconnaissance qu'ils éprouvaient pour leur créateur et pour le général Papoff leur protecteur. Ils étaient animés par la ferme confiance que le ciel devait veiller et veillait sur eux. Toutes les personnes de distinction qui demeuraient dans le village étaient présentes à la fête, et avaient été invitées au dîner qui devait la terminer.

La dernière cérémonie, celle de baiser la croix, commença lorsque le prêtre fut de retour sur le rivage. Tout le peuple courut en foule rendre cette marque de respect au symbole sacré du salut, que le prêtre arrosait de temps en temps d'eau bénite. La nièce du général nous invita alors à retourner

avec elle chez son oncle, où l'on devait apporter la croix, afin qu'il lui rendit le même hommage, ainsi que toute sa suite, les dames de sa famille et les domestiques. Nous l'y suivîmes, et, après qu'on eut rendu à la croix les honneurs convenables, on nous servit du chocolat et d'autres rafraîchissemens; car, dans une fête russe de cette nature, les repas ne sont séparés les uns des autres que par de courts intervalles.

Nous fûmes témoins d'une autre scène amusante et intéressante, à laquelle présida notre belle et aimable hôtesse, qui faisait les honneurs de la maison: elle nous pria de l'aider à jeter, au milieu de la foule des villageois rassemblés, une multitude de rubans, de boucles d'oreilles, de colliers, de croix et d'autres bijoux; elle en jetait à pleines mains de chaque fenêtre, afin de les disperser de différens côtés et que chacun pût en avoir sa part. Beaucoup de jeunes gens des deux sexes commencèrent alors à danser au son de leur musique champêtre. Il est remarquable que, dans ces danses, qui ne consistent qu'en quelques pas en avant et en arrière de l'un à l'autre, chaque homme avait deux femmes pour partenaires; proportion qui ne règne que trop souvent dans les pays où la population mâle est épuisée par les vues ambitieuses et intéressées des hommes en pouvoir, et qui sont toujours accompagnés

d'une suite nombreuse de malheurs et de misère : c'est ce qu'on peut remarquer dans la classe inférieure des Anglais, si fiers de leur liberté, et qui, bien différens des heureux esclaves que nous avions sous les yeux, pouvaient se comparer aux extrémités d'un homme en paralysie, dont le tronc absorbe pour lui seul les sucs nourriciers qui devraient se distribuer dans tout le corps, et laisse les membres qui lui sont subordonnés, dans un état de faiblesse et d'inertie qui les rend incapables de tout service.

Nous nous amusâmes beaucoup à voir, sous les fenêtres, les différens groupes qui se disputaient les bijoux qu'on leur jetait, et la distribution finit par environ le quart d'un boisseau de noix en pain d'épices, que le vieux général fit lui-même pleuvoir sur eux. On annonça alors le dîner : chacun offrit la main à une dame, et l'on se mit à table, où l'on nous assigna les places d'honneur, par égard pour notre qualité d'étrangers. Pendant le dîner, on nous régala d'une espèce de concert exécuté par quarante cors, qui s'accordaient entre eux comme les divers tuyaux d'un jeu d'orgues ; chacun ne faisait entendre qu'un son de plus ou moins de durée, suivant que l'air l'exigeait. L'exécution en était lente ; mais fort bonne, et produisait un effet à peu près semblable à celui d'un orgue accompagné par un

orchestre ; quelques sons ressemblaient à ceux de la voix humaine ; d'autres avaient la douceur de ceux de la flûte. Au total , cette musique me parut d'un genre tout-à-fait nouveau , et mériterait de fixer l'attention des corps des musiciens attachés à nos régimens. Dans les intervalles , des chœurs nombreux chantaient des chansons , dont quelques-unes contenaient de joyeuses allusions au mariage , un officier et une jeune demoiselle qui venaient d'être fiancés se trouvant dans la compagnie. Quelque plaisir que me fit éprouver cette musique vocale et instrumentale , il était quelquefois troublé par la triste réflexion que ceux qui l'exécutaient étaient dans l'esclavage , de même que la foule des spectateurs ; mais l'humanité du général Papoff faisait que leur situation n'était pas plus fâcheuse que celle des domestiques ordinaires , et , dans les services qu'ils lui rendaient , ils semblaient agir par affection , plutôt que par devoir.

Nous étions environ quatre-vingts à table. Le dîner fut terminé par un dessert , composé de fruits et de friandises. On fit alors entrer quatre ou cinq enfans du village : l'un d'eux portait une grande queue de billard , dont il tint un bout à la main , en appuyant l'autre sur la table ; les autres se rangèrent près de lui , chacun tenant la queue , et changeant de place tour à tour jusqu'à ce qu'un

d'eux , arrivant près de la table , gagna une assiette chargée de fruits et de gâteaux. D'autres enfans , profitant de la liberté qu'on leur accordait en cette occasion , montèrent par les fenêtres , reçurent aussi une distribution de friandises , et se succédèrent ainsi les uns aux autres. On nous dit que cette petite fête champêtre avait lieu tous les dimanches et toutes les fêtes. Les jeunes gens qui se mariaient recevaient aussi quelques présens. Des secours étaient prodigués , lorsqu'il arrivait quelque accident : en un mot , notre digne hôte semblait ne rien négliger pour se faire chérir , et pour rendre heureux ceux qui vivaient sur son domaine et dans sa dépendance. La conduite de sa nièce annonçait les mêmes dispositions à la bienveillance ; et , ni le capitaine Salter ni moi , n'oublierons jamais les attentions qu'elle eut pour nous , et qu'elle crut sans doute devoir à notre qualité d'étrangers.

Comme on nous dit qu'il était probable que le fils du général Papoff irait dans l'Inde , nous remîmes pour lui à son père quelques lettres de recommandation pour nos amis de Bombay.

 CHAPITRE XVIII.

Loubni. — Mauvaise foi générale. — Kiew. — Retard qu'éprouvent les voyageurs. — Eglise cathédrale. — Catacombes. — Reliques. — Arsenal — Entrée en Pologne. — Rojih. — Zeltomirz. — Ostrog. — Mlinoff. — Extorsion du maître de poste. — Wœmitch. — Mariage juif. — Ousulug. — Nouvelle extorsion causée par un changement de route — Différence entre la Pologne et la Russie. — Poulavie. — Palais, jardins et haras du prince Czartorinsky.

NOTRE voiture étant prête , nous quittâmes cette aimable famille à quatre heures du soir, et nous fîmes en deux heures et demie vingt-cinq werstes, sur une bonne route, mais inégale, qui nous conduisit à Belotserkowka. Même, à six heures du soir, le soleil, que nous avions en face, était brûlant. Notre relais suivant fut à Beigadirowskaw, à vingt werstes. Après avoir traversé plusieurs ponts, dont un sur une large rivière, et avoir eu à monter pendant environ deux milles, nous trouvâmes une bonne route jusqu'à Corol, à vingt-cinq werstes, ville que nous traversâmes

pendant la nuit. Une de nos roues de devant s'échappa de l'essieu, comme nous entrions dans Loubni, à trente-trois verstes, et nous nous arrêtâmes pour la faire réparer. En cette occasion, comme en plusieurs autres, nous trouvâmes toujours les gens comme il faut prêts à nous donner tous les secours possibles; mais les classes inférieures nous montraient des dispositions toutes contraires, s'enfuyant avec tout ce qu'ils pouvaient prendre, tandis que les ouvriers demandaient pour la moindre chose des prix extravagans. Pour faire un nouveau moyen et resserrer trois jantes, un charron nous demanda ici quarante roubles, et les postillons, détélant leurs chevaux, s'en allèrent pour lui rendre service, en nous forçant à en passer par tout ce qu'il voudrait. Nous fîmes pourtant faire cet ouvrage pour treize roubles. Ces extorsions se renouvelaient à chaque instant, quoique nous eussions un domestique qui parlait la langue russe, et qui pouvait s'expliquer et marchander. Sans cette précaution, nous aurions été trompés bien davantage encore.

A la plupart des relais de poste, on cherchait quelque moyen de nous tromper, soit sur le nombre des verstes, soit sur celui des chevaux que nous devions payer, soit enfin sur la valeur de la monnaie que nous donnions en paiement.

Nous avions beau découvrir la fraude, il n'en résultait pas moins, pendant la discussion qu'elle occasionait, une perte de temps considérable; et, pour éviter cet inconvénient, nous prenions quelquefois le parti de fermer les yeux sur les actes de mauvaise foi, quand il ne s'agissait que de bagatelles.

Quarante-sept werstes nous conduisirent d'abord à Lassorka, et ensuite à la ville de Périatin par une fort bonne route, d'environ cent à cent cinquante pas de largeur, très-unie, et plantée de saules de chaque côté. Après vingt-quatre autres werstes, nous arrivâmes à Smotriki, le 15 août. A cette poste, comme à la précédente, il n'y avait pas de chevaux, et nous perdîmes six heures à en attendre. Le désagrément de ces délais était encore augmenté par la conduite de la plupart des postillons, dont quelques-uns étaient complètement ivres dès six heures du matin, et il se passait quelquefois une heure entière avant qu'on eût pu faire le compte de ce que nous avions à payer, et qu'on eût enregistré notre *pádrojna*.

Nous éprouvâmes encore le même manque de chevaux à Jagotina, à trente werstes plus loin, que nous fîmes en trois heures un quart, par une bonne route, mais un peu sablonneuse. Nous envoyâmes un message au maire, avec la lettre du

prince Repnin , et , en deux heures de temps , il nous procura des chevaux , pris chez les habitans. Il tomba cette nuit beaucoup de pluie. En quittant la poste , la route décrit une courbe , vers le sud-ouest , autour d'un lac ou d'un étang , près d'une superbe maison et d'un beau jardin , appartenant sans doute à quelque seigneur. Elle suit alors une chaussée pratiquée dans un marécage , sur lequel nous trouvâmes plusieurs ponts et quelques moulins ; elle continua à être bonne , quoique un peu boueuse , jusqu'à Perciaslaw , à trente-trois werstes de Jagotina. Cette ville paraît avec avantage de quelque distance ; elle est située sur une éminence , d'où l'on voit s'élever des coupes , des clochers , des églises et d'autres édifices publics. L'approche n'en est pas sans difficulté , parce qu'il faut traverser plusieurs ponts , dont quelques-uns sont dans un tel état de délabrement , qu'on ne peut y passer sans danger. Nous remarquâmes dans cette ville beaucoup de Juifs , et j'appris qu'il s'en trouve un grand nombre dans le pays. Les campagnes voisines de la route étaient parfaitement cultivées. On faisait alors la moisson , et les prunes , les poires , les pommes et les autres fruits étaient en pleine maturité.

A Erkawtsi , à dix-huit werstes , nous eûmes d'excellens chevaux. La poste est située sur la droite d'un lac. Nous trouvâmes la route fort



bonne et fort unie pendant ce relais et le suivant, jusqu'à Barsipol, à vingt-huit werstes, et elle est bordée de saules des deux côtés. Nous nous y arrêlâmes pour dîner, et nous prîmes quelque repos jusqu'à minuit. De ce grand village, nous nous rendîmes à Browari, et de là à Kiew, à quarante-cinq werstes. La route fut d'abord sablonneuse et rompue; traversant ensuite des bois et des marécages, elle nous conduisit, après plusieurs détours, dans une plaine arrosée par le Niéper, d'où l'on aperçoit cette ville, qui paraît fort belle, même à une distance de huit à dix werstes. Ses monastères, ses églises, ses édifices publics, ses coupoles couvertes en cuivre, les unes dorées, les autres peintes, lui donnent un air d'importance: il s'y trouve en effet de très-beaux bâtimens. Nous passâmes le fleuve sur un pont flottant, d'environ trente pieds de largeur sur quinze cents de longueur. Sa construction est la même que celle des autres ponts de cette nature; il est formé de plate-formes de quarante à cinquante pieds, qu'on peut détacher pour livrer passage aux bateaux; il s'enfonce un peu quand une voiture le traverse. La route monte en tournant jusqu'au haut de l'élévation sur laquelle est située la ville, et, en y arrivant, l'œil est satisfait de la vue des beaux édifices qu'il rencontre: on y trouve des boutiques, des magasins, tout ce

qui peut attirer l'attention d'un voyageur. Nous nous logeâmes dans un hôtel tenu par un Juif; mais tout y était propre et de bonne qualité.

J'envoyai au gouverneur Nazimoroff une lettre du général Yermoloff, et un de ses secrétaires m'en accusa la réception. J'en avais une aussi pour la princesse Ipsilanti; je la portai moi-même, et elle nous invita à dîner pour le lendemain.

On voit dans cette ville des gens de toutes nations, des Russes, des Polonais, des Juifs, des Grecs, tous parcourant les rues sous leur costume particulier : il s'y trouve aussi quelques marchands français et allemands, ou, comme on les nomme, propriétaires de magasins; des marchandes de modes françaises et polonaises, etc.

Il n'est pas inutile de récapituler ici les différentes causes des nombreux retards auxquels on est exposé sur cette route. Un voyageur perd nécessairement quelque temps pour les soins de sa nourriture et de sa personne; il a aussi à répondre aux invitations obligeantes des princes, des gouverneurs, des nobles et des fonctionnaires publics auxquels il peut avoir été présenté, et doit, par conséquent, donner quelques heures aux visites de cérémonie. Viennent alors les accidens ordinaires qui peuvent arriver sur la route, et nécessiter des réparations à la voiture ou aux harnais. On aurait peine à croire la longueur du

temps qu'on emploie à la seule opération de graisser les roues ; il faut y ajouter la lenteur et les méprises des postillons ivres , les difficultés qu'on éprouve pour changer la monnaie , pour régler les comptes , à chaque relais , avec des gens souvent tellement pris de vin , surtout dans la soirée , qu'ils sont incapables de s'occuper d'affaires , le temps de faire enregistrer les *padrojos* , et mille autres obstacles imprévus. Pour changer de chevaux , on vous retient d'une demi-heure à une heure ; et , si un pareil retard vous arrive dans la soirée , vous n'avez pas l'espoir de regagner le temps perdu : car il est nécessaire de marcher lentement pendant la nuit. Ce n'est pas non plus l'affaire d'un moment de découvrir les demandes mal fondées qu'on vous fait presque à chaque relais , et de résister à ces extorsions. Enfin , on peut manquer de chevaux ; ce qui arrive souvent par suite d'une collusion entre les maîtres de poste et les aubergistes , afin que le voyageur soit obligé de s'arrêter , et que ces derniers en fassent leur profit. Tous ces délais vous causent de l'impatience ; mais il faut convenir qu'ils sont rachetés en partie par la modicité du prix de la poste , et par la rapidité avec laquelle on vous mène d'un relais à l'autre pendant le jour et même pendant la nuit , quand vous le désirez.

En calculant la distance que nous avons parcourue, nous trouvâmes que Kiew est à dix-huit cent cinquante-cinq werstes ou à douze cent trente-six milles de Mosdock, et que cette ville est à dix-huit cent vingt milles de Bushir; ce qui fait un total de trois mille cinquante-six milles.

Le 17 août, à sept heures du matin, nous nous rendîmes à la cathédrale, dans le dessein de descendre dans les catacombes où sont déposés des corps qu'on dit être ceux de plusieurs saints. En arrivant à la porte de fer qui ferme le lieu où sont contenues ces précieuses reliques, nous vîmes en face une chapelle richement ornée et décorée. On dit alors à notre domestique de se fournir de lumières pour nous éclairer dans ce labyrinthe souterrain. Nous restâmes à la porte en l'attendant, afin de respirer un air moins renfermé; et, comme il tardait à revenir, un prêtre eut la complaisance de nous donner à chacun un petit cierge, et nous entrâmes avec plusieurs personnes, dont l'une parlait français, circonstance qui nous donna l'espoir de pouvoir mieux satisfaire notre curiosité. Nous suivîmes des passages voûtés creusés dans le roc, qui nous conduisirent précisément sous le chœur de la cathédrale, et nous y vîmes les cercueils contenant les restes des saints; ils étaient placés dans

des niches taillées dans le roc en forme d'arcade. Sur la couverture était une peinture représentant le saint, dont le nom et la légende étaient inscrits, soit sur une planche, soit sur le mur de la niche : quelques-unes étaient plus grandes que les autres, et contenaient deux et même quatre cercueils. Quelquefois un grand cercueil renfermait deux corps. Au pied de chacun était une boîte, ayant une ouverture étroite sur son couvercle pour recevoir les offrandes charitables des personnes pieuses. Les corps paraissaient revêtus, ou, pour mieux dire, enveloppés d'étoffes brodées, couvertes de croix. Les gens du pays qui étaient avec nous, et qui professaient la religion catholique grecque, baisaient, en passant, la main et le bras de chaque saint, et quelques-uns déposaient une pièce de monnaie sur le corps ou dans la boîte.

Dans quelques endroits de ces cavernes l'air était renfermé; mais en général on y sentait un courant d'air froid, qui s'y introduisait par des grilles communiquant à d'autres passages. Nos lumières favorisaient même cette ventilation : quand je les vis arriver, je craignais qu'elles ne détériorassent l'air vital, et qu'elles ne nous causassent des sensations désagréables; mais nous n'en ressentîmes aucun mauvais effet, et nous n'éprouvâmes pas la moindre difficulté de res-



Kiew.



piration. Dans les différens caveaux des catacombes, il se trouvait soixante-quatorze cercueils de saints enterrés ou placés de différentes manières, et avec diverses distinctions. Il y avait quelques cercueils en argent ciselé et relevé en bosse; d'autres étaient placés dans des caveaux creusés dans le roc, dont l'ouverture était fermée par un vitrage, à travers lequel on pouvait les voir. Un saint Jean était enterré jusqu'au cou dans le rocher, et près de lui était placé un prince qui avait vendu tous ses biens pour doter un monastère où il s'était retiré, et dans lequel il avait fini ses jours. On nous montra un saint qui avait été, dit-on, crucifié par les Juifs, et dont le corps ayant été trouvé, avait été déposé en cet endroit. Nous remarquâmes une excavation plus grande que les autres, et divisée en deux parties, dans laquelle il y avait dix corps. Enfin, presque sous le point central de l'église, se trouve un caveau, dans lequel sont les corps des fondateurs de l'église, au nombre de douze. Il y avait une telle foule visitant ces catacombes en même temps que nous, qu'à peine pouvait-on s'y remuer, et nous fûmes quelquefois obligés de nous arrêter, et d'attendre que ceux qui voulaient sortir ou avancer fussent passés. Après avoir resté environ une heure dans ces caveaux, nous en allâmes voir un autre à peu de distance,

où l'on conserve de même les corps de quarante-sept saints.

En sortant, nous traversâmes la place qui est située vis-à-vis, et où l'on montait la garde, et nous passâmes devant l'arsenal qui offre une belle suite de bâtimens. Cet arsenal, et les églises que nous avons visitées, sont entourés de fortifications en gazon, ayant en face un espace libre de cent cinquante à deux cents toises.

Kiew peut passer pour une ville d'une importance considérable, parce qu'elle contient un grand nombre de belles maisons appartenant à des princes, à des nobles et à des généraux; il s'y trouve d'ailleurs des boutiques de toute espèce, des manufactures d'objets d'utilité et de luxe, et surtout des établissemens de selliers-carrossiers en grand nombre. La plupart des hôtels garnis sont tenus par des Juifs. Il paraît que dans cette ville, et dans toute la Russie, les liqueurs fortes et le tabac sont des objets dont la consommation est considérable, et le débit assuré.

Comme le gouverneur n'avait accordé d'autre attention à la lettre du général Yermoloff, que de nous en faire accuser la réception, nous en conclûmes que nous ne devions pas nous attendre à trouver l'occasion de le voir, ou quelque autre personne d'influence de qui nous pourrions obtenir quelques informations intéressantes. La

crainte d'être retenus plus long-temps que nous ne l'aurions voulu, fit que nous envoyâmes nos excuses à la princesse Ipsilanti; et, au lieu d'aller dîner chez elle, suivant son invitation, nous montâmes en voiture, et nous quittâmes Kiew sans beaucoup de regret. L'empressement d'arriver au terme de notre voyage était le seul objet qui nous occupât; il nuisait à toutes nos jouissances, et nous empêchait de voir avec le plaisir convenable les objets intéressans qui se présentaient à nous sur notre route. Aussi nous blâmions-nous quelquefois nous-mêmes de ne pas voyager avec moins de précipitation. Le lecteur nous fera probablement le même reproche; mais il conviendra, j'espère, que ce journal, quelque aride qu'il puisse être, peut être utile par sa fidélité, et fournir à ceux qui nous suivront sur cette route, les moyens de la faire avec plus d'agrément et d'utilité.

Le relais de poste étant à quatre werstes de la ville, nous fûmes obligés de payer huit roubles pour quatre chevaux qui nous conduisirent avec nos bagages jusqu'à la poste, en traversant toutes les rues montueuses de Kiew. Là, comme si un mauvais génie nous eût persécutés, on nous dit qu'il n'y avait pas de chevaux. Après avoir attendu deux heures, et en avoir vu donner à un autre voyageur, j'écrivis en français au magis-

trat de police pour me plaindre, ayant toujours trouvé, en d'autres occasions, ces officiers disposés à nous obliger; et cette démarche produisit l'effet que j'en attendais: il écrivit au maître de poste.

Cependant, après avoir envoyé notre lettre, nous avions fait un marché avec un homme de la ville qui s'était chargé, moyennant vingt roubles, de nous conduire avec six chevaux jusqu'au relais suivant, à Bellagarotki, à une distance de vingt-cinq werstes. La voiture était prête et les chevaux étaient attelés, quand le domestique, étant revenu de chez le magistrat, le maître de poste, à notre grande surprise, accourut nous dire qu'il avait six chevaux prêts à partir, et que s'il avait servi un autre voyageur avant nous, c'est parce qu'il avait un passeport de courrier.

Comme les chevaux que nous avions loués avaient été attelés, nous donnâmes quatre roubles d'indemnité à celui à qui ils appartenaient, et nous partîmes avec ceux de la poste. A Bellagarotki, on nous fit payer six chevaux, mais encore à raison de trois copecks par cheval. La première moitié de la route jusqu'à ce relais était fort bonne, et la seconde détestable. Une autre infortune nous attendait à la poste suivante. Le vice-gouverneur avait donné ordre qu'on lui réservât seize chevaux: ce nombre n'était pas

complet quand nous arrivâmes, et il se passa neuf heures avant que nous pussions en avoir.

Le 18 août, nous allâmes grand train, en une heure et demie, jusqu'à Motygnin, à une distance de vingt-cinq werstes, sur une très-bonne route traversant une plaine inculte. Vingt autres werstes nous conduisirent à Rojih, première poste sur le territoire de la Pologne. La route était très-étroite, mais bonne, évidemment neuve, et elle devait avoir coûté une somme considérable. Des deux côtés de la route étaient des bois, des clairières, des prairies ornées de bouquets d'arbres: on aurait dit une allée tracée dans un parc. Nous courions à raison d'une werste par deux minutes et demie, à vue de montre. Nous arrivâmes à Rakowitch en une heure dix minutes, par une fort bonne route. Le costume des femmes est tout différent en Pologne qu'en Russie; elles portent sur la tête de grands voiles blancs ressemblant à de la gaze, et qui retombent par derrière jusqu'à leur taille. Nous arrivions en ce pays dans une saison de joie et de plaisirs, et nous rencontrions à chaque pas des gens ivres. Un cheval de poste y coûte de cent à deux cents roubles, et le meilleur cheval de voiture, de cinq cents à mille. Les terres y sont bien cultivées.

La route jusqu'à Radomirz a dix-huit werstes;

elle traverse une belle forêt de sapins, de chênes, de bouleau, et nous y vîmes de très-beaux sapins propres à la construction des navires. Près de la ville, nous passâmes plusieurs ponts de bois dont l'un a au moins quatre cents toises de longueur, et est jeté sur une grande rivière coulant vers la droite: les autres avaient de cent à cent cinquante toises.

Nous arrivâmes à Birazoka, à dix-huit werstes, par une route d'abord sablonneuse, mais ensuite dure et fort bonne; elle continua de même, en se rétrécissant un peu, pendant dix-huit autres werstes, jusqu'à Studianitza, mais le pays était moins couvert de bois.

Nous eûmes une bonne route jusqu'à Zeltomirz, à dix-neuf werstes et demie. Le relais de poste est situé à deux milles au nord de la ville, et le maître de poste fut si insolent que nous fûmes obligés de nous y rendre pour nous plaindre de lui. Zeltomirz est la capitale d'un district; c'est une ville grande et bien peuplée, ayant un gouverneur à qui les voyageurs doivent s'adresser quand leurs *padrojnás* ont besoin d'être renouvelés, ou quand ils veulent changer de route. Le costume des habitans, et surtout celui des femmes, est propre et soigné: on trouve au surplus en Pologne, beaucoup plus de recherches de propreté qu'en Russie.

Nous eûmes à voyager par une route coupée et sablonneuse ; et, grâce au délai que nous avions éprouvé, nous n'arrivâmes à Vilska qu'après la nuit tombée. Les chevaux, en partant, tournèrent trop brusquement, et rompirent le timon. Le maître de poste, qui était à sa porte, vit cet accident, nous dit qu'il était trop tard pour nous procurer un timon ou pour trouver des ouvriers, et nous engagea à aller passer la nuit à l'auberge d'un Juif qui n'était pas éloignée. Nous lui dîmes que nous resterions dans la voiture, et nous la fîmes rentrer dans la cour. Nous lui demandâmes la permission de mettre notre bouilloire sur son feu que nous voyions brûler ; il nous répondit qu'il était presque éteint, et qu'il allait se coucher, ce qu'il ne manqua pas de faire. A la pointe du jour, notre domestique alla chercher un charron, et à huit heures un nouveau timon était placé. On nous apprit alors que le prince à qui appartenaient les chevaux de cette poste et des trois suivantes, allant faire lui-même un voyage, avait donné ordre qu'on lui gardât tous les chevaux, et qu'on en fit fournir aux autres voyageurs *par ses esclaves*. On nous amena de misérables rosses d'une ferme voisine, et nous partîmes enfin, après avoir été retenus plus de neuf heures, événement qui n'était pas extraordinaire.

Le 19 août, nous arrivâmes à Poulen, après avoir fait vingt werstes par une route sablonneuse à travers de belles forêts de chênes et de pins. Nous trouvâmes que tous les chevaux étaient retenus, comme au relais précédent, et nous eûmes encore des chevaux de fermiers. Un homme, qui devait les conduire, s'enfuit dès qu'il nous vit arriver. Nous remarquâmes, à partir de cet endroit, que les maîtres de poste étaient mieux vêtus; mais on leur permet malheureusement de vendre en détail des liqueurs spiritueuses, privilège qui est toujours suivi de fâcheuses conséquences.

Une route fort inégale, traversant des bois et des montagnes, nous conduisit à Socolow, à quatorze werstes, en une heure et demie. Nous y payâmes quatre postes à la fois, mesure fort imprudente; car un voyageur qui a payé d'avance, peut être sûr de n'être jamais si bien servi aux relais suivans. Dans celui-ci, le maître de poste nous dit que ses chevaux venaient de rentrer, et avaient besoin de nourriture et d'un peu de repos. Il nous recommanda un traiteur, son voisin et son ami, qui, pendant deux heures que nous fûmes obligés d'attendre, nous fit rôtir quelques poulets que nous lui payâmes, ce qui était le véritable motif du délai qu'on nous faisait éprouver.

Nous eûmes une bonne route pendant treize werstes, toujours à travers des forêts jusqu'à Nesseloiné. Dans tout ce district, les postillons étaient ivrés, même à cinq heures du matin, et s'arrêtaient à chaque cabaret pour y boire des liqueurs fortes. Nous vîmes de tous côtés un grand nombre de Juifs qui colportaient des marchandises, et qui les offraient avec leur importunité ordinaire.

La route continua d'être bonne jusqu'à Novogorod-Polinsk, à vingt-deux werstes et demie. Près de cette ville, nous traversâmes le Sloutch qui a quarante toises de largeur, sur un bac dans lequel passent les voitures. Depuis plusieurs centaines de milles, nous n'avions pas vu un rocher, mais nous vîmes ici plusieurs grosses masses de granit. La ville est située sur une hauteur dont la base est une couche de cette pierre. Nous allâmes de là à Hammapoil, par Korétz et Giewdovitch, formant un total de soixante-quatre werstes, dont nous fîmes les quarante-cinq dernières en cinq heures, pendant la nuit, par de bonnes routes très-unies; mais on nous trompa sur la distance, et on nous fit payer plus que nous ne devons légitimement. Nous arrivâmes au point du jour à Hammapoil, où nous prîmes quelques tasses de café et quatre pêches qu'on

nous fit payer un dollar d'argent. Il plut toute la nuit ; mais nous ne nous arrêtâmes pas , notre voiture fermant parfaitement bien.

Le 20 août , après avoir fait dix-sept werstes en une heure trente-cinq minutes , nous arrivâmes à Kravinski-Cortmar par une bonne route , mais fort sablonneuse , traversant de belles forêts , ce qui continua jusqu'à Ostrog , à treize werstes plus loin. En approchant de cette ville , nous trouvâmes une chaussée établie sur un marécage , et coupée par plusieurs petits ruisseaux. On y parle français généralement. On y voit beaucoup de ruines d'anciens édifices , des restes de tours circulaires , et de portes couvertes , mais qui ne sont pas jointes les unes aux autres par des murailles. A l'entrée de Goulcha , nous traversâmes un marécage sur un long pont de bois. Nous avons fait vingt werstes et demie dans un pays coupé , sablonneux et plein de montagnes. La pluie rendit la route plus difficile pendant les vingt-deux werstes et demie qui nous conduisirent à Warkowitch , à travers des terres incultes , et où les bois commençaient à devenir plus rares. Nous vîmes , dans ce village , un grand marché couvert. On nous y dit que M. Strachey était malade à Dôubno : nous n'en étions qu'à seize werstes , et nous y arrivâmes par une très-

bonne route. Cette ville est assez grande, et les habitans, comme ceux de tout ce district, en sont bien mis, et semblent à leur aise.

La route jusqu'au village de Mlinoff, à quatorze werstes, est bonne en elle-même, mais passe sur un terrain fort inégal. Nous y éprouvâmes une extorsion qui mérite d'être rapportée. La poste y est tenue par un Juif qui non-seulement a fait un marché avec le gouvernement pour fournir des chevaux quand il en est légalement requis; mais qui en loue aussi en d'autres occasions. Il ne peut en refuser aux voyageurs munis de *padrojnás*; mais comme le taux fixé pour les chevaux de poste est fort modique, il est de son intérêt de chercher quelque défaut dans les *padrojnás*, afin d'en fournir d'autre à tel prix qu'il lui plaît d'y fixer. Or, à notre départ de Tésflis, le général Kutusoff avait pensé que notre route la plus directe, pour aller à Varsovie, devait être par Lemberg; et en conséquence, le droit de deux copecks par werstes, que nous avions payé au gouvernement depuis Mosdock, avait été calculé jusqu'aux frontières, dans la supposition que nous passerions par Lemberg. En arrivant à Doubno, nous avons reconnu que Lemberg était un peu sur la gauche de la route conduisant directement à Varsovie, et qui passait par Lublin. Quoique nos passeports

spécifiassent que nous nous rendions à Hambourg par Varsovie, Lemberg se trouvait mentionné sur le *padrojna*. En conséquence le Juif prétendit que nous nous étions écartés de notre route, et refusa de nous fournir des chevaux de poste, à moins que nous ne lui payassions le prix qu'il voudrait exiger. Il nous demanda huit roubles d'argent, et nous fîmes obligés d'en passer par là. Ce ne fut que le matin qu'il nous fit cette difficulté, car à notre arrivée, il nous dit seulement qu'il n'avait pas de chevaux, et que plusieurs voyageurs en attendaient déjà. Nous passâmes la nuit dans notre voiture, et M. Strachey que nous avions rejoint en fit autant, car il n'avait pu avoir de chevaux, quoiqu'il eût un passeport de courrier.

Le 21 août, nous allâmes à Loutzk par Yerslavitch, à trente-sept verstes de Mlinoff, par une mauvaise route coupée de hauteurs. Pour nous mettre à l'abri de nouvelles vexations, nous résolûmes de faire changer notre *padrojna*; et, ayant été rendre visite au magistrat de police, il y écrivit ce qui était nécessaire pour continuer tranquillement notre voyage jusqu'aux frontières russes. Nous eûmes occasion de reconnaître ensuite que cette précaution n'était pas inutile. Il y a dans la petite ville de Loutzk une espèce de citadelle construite en maçonnerie, et quelques

jolies églises où l'on conserve des reliques de plusieurs saints. Nous trouvâmes une route détestable en sortant, et nous traversâmes, sur un long pont, un marécage d'environ trois cents toises. Nous trouvâmes ensuite un monastère en ruines, d'où la ville présente un point de vue fort agréable. Nous voyagions alors avec six chevaux attelés trois par trois.

La route ne fut pas meilleure pendant les vingt-trois werstes et demie qui nous conduisirent à Torechen, et la pluie l'avait encore détériorée. Elle était peu fréquentée, et coupée par un grand nombre de marais et de petits ruisseaux. Les bestiaux de ce canton sont de plus petite race que ceux des districts que nous venions de traverser. Nous y vîmes défiler un cortège qui avait lieu pour célébrer un mariage juif. L'heureux couple se rendait à la maison de la nouvelle mariée sur un char suivi d'une foule de gens de la même croyance, de leurs parens, de leurs amis: les hommes et les femmes marchant deux à deux, et dansant au son des violons et d'autres instrumens. Nous remarquâmes en Pologne une plus grande rareté d'espèces de cuivre et d'argent. Les maisons de poste y sont mieux bâties, et les relais mieux servis qu'en Russie.

Nous eûmes une bonne route jusqu'à Vladimir, ancienne ville qui présente d'abord les vé-

nérables ruines de ses portes. Le chemin devint ensuite sablonneux pendant douze werstes et demie jusqu'à Ousulug. Comme c'est la dernière ville du territoire russe, les voyageurs doivent y échanger contre de l'or toute la monnaie d'argent qu'ils peuvent avoir, et n'en conserver qu'une très-petite quantité pour s'en servir sur-le-champ. On y visite les bagages; mais comme les nôtres étaient peu considérables, les officiers de la douane ne s'en donnèrent pas la peine: on prit néanmoins nos passeports dont on tira une copie. En cet endroit, les *padrojnás* russes cessent de pouvoir servir, ou du moins ils n'ont de validité que jusqu'à la poste suivante. Il est fort important qu'un voyageur veille à ce qu'on n'attelle à sa voiture que le nombre de chevaux strictement nécessaire, parce qu'il existe en Pologne une loi qui l'oblige de prendre dans tout ce pays, à chaque relais, autant de chevaux qu'il en avait en quittant le territoire russe.

Le Bug coule à peu de distance de la ville d'Ousulug, et forme la ligne qui sépare la Russie de la Pologne. Cette rivière est navigable pour les bâtimens de quarante tonneaux, depuis sa jonction avec la Vistule. Les barques qui remontent ce fleuve, depuis la hauteur de Dantzick, sont deux mois en route pour arriver à Ousulug. Nous passâmes le Bug dans un bac, et nous

payâmes six roubles pour le transport de nos voitures. Sur l'autre rive, une chaussée jetée sur un terrain marécageux nous conduisit à une barrière fermée qu'on nous ouvrit, et d'où l'on nous mena dans une maison où l'on devait copier nos passeports et examiner notre bagage, ce qui fut fait très-légerement. On nous demanda si nous avions du thé ou du tabac, et sur notre réponse négative, on nous permit de continuer notre route vers la ville de Roubiachoff, distance qu'on nous fit payer comme étant de vingt-cinq versetes, quoiqu'elle n'en excédât peut-être pas seize. En arrivant à la poste, nous commençâmes à éprouver les effets du système suivi en Pologne relativement aux voyageurs. Le maître de poste voulut nous obliger à prendre six chevaux, ce qui aurait continué dans toute la Pologne. Cela aurait augmenté considérablement nos dépenses, et l'on a une telle méthode de conduire avec lenteur, que l'addition de deux chevaux n'aurait nullement accéléré notre marche. Nous résolûmes donc de résister à cette prétention dès l'origine, et nous lui déclarâmes que nous n'en prendrions que quatre pour chaque calèche. Il nous répliqua que la loi l'autorisait à nous faire payer autant de chevaux que nous en avions en arrivant de Russie. Nous lui montrâmes nos *padrojnass*, qui ordonnaient qu'on nous fournît

quatre chevaux, mais il n'en persista pas moins. Voyant que tous mes efforts étaient inutiles, je me rendis chez le commissaire ou surintendant qui me donna un billet, enjoignant au maître de poste de ne nous donner que quatre chevaux. Il me dit pourtant que la loi était contre moi, et que si j'étais arrivé avec six chevaux, le maître de poste devait s'attendre que je continuerais à marcher avec le même nombre. Je lui expliquai que j'étais arrivé au dernier relais russe avec quatre chevaux, et que si j'étais entré en Pologne avec six, c'était une fraude pratiquée par les derniers maîtres de poste, sans doute pour rendre service à leurs collègues. Le commissaire m'ajouta encore que si notre voiture était lourde, ce dont je ne pus m'empêcher de convenir, le maître de poste aurait droit de nous faire prendre un cinquième cheval, mais que même en ce cas, nous ne devrions en payer que quatre. Cette affaire étant réglée, je retournai à la poste où l'on nous retint par dépit deux heures et demie; mais nous en partîmes enfin n'ayant que quatre chevaux à chaque voiture.

Nous avions alors à payer deux florins par cheval, par chaque mille de Pologne, qui équivaut à sept ou huit werstes de Russie; trois florins par relais à chaque postillon, si la course est longue, et deux et demi si elle est courte;

deux florins au maître de poste pour l'enregistrement de la demande de chevaux ; enfin un florin pour le graissage des roues , la graisse étant fournie par le voyageur.

Le Bug , en cet endroit , a trente toises de largeur. Il est navigable pour de fortes barques , dont un grand nombre se construisent sur les lieux. On nous assura que le grand-duc Constantin y avait fait construire plusieurs chaloupes canonnières , auxquelles il avait donné ordre de remonter la rivière aussi haut qu'il serait possible.

L'or et le papier-monnaie de Russie sont encore en circulation hors de ses limites , mais il n'en est pas de même de la monnaie d'argent , il faut l'échanger contre de l'or.

Nos passeports avaient été enregistrés à la chancellerie , près de la barrière. L'ordre de nous fournir quatre chevaux avait été envoyé au maître de poste , nous n'avions pas d'autres formalités à remplir pour nous mettre en route : nous partîmes donc pour Oukhanica , où nous arrivâmes en trois heures , quoiqu'il n'y eût qu'une distance de trois milles de Pologne , ce qui n'était sûrement pas une manière de voyager très-expéditive. La route était une assez bonne chaussée , mais étroite et bordée de fossés.

En quittant la Russie pour voyager en Po-

logne , on remarque plusieurs points de différence frappante. Il règne plus de propreté sur les vêtemens et dans les maisons ; les femmes ont les traits plus agréables , et sont en général beaucoup mieux mises ; l'agriculture y est mieux entendue, les fermes y sont tenues avec plus d'ordre et de soin ; on n'y voit pas d'esclaves ou serfs , payant au roi une sorte de capitation. On y trouve pourtant un grand nombre de mendiens de profession , et le voyageur en est accablé à chaque relais. Il y a aussi beaucoup de Juifs. Le pays est en général bien boisé , et les terrains couverts de forêts semblent les plus nombreux.

A deux milles et demi plus loin , nous trouvâmes Kransniachin , petit village où l'on voit une église bien bâtie. La route est bonne de là jusqu'à Krasnistoff , autre petit village à deux milles et demi du précédent. Nous passâmes un pont sur le Wyesps , rivière tributaire de la Vistule , qui coule parallèlement à la route à peu de distance. Quatre milles nous conduisirent à Piaski , par une route sablonneuse , traversant d'épaisses forêts. Ce pays semble favorable aux voleurs , mais nous n'en vîmes aucun , et cependant nous voyagions la nuit comme le jour. Après avoir fait trois milles et demi , nous arrivâmes à Lublin , ville assez ancienne s'il faut en juger par ses églises , ses monastères et ses édifices publics.

La mise des habitans annonçait de l'aisance. Les postillons vont si lentement dans ce pays, qu'il est impossible de faire plus de trois ou quatre relais par jour. La route jusqu'à Markoushof, sur la Vistule, à quatre milles, traversait des forêts, et quelques beaux champs plantés en pommes de terre.

Trois milles plus loin, nous arrivâmes à la belle ville de Poulavie, où se trouvent le palais et les jardins du prince Czartorinsky, seigneur distingué par sa conduite libérale et hospitalière, à l'égard de tous ceux qui vont le visiter. Il possède d'immenses propriétés dans différentes parties de ce pays. Son haras, qui contient environ deux mille jumens poulinières, fournit tous les ans à la Russie dix-sept cents jeunes chevaux. Il a un jardinier et un surintendant de ses écuries anglais. On m'assura qu'il avait une belle collection d'antiques, quelques statues et quelques tableaux d'un grand prix, et que ses jardins et son palais sont universellement admirés. Il y a dans la ville plusieurs bonnes auberges, et des maisons bien bâties en pierres et en briques. La Vistule coule le long des jardins du prince; et de la rive opposée du fleuve, le palais et ses dépendances forment un tableau de paysage aussi intéressant que peu commun en Russie. Nous passâmes la Vistule sur un bac de quatre-vingts

pieds de longueur , sur vingt de largeur et de dix de profondeur. Ce fleuve a , en cet endroit , trois cent cinquante toises de large. Nous payâmes six florins pour le passage de nos douze voitures et de huit chevaux.

Une route sablonneuse et difficile côtoya la rivière pendant deux milles jusqu'à Granitza. Le maître de poste de Poulavie avait mis, de son propre mouvement , un cinquième cheval à notre voiture , attendu qu'elle était très-lourde. Nous arrivâmes ensuite à Coznitza à trois milles, par un chemin rempli d'ornières et de sable, et où nous ne faisons que monter et descendre. Nous y passâmes la nuit pendant une pluie violente , accompagnée d'éclairs et de tonnerre.

Le 24 août , nous fîmes encore deux milles à travers des sables profonds , ayant la Vistule à quelque distance de nous sur la droite. Nous vîmes plusieurs beaux villages , et de fait , les routes de toute la Pologne sont embellies par une foule de chaumières , de fermes , de granges et de maisons de campagne , qui les bordent. Les femmes sont vêtues d'étoffes grossières , mais propres , et cette propreté devenait plus remarquable à mesure que nous avançons. Les hommes ne sont pas aussi adonnés à la boisson que les Russes , et même les postillons ne s'enivrent pas si souvent.

Nous fîmes deux milles et demi à travers des forêts, des prairies, des marais, des montagnes et des sables, jusqu'à Mishoff. L'aspect du pays ressemble beaucoup à l'Angleterre, et c'est peut-être ce qui nous le fit trouver très-beau. Les champs entourés de haies, les chaumières, les fermes, tout nous rappelait notre patrie. La rive gauche de la Vistule était couverte de villages. Après trois milles, sur une route sablonneuse, et après avoir passé sur un bac le Wilitza, dont la largeur est d'environ trente toises, nous arrivâmes à Gora, jolie ville nouvellement bâtie, sur la Vistule. Nous allâmes très-lentement jusqu'à Pairsetchna, à deux milles et demi, tant la route était mauvaise et sablonneuse. Nous rencontrâmes deux fois pendant cette journée des voitures qui voyageaient dans une direction opposée à la nôtre, et, toutes les deux fois, on nous donna leurs chevaux, et ils prirent les nôtres, arrangement dont le but était de les ménager.

CHAPITRE XIX.

Arrivée à Varsovie. — Château royal de Zameck. — Prix extravagans demandés à l'hôtel de Wilna. — Entrée sur le territoire prussien. — Posen. — Zidenzig. — Police de Prusse. — Drossen. — Francfort-sur-l'Oder. — Berlin. — Beauté de cette ville. — Usage de fumer généralement adopté. — Communications avec Hambourg. — Lenteur des postillons allemands. — Hambourg. — Costume des femmes de Vierland. — Cuxaven. — Arrivée à Harwich. — Observations générales.

APRÈS avoir encore voyagé très-lentement pendant trois milles, nous arrivâmes, le 25 août, au point du jour, à la belle avenue de grands arbres nommée Varsova, et qui conduit aux barrières de Varsovie. On nous y arrêta; et, après avoir examiné nos papiers, on nous dit de nous rendre chez le commandant, et on nous donna un Cosaque à cheval pour nous y conduire. Nous entrâmes dans Varsovie, grande ville, très-bien pavée, qui était remplie en ce moment de soldats et de voitures. Personne n'étant encore

visible chez le commandant, nous nous rendîmes à l'hôtel de Wilna, où nous fûmes parfaitement logés. Dans le cours de la matinée, nous allâmes au palais du grand-duc Constantin, ayant des lettres du général Yermoloff, pour son altesse et pour son chef d'état-major le général Kouroutou. Nous n'y trouvâmes personne, et à midi, nous retournâmes chez l'officier commandant, et nous lui laissâmes nos lettres.

Après avoir visité les différens quartiers de la ville, nous eûmes la curiosité, dans la soirée, d'aller voir le palais ou château royal de Zameck, célèbre par les tableaux de Bacciarelli. Il s'y trouve une suite de portraits des rois de Pologne, se terminant à Stanislas. Le sallon était obscur, et revêtu de marbres de différentes couleurs. Les murs et les colonnes de la salle de concert furent ce qui me frappa davantage: tout était peint en marbre des plus belles espèces, et l'imitation semblait avoir surpassé la nature. Le plafond de la même salle est très-bien peint par Bacciarelli, qui, me dit-on, vit encore dans les environs. Nous vîmes aussi la statue de Sigismond, sur une colonne près du palais. Il est représenté tenant une croix de la main droite, et une épée de la gauche.

A côté du portrait de Stanislas est celui d'une femme, circonstance d'autant plus remarquable,

que c'est la seule femme qui ait jamais gouverné la Pologne. Elle se nommait Yadviga ou Edwige. Le derrière du palais offre plusieurs points de vue sur la Vistule. On travaillait alors à abattre un grand nombre de petites maisons, pour continuer les jardins jusque sur les bords du fleuve, ce qui contribuera beaucoup à les embellir.

Parmi les divers objets sur lesquels on fixa notre attention, on nous montra le lit dans lequel avait couché Buonaparte, et qui a servi également à Alexandre, lors de la dernière visite qu'il fit dans cette ville. Tous les édifices de Varsovie sont construits dans le goût français.

Quoique nous ayons parcouru une grande partie de la ville, nous n'eûmes le temps de voir en détail aucun autre édifice public que le palais. Varsovie est renommée par ses fabriques de voitures de voyage, et sa réputation, à cet égard, est méritée, car il n'en existe point où l'on soit aussi à son aise pour dormir. Les roues de Russie paraissent pourtant préférables, parce que le tour en est formé d'un seul morceau, auquel l'art donne la courbure convenable. Elles sont, à mon avis, de la meilleure construction, et mériteraient d'être imitées en Angleterre. D'après ce que j'ai vu, la ferrure des voitures à Moskou est incontestablement la meilleure. Le prix des voitures n'est pas cher à Varsovie. Il varie de douze cents

à deux mille roubles , de cent vingt à deux cents ducats.

Je dois encore remarquer ici que comme une grande partie des délais désagréables qu'éprouve un voyageur , vient de la difficulté qu'il trouve à se procurer de la petite monnaie, il doit toujours avoir soin d'en avoir d'avance une quantité suffisante , tant en cuivre qu'en argent. Il faut aussi qu'il fasse grande attention à ne pas laisser atteler à sa voiture un plus grand nombre de chevaux à aucune poste , sans quoi il s'occasionnera des retards et des difficultés au relais suivant, où l'on ne manquera pas de vouloir lui en donner autant.

Un des plus beaux spectacles qu'on puisse voir ici , est la parade qui a lieu tous les matins à la garde montante. Les nombre de troupes de cavalerie , et les différens corps de musiciens , produisent un effet admirable.

Toujours empressés d'avancer , nous partîmes de Varsovie le 26 août à six heures du soir. Nous avons été fort bien logés à l'hôtel de Wilna , comme je l'ai déjà dit. Le pain et le café y étaient délicieux ; jusqu'à la remise où étaient nos voitures, tout était de la plus grande propreté ; les garçons étaient intelligens et attentifs , mais quand il fallut régler notre compte , nous eûmes à subir toutes les extorsions imaginables. On nous de-

manda deux shillings et demi de blanchissage ; huit pour avoir nettoyé la voiture ; un pour l'avoir remontée sur les ressorts ; et pour la nourriture de trois personnes depuis le matin d'un jour , jusqu'à trois heures après midi du lendemain , cent cinquante-huit florins , ce qui , avec une bagatelle pour les garçons , faisait un total de dix ducats.

M. Strachey changea sa vieille calèche pour une autre qui avait déjà servi , mais qui était aussi bonne que neuve , et donna soixante-dix ducats de retour. On trouve , dans cette ville , toutes les facilités possibles de dépenser son argent , et de se procurer tout ce qu'on peut désirer. Comme le prix des chevaux de poste devenait très-cher , quoiqu'ils ne marchassent jamais assez vite pour qu'un homme à pied ne pût les suivre , M. Strachey ne prit plus que trois chevaux ; mais malgré cette précaution , et plusieurs autres , ses dépenses de poste furent encore beaucoup plus considérables en Pologne qu'elles ne l'avaient été en Russie.

En arrivant à la porte pour sortir de la ville , on nous demanda nos passeports , et on les emporta pour les faire copier , cérémonie qui nous arrêta vingt minutes ; attendu que nous avions chacun le nôtre. Les routes , près de la ville , avaient été réparées nouvellement , et étaient

meilleures que de coutume , quoique excessivement couvertes de boue. On voyait plusieurs villages répandus sur la plaine qui nous environnait. Les arbres sont plus rares dans ce canton. Notre premier relais fut à Ojaroff, à deux milles, que nous fîmes en une heure quarante-cinq minutes. Les fraudes qu'il faut découvrir, et dont on est obligé de se défendre à chaque relais et dans toutes les auberges de ce pays, diminuent beaucoup le plaisir qu'on peut trouver à voyager. Les deux milles suivans nous conduisirent à travers des sables et des hauteurs qui rallentirent encore notre arrivée, à Blonie, petite ville qui est pavée. Voici quelles étaient alors nos dépenses de poste. Huit bongros ou deux florins par cheval, taux que nous avions payé jusqu'alors en Pologne; trois bongros ou trois quarts de florin au postillon, par mille d'environ sept werstes, mais ils ne sont pas contens de cette rétribution, et on leur donne ordinairement un florin par mille; enfin, pour graisser les roues, et pour enregistrer les passeports, un florin par relais. Jusqu'ici, on nous avait donné un cinquième cheval que nous ne payons point, mais cela dépend de la volonté des maîtres de poste, qui le font ajouter quand ils craignent que les autres ne se fatiguent trop.

Jusqu'à Sochayew et de là à Zowry, nous tra-

versâmes une plaine boueuse et sablonneuse , pendant sept milles et demi ; à droite et à gauche , nous apercevions des marécages. Près de cette dernière ville , nous trouvâmes une longue chaussée construite en bois et en terre , et nous en eûmes encore une semblable en approchant de Kniew , poste suivante à trois milles trois quarts. Nous voyageâmes d'abord dans une plaine découverte , sablonneuse et marécageuse , mais nous vîmes ensuite quelques belles forêts et des villages épars de tous côtés. Kniew est un petit village situé dans un pays plat , couvert de champs de grains , et d'où l'on voit dans le lointain d'épaisses forêts , dont l'aspect rappelle celles de l'Inde. Nous fîmes très-lentement , au clair de la lune , deux milles et un quart , pendant lesquels nous vîmes quelques rocs de granit avant d'arriver à Kutno. Deux milles et un quart plus loin , nous trouvâmes Glaznow , situé dans un canton bien cultivé et peuplé de nombreux villages. Sur toute cette route , on trouve un grand nombre de cabarets où l'on vend du vin et du tabac , mais l'ivresse est beaucoup moins fréquente qu'en Russie. Nous gagnâmes de là Ktodawa , petite ville dont les environs sont fertiles , et ensuite Koto , autre petite ville , située au milieu de marécages qui ont plusieurs milles d'étendue. Nous arrivâmes de nuit à Kominie , après avoir employé six heu-

res à faire quatre milles et demi, tant nous marchions lentement. C'est une petite ville dont les maisons sont bâties en briques et d'un assez bon style. Elles sont plus rapprochées les unes des autres que dans les petites villes par où nous venions de passer, et elles forment des rues assez régulières. Elle est située sur une éminence environnée de marais, coupés par plusieurs ruisseaux. Nous vîmes quelques jolis parcs dans les environs. Nous allâmes de là à Grobla-Kosaaka, qui est à la distance de deux cent vingt-deux werstes de Varsovie. En y arrivant, nous fûmes arrêtés par un petit détachement de Cosaques, dont l'officier commandant copia nos passeports en un quart d'heure. Cette place est située sur l'extrême frontière de la Pologne.

De là jusqu'à Sloupsi, à quatre milles et demi, nous eûmes alternativement en vue des plaines et des forêts. On aperçoit à peine un village, ce qui vient sans doute de la proximité de la frontière. Un ruisseau coulant sur la droite, en forme la limite à Grobla. On le passe sur un pont qui conduit à une chaussée d'un mille de longueur.

Nous étions alors sur le territoire Prussien, et notre premier relais fut à Vreznia, petite ville pavée, à trois milles un quart du précédent. La route était mauvaise en bien des endroits, et s'étendait sur un pays plat, marécageux, et presque

inculte. Les maisons et les familles de Juifs étaient encore nombreuses, quoiqu'elles le fussent moins qu'auparavant. Les relais de poste sont en meilleur ordre, et sont tenus par des gens plus respectables, la plus grande partie Allemands. La plupart ont en même temps des auberges. On y parle français, et l'on y est plein d'attentions pour les voyageurs. Le ducat vaut en Prusse trois rixdales, et quelquefois trois et un tiers; la rixdale, six florins; le florin quatre bongros de sept grosschens et demi chacun. On ne reçoit donc ici que dix-huit florins en échange du ducat, mais tous les ducats sont reçus indifféremment. Les chevaux sont fort mal harnachés, leur harnois ne consistant qu'en cordes, sans collier et sans frein.

La route traverse encore des sables et des montagnes pendant trois milles et demi, jusqu'à Kostrazin, petite ville dans les environs de laquelle sont plusieurs villages, et elle continue de même jusqu'à Posen. On voit dans le lointain des forêts considérables, et les champs ne sont pas séparés par des haies. Posen est une grande et belle ville, bien bâtie. Les rues et les maisons y sont plus belles que nous n'en avons encore vu en Prusse. La rue dans laquelle la poste est située, a au milieu une promenade bordée de grands arbres. D'après tout ce que je vis de cette cité, car on

peut lui donner ce nom, elle doit offrir une résidence fort agréable. Elle a des portes et des barrières du côté de la Pologne.

Les Prussiens ont l'extérieur plus propre et plus prévenant que les Russes. Ils ont en général le teint clair et la figure ovale. Les femmes sont belles, et portent des chapeaux de paille ou de soie de couleur. La moisson se fait dans ce canton d'assez bonne heure. On voyait des champs entiers couverts de pommes de terre et de tabac.

Nous allâmes de Posen à Bytsyn, à quatre milles un quart, en cinq heures un quart. La route traversait des montagnes et quelques plaines, partie incultes, partie bordées de bois à quelque distance. Nous avions eu de fort mauvais chevaux à Posen, inconvénient qu'on trouve dans la plupart des relais établis dans des villes. La route continuad'être la même jusqu'à Poriew, à deux milles et demi. En général, à l'exception des forêts, on voit très-peu d'arbres, si ce n'est dans les environs des villages. On trouve pourtant quelques saules sur le bord des marécages voisins de la route. Du petit village de Poriew, nous allâmes à Silno, distance de quatre milles. On s'occupait des travaux de la moisson, ce qui donnait à ce canton un air d'activité et de gaieté.

Enfin , après avoir passé par Mescnitz , grande et belle ville , fermée de portes et de barrières , et par Zidenzig , qui en est éloigné de quatre milles et demi , nous sortîmes de l'ancienne Prusse , et nous entrâmes dans le Brandebourg. La route traversait des sables profonds : elle était de temps en temps pavée pendant une centaine de toises , et n'en devenait que plus désagréable à cause de ses inégalités. En général tout ce pays est montagneux et couvert de bois.

Zidenzig est situé dans une vallée arrosée par plusieurs ruisseaux. Cette ville , comme toutes celles de la Prusse que nous traversâmes , paraît avoir l'avantage d'une très-bonne police. Tout y était parfaitement tranquille pendant la nuit , et l'on n'y entendait d'autre bruit que le son du cornet à bouquin du watchman et de sa voix qui , d'un ton un peu chantant , avertissait les habitans de prendre garde au feu. La coiffure de tête presque universellement adoptée par les femmes est un mouchoir de soie noire attaché par un gros nœud sur le front. On en porte aussi d'autres couleurs , mais ils sont beaucoup moins communs. Leur mise est en général propre et élégante. On trouve des logemens fort commodes dans toutes les maisons où sont placés les relais de poste.

Jusqu'à Drossen, à deux milles et demi nous eûmes une route fort sablonneuse à travers des bois et des montagnes. Cette ville nous rappela celles de la même classe en Angleterre, les boutiques de bouchers, de marchands de beurre et de fromage etc. ressemblant beaucoup aux nôtres. Les femmes allant au marché portaient aussi de petits paniers carrés comme nos concitoyennes. Drossen est une belle et ancienne ville. On y remarque beaucoup de bâtimens neufs, ce qui est un signe de prospérité. Nous y vîmes moins de Juifs que dans les autres villes. Les trois milles et demi suivans nous conduisirent à travers des sables profonds, des bois et des plaines humides et incultes, à Francfort sur l'Oder, ville grande et bien peuplée. A la dernière poste, nous eûmes à payer pour l'entretien du pont, un droit de trois florins et demi pour deux voitures, ou pour mieux dire, pour sept chevaux.

De Francfort à Minchenbourg, nous avions cinq milles que nous fîmes en quatre heures et demie. La route est pavée et bordée d'arbres; elle monte jusqu'à mi-chemin, et commence ensuite à descendre. Le prix de la poste avait augmenté au dernier relais. Nous avions à payer dix florins pour sept chevaux; huit florins trois quarts pour l'entretien de la route, un et un quart pour le pavé de la ville, et deux pour l'enregistrement

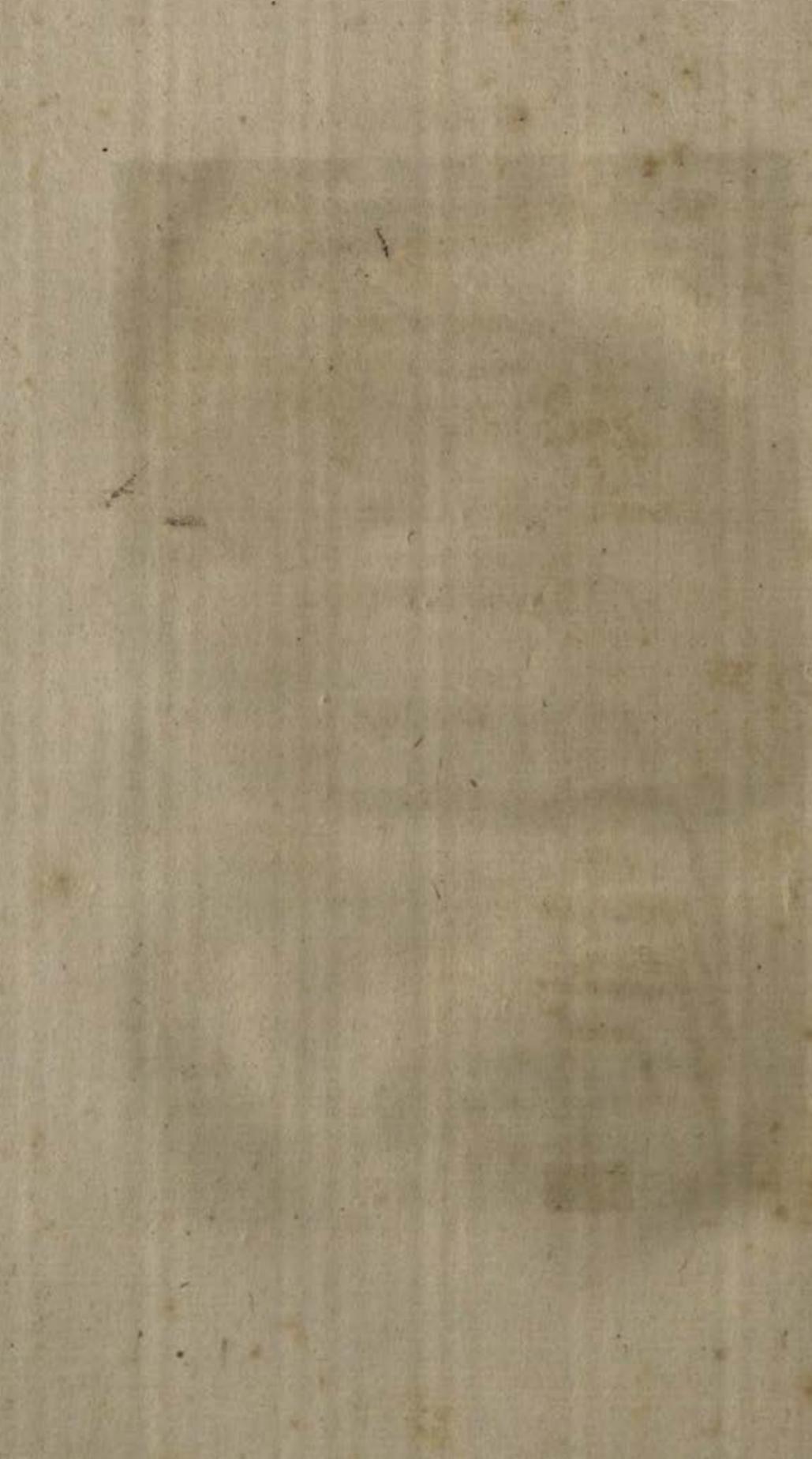
de notre passeport , en tout quatre-vingt deux florins ou quatre ducats dix florins. Nous donnions cinq florins et demi aux postillons. La route était fort bonne , mais elle devint plus étroite à peu de distance de Francfort.

La même route , toujours pavée et bordée d'arbres , nous conduisit par Vogelsdorf à Berlin. Cette ville est très-belle , plus belle qu'aucune que j'aie vue de la même étendue. Les maisons en sont solidement bâties , ont de belles façades et sont couvertes en tuiles. Au milieu de la principale rue , faisant face à la porte du parc , sont trois allées plantées d'arbres , dans lesquelles aucune voiture ne peut entrer. Sur une plateforme , au-dessus de la porte , sont les quatre célèbres chevaux de bronze dont on a si souvent fait la description , et dont on vante le travail avec raison. Ils sont attelés à un char dans lequel est la figure d'un ange qui semble les conduire. Il tient une bannière sur laquelle est une croix , et qui est surmontée d'un oiseau tenant une branche d'olivier.

Comme nous y arrivâmes un dimanche , nous eûmes le plaisir de voir les habitans des deux sexes , en grande parure , se promener dans les rues et dans le parc , belle et agréable promenade , ombragée par des arbres régulièrement plantés , de manière à former des allées pour les piétons ,



Porte de Brandebourg, à Berlin.



et des avenues pour les voitures. En face des maisons, des deux côtés, sont des bancs où différens groupes vont s'asseoir, manger, boire et surtout fumer, ce qui paraît un usage universel. L'expression de plaisir et de contentement qu'on voyait sur toutes les physionomies fut le spectacle le plus agréable dont j'eusse joui depuis bien des années. Ce que nous vîmes de Berlin m'en donna une idée très-favorable et me fit regarder cette ville comme un séjour où l'on peut passer très-agréablement quelques jours de l'été. Le beau sexe semblait se disputer d'attraits et d'élégance, et le costume des hommes n'y apportait pas de disparate. Nous vîmes beaucoup de beaux chevaux, et quelques belles voitures. Les modes françaises sont absolument dominantes, tant pour la distribution des maisons que pour leur ameublement et la parure des femmes, sauf un usage qui appartient au pays, et qui, comme je l'ai déjà observé, est presque général, celui de fumer. On se sert pour cela de la pipe d'Allemagne, dont la forme particulière est bien connue. Les postillons ont toujours la pipe à la bouche en vous conduisant, et les jeunes gens fument en accompagnant leurs belles à la promenade et en causant avec elles. Les femmes ont en général le teint fort beau et les cheveux blonds; j'y remarquai très-peu de brunes. Les

enfants des deux sexes sont charmans, la coupe de leur figure est ovale, et leurs traits sont délicats et réguliers. Londres ne l'emporte sur Berlin que par l'agrément de ses trottoirs, du reste les maisons de cette dernière ville valent bien celles de notre capitale, si même elles ne leur sont supérieures.

Les voitures de voyage sortant des ateliers de Berlin sont aussi renommées que celles de Varsovie, et je ne sais même si elles ne leur sont pas préférables. Celles qu'on appelle *brishks* sont particulièrement commodes. La plupart sont très-légères, et ce sont au total les meilleures voitures pour voyager qu'on puisse trouver sur tout le continent.

La ville est située sur la Sprée, rivière navigable pour des bâtimens d'un port assez considérable. Il y existe aussi des canaux de communication avec Potsdam, et, par le moyen de l'Elbe, avec Hambourg. On serait tenté de croire que les égouts n'ont pas une pente suffisante pour l'écoulement des eaux, car ils exhalent quelquefois une odeur très-désagréable. On trouve des paquebots qui partent à jour fixe pour les deux villes dont je viens de parler, ils sont très-commodes et les passagers y reçoivent toutes les attentions possibles. On fait le trajet de Berlin à Hambourg en trois jours. Le prix du passage, y compris la

nourriture, est de cinq ducats. Il n'est que de deux quand on pourvoit soi-même à sa subsistance; Comme les routes sont extrêmement mauvaises, la voiture d'eau est préférable. Les branches de l'Elbe, si l'on y ajoutait des canaux auxiliaires, pourraient donner de grandes facilités pour le transport des grains et des marchandises dans l'intérieur. Quant au voyage de Berlin à Hambourg, le meilleur parti que pourrait prendre un voyageur isolé, serait de le faire en poste à franc étrier, en envoyant par le paquebot tous ses bagages qui y arriveraient à peu près en même temps que lui. Ce voyage en voiture, et surtout dans une voiture lourde, est non-seulement ennuyant, mais très-coûteux, la dépense en montant environ à trente ducats.

A Berlin, comme dans toute grande ville, un étranger fera bien d'acheter le meilleur ouvrage topographique qu'il pourra trouver pour se diriger dans ses courses. On y a imprimé en 1813 un Guide à Berlin et à Potsdam, qui se trouve chez les éditeurs, rue des Trois-Frères, n° 13. Nous ne pûmes faire cette acquisition ni d'autres que nous avions en vue, attendu qu'étant arrivés un dimanche, toutes les boutiques étaient fermées, et que, d'autant plus empressés de nous rendre au terme de notre voyage que nous en approchions davantage, nous partîmes de Berlin dans la soirée.

Les dépenses pour un jour à Berlin sont de huit florins pour une chambre, quatre pour dîner à table d'hôte; si le voyageur veut dîner dans son appartement, il est mieux servi, mais il lui en coûte huit florins, non comprise aucune espèce de liqueur. Le thé coûte trois florins. Le louage d'une voiture est de quatre dollars, et l'on paye un dollar pour un domestique.

Nous continuâmes à voyager comme auparavant dans deux calèches, et nous fîmes prendre des chevaux de poste à nos domestiques. En partant pour Henningsdorf, à deux milles et demi, on nous fit payer un mille de plus que la distance véritable. C'est ce qu'on appelle le mille royal. Nous voyagions sur un sable fort épais: nous passâmes deux ponts, et nous eûmes à payer par voiture un droit de deux florins au premier, et de sept au second. La même route sablonneuse continua jusqu'à Cremen et Fehrbellin et ne commença à s'améliorer qu'en approchant de Kieritz. Nous vîmes à Fehrbellin creuser dans des marais pour en tirer de la tourbe, comme on le fait en Irlande.

Ce serait se moquer que d'appeler « courir la poste » la manière dont nous voyagions. Nous ne faisons guère que deux ou tout au plus trois milles et demi d'Angleterre par heure; ce qui est conforme, je crois, aux réglemens imprimés

par la poste. On prend une heure pour changer les chevaux d'une voiture, une heure et demie quand on voyage avec deux, et une demi-heure quand il s'agit d'un courrier. Dès l'instant que nous commençâmes à avoir des postillons allemands, nous remarquâmes leur lenteur insupportable. Ils retenaient leurs chevaux toutes les fois qu'ils semblaient vouloir doubler le pas; dès qu'ils avaient fait dix à douze milles, ils s'arrêtaient pour les faire manger et boire, et ils faisaient de fréquentes pauses pour arranger les branches attachées sur leur tête pour en écarter les mouches. On ne peut faire sortir le postillon allemand de ses habitudes. Sa pipe à la bouche, il ne peut faire plus de deux milles sans s'arrêter pour prendre un verre d'eau-de-vie, qu'il appelle un *schap*, et pour faire boire ses chevaux, quand même ce serait leur première course de la journée.

Nous entrions alors dans un pays où les champs sont plus fréquemment séparés les uns des autres par des haies. Les routes sont bordées par des arbres, et nous vîmes beaucoup de prairies. Nous éprouvâmes une chaleur excessive jusqu'à Cleitzky, et même jusqu'à la petite ville de Perleberg, voyageant sur un terrain sablonneux et montagneux, couvert de forêts de chênes et de sapins.

En arrivant aux portes de Linsen, nos bagages devaient être examinés; mais, en donnant un dollar, nous reçûmes un papier que nous remîmes, avec un autre dollar, à l'officier des douanes qui le contresigna, et qui, ayant jeté un coup d'œil sur nos malles, et vu que nous étions des voyageurs qui n'avions que les effets à notre usage, nous laissa passer sans nous arrêter. Cette ville est sur les confins du Mecklembourg. Nous passâmes un pont où nous payâmes un droit d'un demi-florin. Traversant alors un pays plat, marécageux et sablonneux, sur une route à peine passable, nous arrivâmes à Louptain, à cinq milles trois quarts du précédent relais. Nous trouvâmes, pendant la nuit, un autre pont où nous payâmes un droit de dix-neuf shellings. La route circule ensuite dans des sables profonds pendant quatre milles et demi jusqu'à Boitzenbourg; c'était, je crois, la plus mauvaise que nous eussions eue de tout notre voyage. Le maître de poste nous fournit volontairement cinq chevaux pour nous en tirer. Après avoir passé le pont et le péage de la vieille ville de Boitzenbourg, nous entrâmes sur le territoire danois, et nous nous rendîmes à Lauenbourg, et de là à Essenberg par une route un peu meilleure, et pavée en plusieurs endroits, en passant sur quelques hauteurs qui offraient

de très-belles vues sur l'Elbe. Sur la gauche, dans une vallée, nous vîmes des restes de batteries et d'un camp français.

Le 3 septembre, nous partîmes pour Hambourg, dont nous n'étions plus qu'à trois milles. La route monte graduellement en passant au pied de quelques montagnes qu'elle laisse sur la droite, et est en assez bon état, étant généralement pavée dans les endroits les plus difficiles, soit en montant, soit en descendant.

Les environs de cette ville sont fort agréables. Les terres sont parfaitement cultivées dans la vallée qui est sur la gauche, et qui est embellie par des prairies, des jardins et des maisons de campagne où l'on voit briller la propreté et l'élégance. Leur construction est dans le style hollandais. Les hauteurs sur la droite n'offrent pas autant d'habitations que la plaine, qui est coupée par différens canaux de communication avec l'Elbe, canaux qui fournissent de l'eau en abondance. En arrivant à la barrière, qui était gardée par un détachement de soldats, un sous-officier fort bien mis vint nous demander nos noms, nos qualités, d'où nous venions, où nous comptions loger, etc.; mais on ne visita point nos bagages, et nous n'éprouvâmes aucun embarras. Nous descendîmes à l'hôtel de Russie, situé en face de la rivière, près de la principale promenade qui

est le rendez - vous de la bonne compagnie.

Cette ville , ou plutôt cette cité libre , est grande et peuplée. Les maisons en sont élevées de plusieurs étages , et sont en général beaucoup plus hautes que celles de Londres. Les rues , comme dans toutes les villes , sont mal pavées , et sont coupées par un grand nombre de canaux qu'on traverse sur des ponts de bois , et sur lesquels de grands moulins sont établis jusque dans le cœur de la cité : beaucoup de maisons , les maisons de rues tout entières reçoivent , par le moyen de grues qui y sont attachées, les marchandises et divers objets que des barques apportent dans ces canaux. Cette ville offre presque tous les avantages qui distinguent Londres, et l'on peut s'y procurer , avec de l'argent , non-seulement tout ce dont on a besoin , mais tout ce qu'on peut désirer. La classe inférieure du peuple a cependant un costume tout différent de celui qu'elle porte en Angleterre. L'habillement des femmes du Vierland (les Quatre Terres) est surtout singulier. Elles portent sur la tête un grand chapeau rond ressemblant assez , par sa largeur , à celui des Chinois. Ce costume remarquable a été parfaitement dessiné par le professeur Zuhr , et on peut le voir dans les gravures , d'après ses peintures originales , représentant les cris et costumes de cette ville.

Beaucoup de voitures publiques ou chariots de poste arrivent à Hambourg de tous les pays, et en partent tous les jours. Le prix moyen d'une place est de six bongros par mille du pays, faisant cinq milles d'Angleterre, pour un voyageur ayant une cinquantaine de livres de bagage. Il n'en paie que quatre s'il n'a aucun paquet.

Le passage à Cuxhaven par paquebot coûte neuf marcs quatre schellings. Les paquebots partent deux fois par semaine, avec la marée, pour aller chercher les dépêches des paquebots du gouvernement anglais, stationnés à Cuxhaven, qui en font voile tous les jeudis et samedis pour Harwich.

Le prix du ducat de Hollande est sujet à beaucoup de variations à Hambourg. Il était alors à dix schellings quatre sous, monnaie anglaise.

Ayant retenu nos places dans un paquebot pour Cuxhaven, nous montâmes le 5, au soir, dans un *droshky*, ou longue voiture découverte, ayant tous nos bagages avec nous, et nous nous rendîmes sur le quai. Nous fîmes placer le tout dans une petite barque à rames qui devait nous conduire au paquebot dont la station ordinaire est à un quart de mille en descendant la rivière au-delà de la barre qui sert de défense au bassin. Après avoir passé plusieurs estacades, et tourné quelques jetées en bois, nous arrivâmes à notre

navire qui, pour la grandeur et la forme, ressemblait beaucoup à un heu de Margate. Nous mîmes à la voile par un vent d'est, et nous descendîmes le fleuve au milieu d'une foule de bâtimens couverts de divers pavillons, songeant avec satisfaction que les fatigues de notre voyage touchaient à leur fin, et jouissant d'avance du plaisir de revoir bientôt notre patrie.

Le calme d'une belle soirée d'été, la nouveauté et la variété de la scène animée que nous avions sous les yeux, nous rendirent ce trajet infiniment agréable. La vue de Blanknaes et d'autres villages, celle d'un grand nombre de barques chargées de légumes, dont quelques-unes étaient conduites par des femmes grotesquement habillées, formaient un tableau qui changeait à chaque instant. Nous trouvâmes à bord toutes les commodités possibles, et nous pouvions les apprécier, après les privations et les inconvéniens d'une longue route. Le bâtiment était tenu avec soin et propreté. Sur les côtés de la cabane étaient placés huit lits numérotés, afin d'éviter toute querelle, et chaque passager, en retenant sa place à Hambourg, recevait un numéro correspondant à celui qu'il devait occuper. Lorsque nous y entrâmes, le capitaine y fit préparer une table, et nous fit servir du thé, du lait, du pain et du beurre. On pouvait se procurer ces provisions à

bord, pour un prix modéré, de même que du café, des liqueurs et du tabac. Vers la nuit, je vis avec plaisir le capitaine et son équipage se mettre à table tous ensemble sur le pont, et faire un repas consistant en café, en pain bis, en beurre et en fromage, qu'ils mangèrent de bon cœur, sans qu'aucun d'entre eux prît une seule goutte de liqueurs fortes, quoiqu'ils fumassent tous. Cette abstinence de ce dangereux stimulant, dont on aurait pu supposer que leur genre de vie leur aurait fait contracter l'habitude, ne pouvait manquer de nous inspirer pour eux de l'estime, et d'augmenter notre confiance en eux. Nous passâmes la nuit dans les lits qui nous étaient assignés, où nous dormîmes fort bien, et le lendemain nous nous éveillâmes aux cris de l'équipage qui annonçait qu'on apercevait la jetée de Cuxhaven. Nous ne tardâmes pas à y arriver; nous débarquâmes, et nous nous logeâmes dans une auberge, en attendant le départ du paquebot pour Harwich. Pour éviter tout embarras, nous y fîmes porter sur-le-champ nos bagages, et nous réglâmes le prix du passage à raison de cinq guinées chacun. Nous ne fûmes pas retenus longtemps à Cuxhaven, car le lendemain, à sept heures du matin, le capitaine nous fit prévenir de nous rendre à bord à l'heure de la haute marée.

presque le même prix qu'on l'a achetée. Le seul désavantage de cette route, c'est qu'à l'exception des deux capitales de la Russie, elle présente peu d'objets dignes d'attention, jusqu'à ce qu'on arrive au Caucase. Au surplus la route, en Europe, peut se varier de plusieurs manières, avec la seule précaution de sûreté d'entrer en Perse par la Géorgie. Un voyage par la Turquie est maintenant désagréable et précaire; il peut même occasioner des dangers, si quelques pachas se trouvent en guerre entre eux, ou en rébellion contre la Porte, ce qui arrive assez fréquemment.

On pourrait faire un voyage très-intéressant par les Pays-Bas, en remontant le Rhin, et en gagnant Odessa par Vienne et Hermanstadt. De là on traverserait la Crimée, en prenant le nord du Caucase. Mais, en choisissant cette route, il faudrait partir en avril. Quelle que soit celle qu'on prenne, je conseillerai aux personnes qui voudront se rendre par terre sur les bords du golfe Persique, de prendre un mois ou deux, de plus ou de moins, que nous n'en mêmes à faire ce voyage: on éviterait par-là une partie des fatigues et des inconvéniens auxquels nous fûmes exposés. Il est bon de savoir aussi que deux personnes voyageant ensemble peuvent, après avoir passé la Manche, prendre leur voiture de voyage, et la conserver jusqu'aux confins de la Perse. De

toutes les voitures qu'on pourrait choisir à cet effet , la *barouchette* est la plus convenable , et il faut qu'elle soit forte de manière à pouvoir former un lit pour deux personnes. Il faudrait aussi avoir une caisse légère pour y placer tous les objets nécessaires à la nourriture , et la fixer sur le banc de devant , de manière à pouvoir l'en retirer pour la placer entre les bancs , ou l'élever plus haut , quand on voudrait se servir de toute la longueur de la voiture pour se coucher.

Ce genre de voiture pourrait servir aux voyageurs jusqu'à leur entrée en Perse. Le surplus du voyage ne peut se faire qu'à cheval. Ils doivent marcher dans la matinée et dans la soirée , faisant vingt à quarante milles par jour. A leur arrivée sur les bords du golfe Persique , ils n'éprouveraient ni délais , ni difficultés pour se rendre dans l'Inde , attendu qu'il part de Bus-hir , tous les quinze jours , des bâtimens allant aux trois établissemens anglais du Bengale , de Madras et de Bombay. Tout ce voyage peut se faire avec peu de danger , sans beaucoup de fatigue , sans perte de temps , et sans augmentation de dépense , quand on réfléchit aux sommes extravagantes qu'on vous demande pour faire la traversée , d'une manière convenable , à bord d'un bâtiment de la Compagnie des Indes.

Il ne faut pourtant pas qu'on s'attende à faire

ce voyage par terre sans avoir à souffrir du côté des alimens et du sommeil, surtout quand on veut voyager avec célérité. Les provisions dont un bâtiment de la Compagnie est toujours abondamment pourvu doivent donc lui assurer la préférence à l'égard de tous ceux pour qui le boire et le manger sont un objet de première considération. Quant à la fatigue, je crois qu'en commençant par marcher à petites journées, sauf à les faire plus longues ensuite, un homme d'une constitution faible ne pourra qu'y gagner de nouvelles forces. On a fort peu d'embarras à craindre relativement à la langue des différens pays qu'il faut traverser. On parle français dans toute l'Europe, et l'on trouve à Tébis des domestiques qui parlent turc et persan, et quelquefois anglais et français. Enfin, il n'est nullement nécessaire de changer de costume pour prendre celui du peuple chez lequel on se trouve; l'habit européen est respecté partout.

FIN DU TOME SECONDE ET DERNIER.

TABLE
DES CHAPITRES.

TOME PREMIER.

CHAP. I^{er}. Motifs du voyage. — Départ de Bombay sur un bâtiment marchand. — Passagers arabes et indiens. — Mortalité parmi les jeunes Cadets dans l'Inde. — Désagrémens de ce vaisseau. — Danger des pirates. — Trombes d'eau. — Frai de poisson qui donne à la mer une couleur rouge. — Femmes mahométanes à bord. — Arrivée à Mascate. — L'Iman. — Insalubrité de cette ville. — Fécondation des dattiers. — Muttra. — Esclaves vendus dans le Bazar. — Condition des esclaves chez les Musulmans. — Commerce. — Pêche singulière. Pag. 5.

CHAP. II. Départ de Mascate. — Pirates Joasmites. — Entrée dans le golfe Persique. — Cérémonie superstitieuse. — Maladies parmi les passagers. — Arrivée à Bushir. — Antiquités trouvées à Reshir. — Campagnards arabes. — Femmes porteurs d'eau. — Joueurs de cornemuses — Discussion sur l'origine de cet instrument. — Arméniens à Bushir. — Cérémonies de leur baptême. — Costume et physiologie de leurs femmes. Pag. 28

- CHAP. III. Préparatifs de voyage. — Départ de Bushir. — Dauleki. Naphte noir. — Son usage. — Konar-Takht. — Tribus errantes d'Illyantes. — Leurs migrations. — Caravanserais. — Multitude de mendiens en Perse. — Chèvres et moutons. — Kumarege. — Brigands mamehsunnis. — Village puni à cause d'un vol qu'ils commettent. — Kazroun. — Jardin du Kan de cette ville Pag. 42
- CHAP. IV. Excursion aux ruines de Schapour — Statue colossale renversée dans une grotte. — Enormes stalactites. — Idées qu'elles donnent sur l'antiquité des cavernes où elles se trouvent. — Retour à Kazroun. — Description de cette ville. — Variations subites de l'état de l'atmosphère. — Précautions que doivent prendre les voyageurs. — Vallée de Dustar Joun. — Environs de Schiraz. — Déserts qui entourent cette ville Pag. 64
- CHAP. V. Schiraz. — Bazar de Vakil. — Description de la ville. — Symptômes de sa décadence. — Arts mécaniques. — Tombeau d'Hafiz. — Jardins de Kérim Kan. — Tombeau de Saadi. — Peintures. — Description d'un salon persan. — Descendant de Gengis-Kan, chef des tribus d'Illyantes. — Anecdotes. — Avidité et mauvaise foi des marchands. — Prix des chevaux. — Préparatifs de départ. — Mehmandar obtenu du prince pag. 85
- CHAP. VI. Départ de Schiraz. — Zergoun. — Kunara. — Ruines de Persépolis. — Nouvelles conjectures

sur l'ancienne destination de cet édifice. — Sculptures sur des rochers. — Vallée de Mir - Dascht. — Camps d'Illyantes. — Leurs occupations. — Leur commerce. — Leurs bestiaux. — Leur division en différentes tribus. — Mamehsunnis... . pag. 104

CHAP. VII. Mayar. — Misère du peuple. — Maisons des habitans. — Roi englouti dans un borbier. — Désolation du pays. — Ses causes. — Prodigieuse augmentation des impôts. — Yezdekast, village fortifié. — Plante qui produit la gomme ammoniacque. — Reconstruction commencée et interrompue d'Aminabad. — Associations armées contre les voleurs. — Traitement des blessures. — Misère générale. — Tours à pigeons. — Beau caravanseraï à Mayen. — Trait de cruauté et d'avarice. pag. 125

CHAP. VIII. Arrivée à Ispahan. — Chaur-Bang, ou les Quatre-Jardins. — Palais de Schah-Abbas. — Cheyl-Sitoun, ou les Quarante - Colonnes. — Tableaux d'histoire. — Amarut - Nou, ou Nouveau Palais. — Pont sur le Zenderoud. — Eglise arménienne dans le faubourg de Joulfa. — Tableau du jugement dernier. — Les femmes en sont exclues. — Pour quelle raison. — Diminution de la population d'Ispahan. — Ayneh-Khoneh, ou Palais de Glaces. — Vues pittoresques. — Observations générales sur le caractère des édifices persans. — Hummaums, ou bains chauds. — Visite au Nisam - de - Dowla. — Tombeaux d'Isaïe, fils de Zacharie et de l'iman

Zada-Ismael. — Bazars. — Description d'un dîner persan. — Remarques générales. — Préparatifs de départ. pag. 154

CHAP. IX. Départ d'Ispahan. Aqueducs. — Montchacour. — Village de So. — Grande disette. — Prix excessif des grains. — Les habitans réduits à se nourrir d'herbes sauvages. — Kohroud. — Vallée romantique. — Variété particulière des sites de la Perse. — Guèbre-Abad. — Première vue du Pic de Demawund. — Bang - Fin, résidence royale. — Kashan. — Son Chaur - Bang. — Déjeuner envoyé par Mirza - Hussein. — Semsin. — Passangoun. — Origine des caravanserais. — Leur utilité. — Vie des Persans en voyage — Description de leurs repas. — Habillement d'été et d'hiver. — Costumes des femmes. — Kom et ses ruines sépulcrales. — Nids de cigognes. — Tombeau de Fatime. — Poulleh - Dullaui. — Chasse du gourkhur, ou âne sauvage. — Anecdote sur le roi. — Kenara Gherd. — Zioun. — Pays désert près de Téhéran. . . pag. 189

CHAP. X. Arrivée à Téhéran. — Visites à Mirza-Schuffi, ministre du Roi, et à Mirza-Abul-Hussein-Kan, ex-ambassadeur en Russie. — Description détaillée des *Hummaums*, ou Bainschauds. — Manière de les prendre — Retards éprouvés avant d'être présentés au Roi. — Vues de la Russie. — Négauristoun, ou Jardins royaux. — L'Amarut. — Description du palais de Takhté-Kadger. — Mécontentement du peuple. — Remontrance hardie d'un mar-

chand au Roi, dans l'un des bazars. — Réflexions sur l'état politique de la Perse. — Présentation au Roi. — Description du Palais. — Détail sur notre réception et le cérémonial d'usage. — Portrait du Roi. — Cérémonie de la pipe. — Style oriental employé par le chargé d'affaires, en s'adressant à Sa Majesté. — Gouvernemens occupés par les fils du Roi..... page. 232

CHAP. XI. Kumaulabad. — Suffer-Koja. — Relais de poste établis par le gouvernement, depuis Téhéran jusqu'à la frontière russe. — Zenjid, ou Saule à feuille d'argent. — Casbin. — Précautions à prendre à l'égard des muletiers. — Conseils aux Voyageurs. — Ebher. — Remarques sur l'agriculture persane. — Propriétés attribuées à l'odeur de la fleur du Zenjid. — Saingaula. — Description d'un moulin à blé. — Sultanié. — Tombeau de Khoda - Bunda - Ali. — Nouveau palais d'été du Roi. — Description du Haram. — Manière dont les femmes du Roi voyagent. — Portraits du Roi et de ses enfans. — Singularité dans ces derniers portraits. 260

CHAP. XII. Départ de Sultanié. — Zinghan. — Armaghana. — Caractère de ses habitans. — Phénomènes extraordinaires produits par la réfraction de la lumière. — Meurtre de M. Brown. Utilité d'un mehmandar. — Village d'Akhun. — Maisons infestées de vermine. — Miana. — Insecte formidable, appelé *mulla*. — Effets de sa blessure. — Tapis fabriqués par les Illyantes. — Turkman. — Con-

traste des effets produits par la religion chrétienne et par celle de Mahomet. — Entrevues avec le général Yermoloff, ambassadeur de Russie en Perse. — Politique de la Russie, comparée à celle des Anglais dans l'Inde. — Araignée venimeuse. — Oujan. — Arrivée à Tauris. — Ses Fortifications. — Le prince Abbas - Mirza. — Alarme des Persans sur les intentions des Russes. — Exploitation des mines. — Paie des soldats et des officiers persans. pag. 284

TOME SECOND.

CHAP. XIII. Départ de Tauris. — Agrément d'un voyage aux frais du Prince. — Méhéran. — Régime à observer dans les climats chauds. — Passage de l'Aras. — Construction grossière d'un bac. — Naeschivan. — Caractère doux et tranquille des Arméniens. — Insolence des mahométans à leur égard. — Description du mont Ararat. — Daivullou. — Erivan. — Archterrek. — Tribus errantes des Kourdes. — Tente de leur chef. — Comment il nous reçut. — Où nous passâmes la nuit. — Entrée sur le territoire russe. Civilité des Cosaques formant notre escorte. — Villages arméniens. — Description des maisons, des charrettes, vases de terre, etc. — Téfliis. — Hospitalité du général Kutusoff. — Danses géorgiennes. — Costume des dames de la Géorgie. pag.

CHAP. XIV. Préparatifs de départ de Téfliis. — Torrens formés par la fonte des neiges. — Bains chauds et eaux minérales à Téfliis. — Commerce de la Géorgie. — Vues de la Russie sur cette province. — Sagesse du système qu'elle suit. — Papier - monnaie de Russie. — Ruines de Mschetta. — Hartsiskel-Duchett - Kaschaour. — Agriculture. — Ruches. — Choix des habitations. — Soldats russes employés aux travaux publics. — Description d'un poste russe. — Kassy - Beg. — Dariel. — Passages effrayans. — Pont rompu suppléé par deux cordes. — Vladi - Caucass. — Chevaux de Kabardie. — Déprédations des Ossètes et des Tcherkesses — Anecdotes. — Remarques sur le passage du Caucase. — Obstacles qui s'opposent à la civilisation de ce pays. pag. 51

CHAP XV. Départ de Vladi-Caucass. — Arrivée à Mosdock. — Jésuites. — Achat d'un kibitka. — Description de cette voiture. — Paulodolsch. — Habitans du pays. — Paulowsk. — Géorgievsk. — Eaux minérales. — Avis aux voyageurs. — Universalité de la langue française en Russie. — Régiment cosaque en marche. — Siewernaiâ. — Stawropol. — Rassemblement de forces russes en Géorgie. — Village entouré d'un cordon de troupes, pour prévenir la propagation d'une fièvre contagieuse. — Province du Don. — Donskaia. — Description du pays et des habitans. — Sredney-Egorlick. — Hôpital de la quarantaine. — Cérémonies de purification.

- Manque de décence dans les classes inférieures en Russie. — Lettre du comte Platoff. — Sa réponse. — Départ de Sredney-Egorlick pag. 89

CHAP. XVI. Passage du Don. — Arrivée à Novo-Tcherkask. — Cosaques du Don. — Leur costume. — Leur physique. — Leur commerce. — Règlement relatif aux incendies. — Arcs de triomphe en l'honneur de l'empereur Alexandre. — Visite à l'hetman Platoff, à sa maison de campagne. — Son accueil obligeant. — Vin du Don. — Marques d'honneur accordées au comte Platoff par les puissances alliées. — Trophées militaires des Cosaques. — Visite rendue aux voyageurs par l'hetman. — Il leur fait présent d'une voiture. — Eglise cathédrale. — Fête de l'impératrice douairière. — Etablissement d'une poste particulière pour les marchands. — Dernière entrevue avec le comte. pag. 140

CHAP. XVII. Plaines presque désertes. — Bakmout. — Accident sur la route. — Malpropreté des classes inférieures. — Collusion entre les maîtres de poste et les aubergistes. — Valky. — Costume du pays. — Autre accident. — Pultawa. — Visite au prince Repnin. — Son jardin. — Richetelowka. — Visite au général Papoff — Cérémonies du culte de l'Eglise grecque. — Concert de quarante cors. — Fête villageoise pag. 174

CHAP. XVIII. Loubni. — Mauvaise foi générale. — Kiew. — Retard qu'éprouvent les voyageurs. —

Eglise cathédrale. — Catacombes. — Reliques. — Arsenal. — Entrée en Pologne. — Rojih. — Zeltomirz. — Ostrog. — Mlinoff. — Extorsion du maître de poste. — Wœmitch. — Mariage juif. — Ousulug. — Nouvelle extorsion causée par un changement de route. — Différence entre la Pologne et la Russie. — Poulavie. — Palais, jardins et haras du prince Czartorinsky..... pag. 202

CHAP. XIX. Arrivée à Varsovie. — Château royal de Zameck. — Prix extravagans demandés à l'hôtel de Wilna. — Entrée sur le territoire prussien. — Posen. — Zidenzig. — Police de Prusse. — Drossen. — Francfort-sur-l'Oder. — Berlin. — Beauté de cette ville. — Usage de fumer généralement adopté. — Communications avec Hambourg. — Lenteur des postillons allemands. — Hambourg. — Costume des femmes de Vierland. — Cuxaven. — Arrivée à Harwich. — Observations générales..... 232

ERRATA.

Pag. 51, t. I^{er}, l. 10, Koufiques, *lisez* Koufiques,

Pag. 271, lig. 24, par les fruits mûrs, *lisez* pour les
fruits mûrs.

TABLE

DES MATIÈRES.

(Les chiffres romains indiquent le volume ; les chiffres arabes indiquent les pages.)

A.

Abbas - Mirza (le prince), ne néglige aucune des mesures utiles aux intérêts de la province qu'il gouverne, I, 322. — M. Armstrong, excellent mécanicien, et M. W. Williamson, employés par lui, *idem*.

Accident arrivé à la voiture de l'auteur, sur la route de Sawintzy, II, 178. — Retard et frais qui en résultent, 179 et suivant. — Autre accident, 188.

Ambassade russe, ne reçoit pas en Perse l'accueil qu'elle mérite, II, 5.

Aminabad. La reconstruction de ce village est fort avancée, I, 141. Sa description, *idem*.

Ananour (position du village d') II, 64. — Bel effet de gradation et de contraste de couleurs observé par l'auteur, 65.

Anes de Baharem, d'une espèce particulière, exportés en Perse, I, 35. — Se vendent quelquefois 30 liv. sterl. 37.

Ane sauvage, ou gourkhur, est fort rare. La chasse de cet animal est très-piquante, I, 225.

Anglais qui habitent Tauris, vivent dans la plus grande harmonie, I, 316.

Anglaises (dames) résidant à la maison de campagne de l'hetman Platoff, II, 146.

Antimoine pulvérisé, appliqué par les femmes de Multra sur le bord de leurs paupières, I, 20.

Aqueducs. Singulière manière de les construire, I, 191.

Arabes et Indiens. Différence qui existe entre ces peuples, I, 8.

Arabes vendant à prix fixe de jeunes garçons et de jeunes filles, I, 22. — Leur caractère patriarcal, 26. — Leur force extraordinaire, 35. — Manière dont les femmes portent l'eau dans de petits seaux de cuir, *idem*.

Araignée (sorte d'), nommée en Géorgie *phalang*; Sa blessure est mortelle, I, 31.

Ararat. Impression que fait éprouver la vue de cette montagne, II, 19, 22.

- Arméniennes*. Leur portrait, leur costume, I, 40.
- Arméniens*. (Cérémonie du baptême chez les), I, 37. — Leur nombre considérablement diminué à Ispahan, 168. — Surpassent les Mahométans en agriculture et en industrie, II, 21. — Charrettes dont ils se servent, 44. — Forme élégante de leurs vases, 45.
- Araxe*, rivière rapide et sujette à des débordemens fréquens, II, 18. — Description du bac dont on se sert pour la traverser, 19.
- Atmosphère* (l'), en Perse, est d'une telle sécheresse, qu'on peut y voir des montagnes éloignées de 60 lieues, I, 202.

B.

- Bacciarelli* (tableaux de) composent la galerie du château royal de Zameck, II, 233.
- Bédouins*. Leurs mœurs pastorales, I, 18. — Ont l'air franc et ouvert, 22.
- Berlin*. Arrivée dans cette capitale de la Prusse, II, 244. — Les modes françaises y sont dominantes, *idem*.
- Blessures* faites, par un coup de feu, à deux hommes qui sont présentés aux auteurs; ils indiquent un traitement, I, 144.

Brown (M.) est assassiné dans un pays inhabité, près de la montagne de Kaflan-Ko, I, 292.

Bruce, résident anglais à Bushir, I, 32. — Fournit à l'auteur l'argent qui lui est nécessaire, 37.

Buonaparte (lit dans lequel a couché), montré comme une curiosité à Varsovie, II, 234.

Bushir. Cette ville est dans un état complet de malpropreté, I, 33.

C.

Cadets (situation malheureuse des) dans l'Inde, I, 10. — Nombre effrayant de ceux qui y trouvent la mort, *idem*.

Campbell (le docteur) vient au-devant de l'auteur à Téhéran, I, 233. — Décrit la maladie résultant de la morsure des *mullas*, 302.

Caravanseraï (idée générale d'un), I, 53, (*note*). — Cause qui ont nécessité l'établissement d'un grand nombre de caravanserais, 209.

Casbin (la ville de) est environnée d'arbres fruitiers de toute espèce, I, 265.

Catacombes de Kiew (description des), II, 209 et suiv. — Renferment les tombeaux de plusieurs saints, *idem*.

Caucase. Dangers que présente le passage de cette montagne, II, 85.

Causes des retards que les voyageurs éprouvent sur les routes de la Russie, II, 207.

Cérémonies du culte en Russie, II, 196.

Chameaux. Capuchons grotesques dont on les affuble pendant le voyage, I, 298.

Chaussures de gros coton tricoté, I, 81.

Chénes. L'auteur aperçoit les premiers dans la vallée de Kotulch-Dokhter, I, 77.

Chevaux (beauté des) de Kabardie, II, 77. — Sont recherchés et employés comme chevaux de bataille par les officiers russes, 78.

Chevaux de Karabag, réputés pour la cavalerie, II, 160.

Chevaux de bronze, placés sur une plate-forme, au-dessus de la porte du parc, à Berlin, II, 244.

Chèvres de la plaine de Khischt, ont le poil plus fin que dans l'Inde; leur description, I, 57. — Leur prix, 58.

Cheyl-Sitoun (palais de), à Ispahan; sa description, I, 161. — Tableaux qui le décorent, 162, 165.

Cigognes (nids de) dans lesquels les moineaux se logent, I, 220.

Circassiens. Leur costume national, I, 310.

Cormick (le docteur) obtient un ordre du prince pour avoir des chevaux, II, 8.

Cosaques (les) composent les postes établis de distance en distance sur la route, II, 59. — Facilité que l'on éprouve à les satisfaire pour le logement, 43. — Ne voyagent pas de nuit, 45. — Répandus sur les frontières pour les garantir du pillage des tribus sauvages, 99.

Cosaques du Don. Leur portrait, II, 149.

Costume des femmes de Paulodolsch, I, 99. — Des Polonaises, 215.

Cultivateurs persans; leurs usages, I, 270.

Cyprès fort élevés et très-vieux, I, 202.

D.

Dattier remplace, en Arabie, le cocotier de l'Inde. Usages divers qu'on en tire, I, 19. — Fécondation des dattiers femelles, *idem*. — Manière d'apprêter son fruit aux environs de Dauleki, 50.

Dauleki. Son caravanseraï est spacieux et bien bâti, I, 50.

Delatang (M.), lieutenant dans le 17^e régiment de S. M., voyageant pour sa santé, I, 9. — Il espérait éviter le retour d'une fièvre aiguë et inflammatoire qu'il avait gagnée aux Indes, *idem*.

Delpozso (le général) oblige les Tcherkesses à remettre en liberté un major russe qu'ils avaient fait

- prisonnier, II, 79. — Prix que l'empereur de Russie avait ordonné de payer pour sa rançon, *idem*.
- Derviches*. Sépultures de ces saints personnages à Cheyl-Tun, I, 91.
- Don*. Passage de ce fleuve sur un pont de radeaux, II, 142.
- Drapeaux* des Cosaques sont conservés précieusement, II, 162. — Soins que l'on prend de faire relier les lettres d'envoi qui les ont accompagnés, 163.

E.

- Eaux minérales* de Géorgievsk, regardées comme efficaces pour la guérison de diverses maladies, et fréquentées par la noblesse russe, II, 102 et 106.
- Education* soignée que reçoivent les Russes, II, 107.
- Elbe*. Largeur de ce fleuve à Cuxhaven, II, 256.
- Emailler* (l'art d') est cultivé avec succès à Schiraz, I, 88.
- Emaillées* (tuiles), *idem*.
- Erivan* renferme plus d'Arméniens que de Mahométans, II, 27. — Cause de la dépopulation de ses environs, 29. — Faible autorité de son chef, ou surdar, sur les tribus errantes des Kourdes, 30.
- Esclavage* existant dans le gouvernement des Cosaques du Don, II, 169.

Esclaves musulmans. Manière très-humaine dont ils sont traités, I, 23.

Fsturgeon. Cette sorte de poisson est très-abondante à Mosdock, II, 96.

Extorsion exercée par un aubergiste juif, II, 221.

F.

Facilité et agrément d'un voyage de l'Inde en Angleterre, par la Perse, la Géorgie, la Russie, la Pologne et la Prusse, en 1817, I, 5 et 6.

Faisans, communs dans les environs de Sredney-Egorlick, II, 141.

Fête publique donnée à Pultawa, en l'honneur du mariage du grand-duc Nicolas, II, 192.

Formalités suivies à l'hôpital de la Quarantaine de Sredney - Egorlick, II, 123 et suiv. — Désagrémens auxquels elles donnent lieu, 130. — Abus qu'elles présentent, 132.

Frai de poisson (grands espaces couverts de), I, 14.

Français officiers promus aux premiers grades, à Tauris, I, 521.

Fruits conservés d'une année à l'autre, I, 200.

G.

Géorgie. Etat Florissant de ses manufactures, II, 56. — Abondance de ses mines de cuivre, *idem*.

DES MATIÈRES

— Espèce de chèvres semblable à celle du Cachemire , 57. — Projets de la Russie sur ce pays, *id.*
— Obstacles qu'éprouvent les plans d'amélioration, *id.* — Description de la charrue en usage dans la Géorgie, 64. — Soins particuliers qu'on y donne à la propagation des abeilles, 65. — Usage des armes familier à ses habitans, 85. — Moyens employés pour la civilisation de cette province, 86.

Géorgiens, exécutent des danses de leur pays dans une fête donnée par le général Kutusoff, II, 48.
— Habillement de leurs femmes, 49. — Leur musique, *idem.* — Carrière de l'avancement ouverte à leurs officiers, 59.

Golfe Persique (cérémonial usité à l'entrée du)
I, 30.

Gomme ammoniacque produite par la plante nommée *oschaks*. Sa description, I, 139.

Goût des Russes pour les tableaux et les gravures,
II, 115.

Granit (les rochers de) ont une forme différente de ceux de basalte, II, 44.

Guèbres, ou adorateurs du feu, plaçaient les os secs des morts dans des urnes, I, 34.

H.

Habillemens des habitans de Valki, II, 187.

Hafiz (tombeau d'). Sa description, I, 89.

Hambourg (environs agréables de), II, 251. — Description de cette ville, 252. — Ressources qu'elle offre aux voyageurs, *idem*.

Haras du prince Czartorinsky, II, 229. — Fournit à la Russie 1700 chevaux tous les ans, *idem*.

Hospitalité exercée envers l'auteur par un officier subalterne, II, 102.

Houris. Leur esclavage, I, 279. — Manière dont on les transporte de ville en ville, *idem*. — Comment elles sont gardées pendant leur séjour, 280.

Hulva. — Friandise composée avec de la farine, du sucre et du beurre, très-renommée à Mascate, I, 25.

Hummaums (ou bains chauds) du palais destiné aux femmes du schah, I, 170, 173. — Leur description détaillée, 235.

I.

Illyantes (tribus errantes d'). Leur mœurs et habitudes, I, 52. — Position de leurs tentes noires, 105. — Changement de campement, *idem*. — Fabriquent des tapis et des grosses étoffes de laine, 121. — Costumes des femmes, 123. — Origine de ces peuples, 125. — Ont des devises tracées sur le front, 230.

Ispahan. Toutes les routes qui aboutissent à cette ville, traversent des jardins, I, 156. — Palais

d'Amarout - Nou; sa description, 164. — Eglise arménienne dans le faubourg de Jouffa; description de ses tableaux, 167. — Dépopulation de la ville, 169. — Le quartier de Sadutabad allait être mis en culture, *idem*. — Remarques sur le caractère général des édifices publics, 172. — La coutume d'enfermer les femmes répand un air triste sur la ville, 173. — Visite au Nizam ed dowla; cérémonies observées en cette occasion, 178 et suiv. — Dîner chez le Nizam ed dowla; sa description, 180. — Portrait de quelques convives, 184. — Immense longueur des bazars; leur description, 177. — Prix de différens objets, 185. — Misère extrême qui règne dans cette ville, 186.

Jaffer-Ali-Kan. Sa politesse à l'égard de l'auteur, I, 83.

Jauni-Kan, descendant du célèbre tartare Gengis-Kan, I, 95. — Son portrait, sa famille, *idem*.

Jésuites (les) établis à Mosdock, offrent à l'auteur un logement dans leur communauté, II, 94.

Juive tenant auberge à Charcow, connue par ses attentions pour les voyageurs, II, 183.

K.

Kasroun. Ses jardins plantés de rosiers et d'orange en pleine fleur, I, 162. — Est célèbre pour avoir donné naissance aux *pylewans* ou lutteurs des anciens temps, 74. — Sa température, 75.

- Kassy - Beg.* Montagne dont la hauteur est égale à celle du Mont-Blanc, II, 73.
- Kibitka* acheté par l'auteur à Mosdock, II, 96. — Description de cette sorte de voiture, 97. — Ses avantages et ses inconvéniens, 103 et 189.
- Kiew.* Importance de cette ville, II, 212.
- Koufique* (caractère) en usage, du temps de Mahomet, I, 71.
- Koufiques* (inscriptions tumulaires en caractères), I, 71.
- Kourdes*, tribus errantes; leur caractère indomtable, II, 31. — Leur costume, 34. — Accueil que l'auteur reçoit de leur chef, 35.
- Kousehkehzerd* (misère et désolation qui règnent dans le village de), I, 154. — Conjectures de l'auteur sur le sort de ce pays, *idem*.
- Kunara*, village le plus voisin des ruines de Persépolis, I.
- Kutusoff* (le général), gouverneur de Téflis; son caractère, II, 47. — Embellissemens qu'il fait faire, 54.
- Langue française* (la) généralement répandue en Russie, II, 107.
- Lesghes*, tribu sauvage, infeste les environs de Téflis, II, 58.
- Liqueurs* (usage des) funeste en voyage; et dangers qui en résultent, II, 17.

Logemens (difficulté de se procurer des) dans les parties reculées de la Russie, II, 95.

M.

Mahométans (femmes des) renfermées sur le vaisseau pendant plus d'un mois, malgré leur âge et leurs maladies, I, 16.

Maitres de poste, d'intelligence avec les aubergistes pour retarder les voyageurs, II, 184. — Extorsions qui en sont la suite, et mesures à prendre pour y remédier, 185.

Mamëshunnis, brigands, s'emparent des présens destinés au schah Zeada, I, 60. — Ce sont des voleurs avérés, 124.

Manne qui se trouve sur une espèce de saule, I, 239.

Mariage d'un Juif; rencontre du cortège auquel il donnait lieu, II, 224.

Mascate. Belle vue que présente cette baie, I, 15. — Fièvre qui règne dans cette ville, funeste aux Européens, 17. — Forme du voile des femmes de cette ville, 18.

Mauvaise foi générale dans les classes inférieures du peuple, en Russie, II, 203.

Mayar (ville de) entourée d'arbres élevés, I, 125. — Extrême misère de ses habitans, 128. — Malpropreté qui règne dans les maisons; leur description, 128, 129.

- Mehmandar*. Officier chargé de faire fournir aux voyageurs des logemens, des guides, etc., I, 102. — Précautions nécessaires à prendre avec cet officier, 103. — Son utilité dans les voyages, 293.
- Mendians* (grand nombre des) qu'on rencontre dans la Perse, I, 58. — Réflexions de l'auteur sur le sort de ces malheureux, 145.
- Mirza - Schussi*, vizir, à Téhéran, son portrait, I, 233. — A reçu une lettre autographe de l'empereur de Russie, *idem*. — But du souverain en écrivant cette lettre, 234. — Réflexions, *idem*.
- Mirza-Abul-Husseïn-Kan*, a été successivement ambassadeur en Russie et en Angleterre, 234. — Son attachement pour les Anglais, *idem*.
- Monnaie* dont les voyageurs doivent se munir pour voyager en Russie, II, 39. — Valeur des ducats à Téflis, 52 et 59. — Monnaie d'or, d'argent et de cuivre soumise aux purifications de la quarantaine, 131.
- Mont-Ararat*. Impression excitée par la vue et le voisinage de cette montagne, II, 22.
- Mont Caucase*. Les prévenances des officiers russes en rendent le passage moins périlleux, II, 85.
- Montagne* de Cotulch-Mulou. Sa grande élévation, I, 55.
- Montagnes* sont partout fort escarpées. Leur composition, I, 56. — Près de Kumaredge. Leur des-

cription, 59. — De Kotulch-Dokhter. Leur structure uniforme. Leur composition, 72. — Du Kotulch-Pira - Zun de pierre blanche, 73. — D'un aspect romantique, 199. — Du Demawund, 208. — Couverte d'une neige éternelle, 244.

Morier a donné une description détaillée des sculptures de la grotte de Schapour, I, 65. — Et des antiquités de Tungch-Chitoun, 73.

Moscou. Description de cette ville et de Smolensk, extraite d'un voyage fait récemment en Russie, II, 117. (*Note.*)

Mosdock. Arrivée de l'auteur dans cette ville, et obligation qu'on lui impose de descendre à l'hôpital de la Quarantaine, II, 92. — Opération de la fumigation, 93.

Mosquées (grand nombre de) à Ispahan, I, 159.

Moulins à roue horizontale, I, 274; II, 76.

Moutons (les) de la plaine de Khischt, ont la laine plus belle que ceux de l'Inde. Leur description, I, 57. — Leur prix, 58.

Mschetta, ancienne capitale de la Géorgie, renferme un cimetièrre qui contient les tombeaux des rois de cette province, II, 60.

Mullas, insectes rampans dont la morsure est, dit-on, mortelle, I, 301, 303.

Mules (conducteurs de). Marché conclu par l'auteur avec eux, I, 42. — Leur négligence, ou

- abus de pouvoir, 74. — Leurs mensonges, 82.
 — Traité rédigé par écrit entre eux et l'auteur, 101.
 — Il faut recevoir avec défiance leurs avis, 266.

N.

- Nacschivan* (arrivée à), et accueil reçu chez un Arménien, II, 20. — Conjecture sur l'antiquité de cette ville, 24.
Naphte noir. Sa description, son usage, I, 48. — L'auteur en prend des échantillons pour les remettre à la Société géologique de Londres, 49, 50. — Employé à graisser les roues des voitures, II, 73. — Est l'objet d'un grand commerce à Uksye, *idem*.
Novo-Tcherkask, capitale des Cosaques du Don. Aspect de cette ville, II, 145. — Arc de triomphe qu'on y érige en l'honneur de l'empereur Alexandre, *idem*. — Renferme un nombre plus considérable de femmes que d'hommes; causes de cette différence, 147. — Habillement de ses habitans, 148.

O.

- Ossètes*, peuplade sauvage. Leurs habitudes différentes de celles des Géorgiens, II, 69. — Font payer, par les Russes, la rançon des voyageurs qu'ils arrêtent, 78. — Opprimés par la Russie, 79.

P.

- Padrojna*. (espèce de passeport). Formalités dont

ils doivent être revêtus pour éviter les vexations des maîtres de poste et des aubergistes, II, 221.

Papier-monnaie (le) de Russie est acheté avantageusement à Téfliis, II, 59. — Est déprécié à Mosdock, 95.

Papoff. Accueil que ce général et sa mère font à M. Johnson, II, 195. — Fête à laquelle ils l'invitent à assister, 196 et suiv. — Concert de quarante cors, exécuté pendant le repas, 199.

Parc (le), nom d'une des promenades de Berlin, II, 244. — Sa description, *idem*.

Pêche dans la baie de Mascate, à l'aide d'un plongeur, I, 26.

Persans font de très-longues journées à cheval, I, 79. — Ont individuellement beaucoup de confiance dans leur cavalerie légère, 88. — Manière dont vivent en voyage ceux qui sont peu fortunés, 210. — Costume des Persans en général, 215, 217. — Nourriture des personnes opulentes, 216. — Ont la conception vive et facile, 322. — Paraissent disposés à s'opposer aux vues de la Russie, II, 6. — Leurs moyens de défense, 7.

Persanes (toilette et parure des dames), I, 94. — Leur habillement, 218.

Perse (réflexions sur la décadence de la), II, 28.

Persépolis (ruines de) vues, même de loin, ont un air majestueux, I, 107. — Leur description,

107 et suiv. — Conjectures de quelques voyageurs sur les sculptures de ces ruines.

Pierres antiques gravées, achetées par l'auteur à Bourazgoun, I, 51.

Pigeons (tours à) de singulière structure, I, 148.

Pipe (usage de la), général en Prusse, et particulièrement à Berlin, II, 245.

Pirates joasmites répandus en grand nombre à l'entrée du golfe Persique, I, 8. — Ces misérables ne font point de quartier, 12. — Leur manière d'attaquer un vaisseau, 29. — Expédition envoyée de Bombay contre eux; elle détruit en partie leurs forts de Raz-Ul-Khirna, 29.

Platoff (l'hetman). Lettre que lui écrit l'auteur, II, 128. — Dévouement de ce général aux affaires publiques, 146. — Son attachement aux Anglais, 147. — Accueil qu'il fait au colonel Johnson, 152. — Dîner à sa maison de campagne, *idem*. — Détail des présens que lui ont fait plusieurs souverains, 157. — Donne à l'auteur une de ses voitures, 165.

Plongeurs (les) restent sous l'eau de 70 à 100 secondes, I, 27.

Portes (gonds et verroux des). Simplicité de leur mécanisme, I, 275.

Poste (la) aux lettres de Mosdock ne part qu'accompagnée d'une escorte d'infanterie et d'une pièce de canon, II, 83.

Postillons polonais sujets à s'enivrer, II, 219.

Postillons allemands (lenteur excessive des), II, 249.

Précautions que doivent prendre les voyageurs astreints à la quarantaine, II, 135 et 136.

Prussiens (les) ont un extérieur plus propre et plus prévenant que les Russes, II, 241.

Pultawa. Aspect de cette ville, II, 189. — Monument qu'on y a érigé en commémoration de la victoire remportée sur Charles XII, 190.

R.

Rats qui ressemblent aux écureuils anglais, I, 276.

Réfraction de la lumière. Phénomènes extraordinaires qu'elle produit, I, 290, 294.

Régiment de cavalerie exercé à l'usage de la lance polonaise, II, 182.

Règlement établi à Stawropol, pour empêcher la propagation des incendies et de la peste, II, 115. — Autre règlement singulier en usage à Tcherkask, contre l'incendie, 151.

Relais établis depuis Téhéran jusqu'aux frontières de la Russie, I, 262. — Comment on fournit à leur entretien, *idem*.

Relais de poste tenus presque généralement en Prusse par des Allemands, II, 240.

Religion chrétienne. Sa supériorité sur celle de Mahomet pour resserrer les liens de la société, I, 306.

Rencontre d'un régiment de Cosaques, et manière dont ces troupes voyagent, II, 109.

Rocs de forme amygdaloïdale; leur composition remarquable, I, 138.

Ruisseaux tièdes dans les environs de Dauleki, très-utiles, 151.

Russes. Leurs vues extérieures sur la Turquie ou sur l'Inde, I, 240.

Russes (soldats) sont utilement employés à des travaux publics, II, 70. — Description de leurs casernes, 71. — Leur vie frugale, 72.

S.

Saadi (mauvais portrait de) dans le tombeau d'Hafiz, I, 91. — Son tombeau situé auprès du défilé de Tungch-Akbar, 92. — Sa description, son antiquité, *idem*.

Salle de conseil (description de la) du gouvernement de Novo-Tcherkask, II, 161.

Salons (description des) en Perse, I, 93.

Sauterelles frites, mises en vente le long des chemins, I, 22.

Shah-Abbas le Grand a bâti le caravanseraï de Mayen, I, 150. — Passait en revue ses troupes à Ispahan, au balcon de son palais, 158. — Un de ses palais assigné pour logement à l'auteur; sa description, 159 et suiv.

Schapour (description de la grotte de). Difficulté

- pour y parvenir, I, 66. — Sa description, 67. — Stalactites qui s'y trouvent, 69. — Autre caverne voisine très-curieuse; sa description, *idem*. — Ruines des maisons aux pieds des montagnes de cette ville, 70.
- Schiraz*, à une journée de distance, n'est environnée que de déserts, I, 83. — Prix modique du raisin, 84. — Bazar de Vakil, 85. — Description de la ville, 85, 87. — Symptômes de décadence, 87, 96. — Gravures de pierres fines, 96. — Anecdotes qui prouvent la férocité d'un ministre persan, et combien peu les propriétés sont respectées dans ce pays, 97, 99. — Avidité des marchands de Schiraz, 100. — Bonté des chevaux de ce pays; leur prix modique, *idem*. — Les habitans, et surtout les femmes, ne peuvent sortir pendant la nuit, 101. — Vin à 1 fr. 50 c. la bouteille, offert à l'auteur par des Juifs, à Zergoun, 105.
- Sculptures* nommées Nuckschi-Rustorn, I, 17 et suiv.
- Sel-Gemme* (montagne de) I, 295.
- Stalactites*. Leur formation lente et imperceptible dans les grottes de Schapour, I, 71.
- Statue* de Sigismond, placée sur une colonne près du château de Zameck, II, 233.
- Strachey* (M.) est rejoint à Daivullou par M. Johnson, II, 25. — Part pour Londres, 256.
- Sultanié* est habité par le roi pendant les grandes chaleurs, I, 240. — Description de ce palais, 277 et suiv. — Tableaux bizarres, 281.

Système suivi en Pologne, relativement aux chevaux de poste à fournir aux voyageurs, II, 225.
— Désagrément auquel il donne lieu, 226.

T.

Tauris, I, 90. — Ses fortifications sont peu redoutables, 319. — Canons fondus et forés dans cette ville, 320. — Principaux personnages qui y résident, 324. — Départ de cette ville, II, 9.

Taylor (le capitaine) envoie une urne trouvée dans les ruines de Reshir, à la société littéraire de Bengale, I, 32. — Description de cette urne, 33.

Téflis (arrivée à), et dîner chez le général Kutusoff, II, 47. — Embellissemens de cette ville, 54. — Célébrité et utilité de ses sources d'eau chaude, 54. — Inconvénient auquel sont exposés les baigneurs, 55. — Ses faubourgs, *idem*.

Téhéran. Cette ville est très-fortifiée, I, 239. — Jardins de Négoristoun, 242. — *Amarut*. Description de la salle d'audience de ce palais, *idem*. — Tableaux, *idem*. — Palais de Takhtékadjer, à trois milles de la ville; ses jardins, 244 et suiv. — Liberté des pauvres dans leurs propos, 247. — Anecdote à ce sujet, 248. — Ce pays est menacé de la guerre civile, 249. — L'auteur y est présenté au roi; description du cérémonial, 252. — Magnificence du trône, 255. — Cérémonie de la pipe, 256. — Grand nombre d'enfans du roi, 257.

Tereck (débordement de la rivière du), II, 75. — Machine employée pour la traverser, 77. — Cause de ses inondations, 81.

Tombeau d'iman Zada-Schah-Reza. Sa description. I, 119. — De Zada-Ismaël, très-remarquable, I, 175. — De Fatime, très-riche, 221. — Du sultan Khoda - Bunda-Ali. Sa coupole est d'une grande hardiesse, 277.

Trombes d'eau. Remarques sur ce phénomène, I, 12, 13, 14.

V.

Varsovie. Arrivée dans cette ville, II, 252. — Célèbre par ses fabriques de voitures de voyage, 234.

Voile de gaze verte, nécessaire en Perse pour se garantir contre le soleil et contre les insectes, I, 46, 76.

Vols et meurtres. Les habitans des villages et cantons de Perse où ils ont été commis, en sont responsables, I, 293.

Voyage d'Europe en Perse. Observations sur la manière la plus agréable et la moins dispendieuse de faire ce voyage, II, 257 et suiv.

VinduDon ressemble à celui de Champagne, II, 149.

Vivres. Avantage d'avoir un billet signé du prince pour s'en procurer, II, 10. — Sont très-abondans à Novo-Tcherkask, 149.

Vladi-Caucass. Position de cette ville, II, 81. — Apparence agréable de ses maisons, 82. — Res-

sources qu'elle offre pour se procurer des voitures de voyage, *idem*.

W.

Werste, mesure de Russie équivalente à deux tiers de mille, II, 42. — Prix du voyage en poste, par *werste*, *idem*. — Sont marquées par des poteaux sur les routes de poste, 176.

Willock (le capitaine) va au-devant de l'auteur à Téhéran, I, 233.

Y.

Yermoloff, ambassadeur de Russie, en Perse, accueille l'auteur avec bienveillance, I, 307. — Le charge de lettres pour les commandans des principales villes jusqu'à Varsovie, 312. — Union qui régnait entre lui et les officiers de l'ambassade, 313.

Z.

Zameck, château royal, célèbre par les tableaux de Bacciarelli, II, 233.

Zenderond (pont sur le). Sa description, I, 157.

Zenjid, arbre dont la fleur excite les passions des femmes, I, 264. — Nouveaux détails à ce sujet, 271.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

DE L'IMPRIMERIE D'ADRIEN ÉGRON.

rue des Noyers, n° 37.

INDICATION AU RELIEUR

Pour le placement des vingt Planches.

TOME PREMIER.

- PLANCHE I. Chefs Kourdes ; en face du titre.
- III. Joueur de cornemuse et soldat arabes ;
page 35.
- IV. Source de naphte près de Dauleki ;
page 48.
- V. Statue , renversée dans la caverne de
Schapour ; page 65.
- VI. Vue de Kauzeroum ; page 74.
- VII. Portraits d'Hafiz et de Saadi ; page 91.
- VIII. Illyantes ; page 122.
- IX. Plan des bains chauds de Shah-Abbas ;
page 170.
- X. Dames de la cour de Shah - Abbas ,
page 163.
- XI. Vue de Kohroud ; page 199.
- XII. Tombeau de Fatime ; page 221.
- XIII. Paysans persans ; page 269.

TOME SECOND.

- PL. XIV. Vue du mont Ararat ; en face du titre.
II. Kourdes ; page 31.
XV. Palais impérial Petrowski à Moscou ;
page 117.
XVI. Palais Besborodko, et Slabode ; p. 118.
XVII. Palais Paschkow, Mensikow, et Apraxin ;
page 120.
XVIII. Vue de Smolensk ; page 122.
XIX. Vue de Kiew , page 210.
XX. Porte de Brandebourg à Berlin ; p. 244.



3306